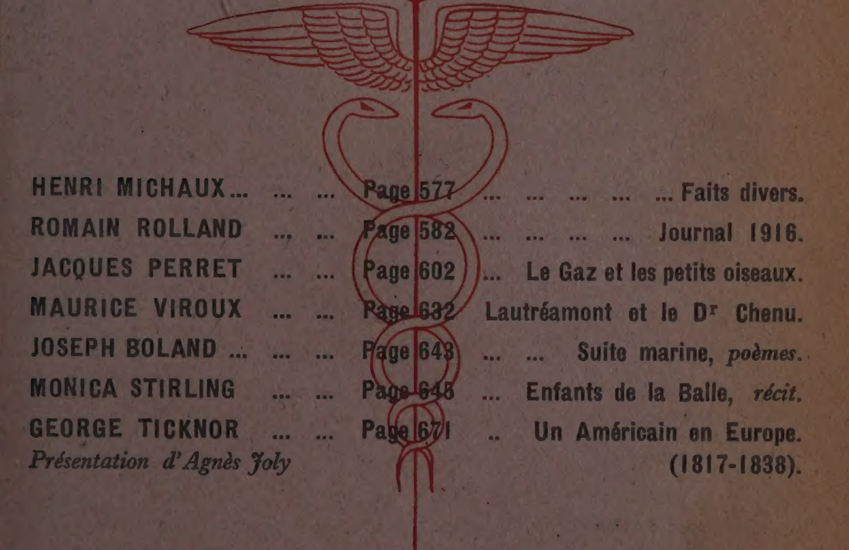
NUMÉRO 1072 — 1er Décembre 1952

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



Ce numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.800 fr.**	**2.300 fr.**
6 mois	**950 fr.**	**1.200 fr.**

LE NUMÉRO : **180** francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : **330** francs belges, 6 mois : **170** francs belges, le numéro : **30** francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Décembre 1952

BULLETIN
DE
L'ALLIANCE FRANÇAISE

NOS CONFÉRENCIERS A L'ÉTRANGER

(Septembre-Décembre 1952)

GRANDE-BRETAGNE :

Jean Noël Malaurie, géographe, attaché au CNRS, 13 octobre-2 novembre.

Jean Quéval, critique cinématographique, 10-30 novembre.

ITALIE :

Daniel-Rops, 12-novembre-16 décembre.

Claude Aveline, 10-novembre-7 décembre.

DANEMARK, NORVEGE, SUEDE, FINLANDE :

Elizabeth Nizan, ex-sociétaire de la Comédie-Française, 13-octobre-11 décembre.

PAYS-BAS :

Héron de Villefosse, conservateur des musées de la ville de Paris, 5-15 octobre.

François-Régis Bastide, écrivain, 4-20 novembre.

Jacque Madaule, historien, 16-27 novembre.

PORTUGAL :

Pierres Descaves, ancien président de la Société des Gens de Lettres, 5-22 novembre.

Robert d'Harcourt, de l'Académie Française, 3-13 décembre.

U. S. A. :

François Mitterand, ancien ministre, 25 octobre-1er décembre.

CANADA :

Révérend Père Omez, O. P., 5 novembre-10 décembre.

AFRIQUE DU NORD :

Georges Huisman, conseiller d'Etat, 28 octobre-7 décembre.

A. O. F., CAMEROUN :

Robert Rey, ancien directeur général des Beaux-Arts, 17 septembre-4 novembre.

CONGO BELGE, KENYA, MADAGASCAR, MAURICE, LA REUNION :

Professeur Portmann, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, ancien sénateur, 4 septembre-10 octobre.

MEXIQUE, ANTILLES, VENEZUELA :

Max-Pol Fouchet, critique littéraire, 15 septembre-1er novembre.

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

ARGENTINE

Buenos-Aires

Les deux étudiants des Alliances d'Argentine qui ont obtenu les bourses officielles du gouvernement français, M. Arturo Blank , de Buenos-Aires, et Mlle Maria Elena Garat, de Tucuman, se sont inscrits en octobre aux cours de l'Alliance Française de Paris.

La bourse annuelle de voyage a été accordée à Mlle Andrée Mac Auliffe, professeur à l'Alliance de Buenos-Aires. Elle sera en France à la fin du mois de décembre.

La Plata

Les conférences de l'Alliance de La Plata attirent en moyenne un public de 80 à 100 personnes. A l'occasion de celle de M. Marc Blancpain, le local habituel se trouva trop exigu pour accueillir les nombreux auditeurs. L'écrivain argentin Helen Ferro s'est également fait entendre en juin et un cocktail a été donné en son honneur.

Le ciné-club compte plus de 500 membres et remporte un grand succès; aux récents programmes : « Edouard et Caroline », « La Nuit est mon royaume », « La Chartreuse de

Parme », « Lettres d'amour », « La Marie du Port ». Depuis le 22 juillet, une séance de cinéma documentaire est organisée chaque mardi.

Le cours de littérature contemporaine est toujours suivi par un public assidu.

BRESIL

L'écrivain André Chamson a effectué au mois d'août une tournée de conférences au Brésil sous les auspices de l'Alliance Française. Il a pris la parole dix-sept fois et dans neuf villes : Rio, Bahia, Joao Pessoa, Recife, Petropolis, Belo-Horizonte, São Paulo, Santos et Campinas. A Rio il a prononcé quatre conférences.

Le succès remporté devant les quelque 6.000 personnes au total qui sont venues l'entendre a été des plus vifs et le conférencier aussi bien que l'homme ont laissé une profonde impression. Le public brésilien a été particulièrement frappé par la confiance qu'André Chamson plaçait dans la jeunesse française.

Belo-Horizonte

Une exposition internationale d'Art organisée par l'A. C. F. B. de Belo-Horizonte, sous les auspices des autorités de l'Etat, a eu lieu du 12 au 31 juillet. Elle a été inaugurée par le Gouverneur et a duré jusqu'au 31. Dans le cadre de cette exposition ont eu lieu des projections de films d'art, des causeries, notamment d'André Lhote, d'Orlandino Seitas, de Sergio Millet, critiques d'art, de Santa Rosa, de Mario Darta, professeur d'art colonial à l'Université de Séville, de l'écrivain Carlos Lisboa.

L'exposition a reçu au total plus de 50.000 visiteurs.

Recife

La Semaine du film français, organisée à Recife sous les auspices de l'A.C.F.B. de cette ville, a obtenu un grand succès. Huit représentations ont eu lieu, chacune d'elles devant un public moyen de 450 personnes. M. José de Souza Alencar a apporté son aide à l'organisation de ce petit festival et y a consacré plusieurs de ses critiques cinématographiques. Le Dr J. C. Regueira Costa, directeur de la Diretoria de Documentaçao e Cultura, a présenté la première séance aux 600 spectateurs. M. Manoel da Nobrega, secrétaire du « Gabinete Portugues de Leitura » a mis son local à la disposition de l'Alliance à cette occasion. La Maison Mesbla S. A. a mis gracieusement pendant six jours un opérateur, un écran et un appareil de projections à la disposition de l'Alliance. Enfin M. Romain Lesage, jeune cinéaste français qui travaille actuellement dans l'Etat de Paraiba, a aidé sans compter, de son dévouement et de sa compétence, à la mise sur pied de cette manifestation.

Les cours rassemblent toujours un public fidèle. L'A. C. F. B. assure dans ses propres locaux 10 cours de trois heures par semaine. M. Orecchioni, professeur-secrétaire de l'Alliance de Recife, assure d'autre part depuis le mois d'avril un cours

de trois heures à la Faculté de Philosophie de Pernambouc, depuis le mois d'août, un cours de perfectionnement pratique de deux heures au Collegio Estadual, un cours semblable au Collegio Marista, deux cours de préparation à l'examen d'entrée en Faculté de Médecine.

Santos

Au 31 août dernier, date de son dernier rapport d'activités, le nombre d'élèves fréquentant les cours de l'Alliance Française de Santos s'élevait à 262. Seize classes fonctionnent régulièrement dont douze de langue française, trois de conversation et une de littérature. L'enseignement est administré par Mlle Edith Desaleux et M. Jean-Marie Champ.

Pendant le dernier exercice, l'Alliance de Santos a organisé onze conférences sans compter celle de M. André Chamson. Mlle Desaleux a parlé de Paris, de la Chine où elle a longtemps vécu, de la civilisation française (Moyen Age, Renaissance, Epoque classique) ; M. Luis Fernandes Carranca a parlé du voyage qu'il a fait en France au titre de boursier de l'Alliance Française. Des auditions de disques et des présentations de films ont eu lieu. Le 21 novembre, un groupe de membres de l'Alliance de Santos est allé rendre visite à la Biennale de São-Paulo et y a entendu une conférence de M. Moussineaux sur l'art moderne. Le président du Comité de São-Paulo leur a de plus commenté les peintures venues de la section de peinture française de la Biennale. Le 5 décembre, à l'occasion de la fête de fin d'année, a eu lieu la remise des prix et diplômes ; les élèves ont dansé des danses folkloriques françaises. Un bal a terminé la soirée. Le 30 mai, nouvelle excursion à São-Paulo pour visiter l'exposition des tapisseries françaises modernes sous la direction de M. Moussinaux, et le 14 juin pour y assister à la représentation de « La Reine Morte » et à celle du « Bourgeois Gentilhomme » par la troupe de la Comédie-Française. Enfin, le 28 août, quatrième visite à São-Paulo pour assister à la représentation d' « Aucassin et Nicolette » et du « Miracle de Théophile » par les Théophiliens.

De nombreuses réceptions ont été organisées en l'honneur des différentes personnalités qui sont passées par Santos, dont une, fort brillante, pour M. Marc Blancpain, le 11 juin.

La bibliothèque, riche de 2.227 volumes, a pris une importance nouvelle depuis qu'elle est installée dans un nouveau et vaste local qui fut inauguré par le Consul général de France à São-Paulo.

Le nombre des membres est de 218 et celui de l'Association des Elèves (Gremio « Cruz de Lorena ») de 120.

CHILI

Valparaiso

L'Alliance de Valparaiso n'a pas ralenti ses activités au cours de l'été dernier. Au mois d'août elle a organisé, à côté de ses soirées récréatives et thés-conversations, une confé-

rence qu'a donné M. Juan Andueza, président du collège des avocats de la ville, sur la saison théâtrale à Paris. Le 22 août elle a présenté le film « Bim », réalisé par l'écran des jeunes et dont le commentaire est de Jacques Prévert. Le 29, le Professeur Louis Lliboutry parlait de l'influence française dans les sciences.

A la radio, une Heure Française est présentée trois fois par semaine et consacrée à l'Histoire de France, à l'art, à la littérature, au folklore et aux chansons françaises. En septembre, M. Etienne Frois, de l'Institut français de Santiago, a parlé d'André Malraux; M. Edouard Bonnefous, ancien ministre, vice-président de la Maison d'Amérique latine, a fait une conférence intitulée « Rapprochement de la France et de l'Amérique Latine ».

La bibliothèque s'est enrichie des envois du Secrétariat Général et de dons de particuliers.

L'Heure Française, qui est présentée trois fois par semaine sur les ondes de la Radio Caupolican, donne des aperçus de l'histoire de l'art, de la littérature et du folklore français.

ESPAGNE

Iles Baléares

La bibliothèque de l'Alliance de Palma compte actuellement 3.000 ouvrages.

Les cours du soir ont été inspectés en mars par M. Bizos, inspecteur général du ministère français de l'Education nationale.

M. Cambois, délégué d'Air-France en Espagne, lors de la visite qu'il a faite à Palma en février pour inaugurer la reprise du service aérien avec Paris, a prononcé une intéressante conférence sur les problèmes de l'aviation commerciale. M. Deffontaines, directeur de l'Institut français de Barcelone, a également prononcé une conférence, le 4 avril.

L'exposition de reproductions de tableaux modernes français mis à la disposition de l'Alliance de Palma par l'Institut français de Madrid, a été présentée du 16 mars au 6 avril avec un grand succès. Cinq films documentaires ont été projetés dans le cadre de cette exposition. D'autres films ont été projetés dans les divers centres d'Alliance des Baléares, vingt-deux en tout.

Barcelone

L'ancien comité de Barcelone qui avait avant la guerre civile déployé une grande activité, a été remplacé en juin 1948 par un comité provisoire. Cependant l'Alliance de Barcelone n'a jamais cessé de patronner l'enseignement du français dans diverses institutions religieuses non plus que les examens, organisés chaque année avec la bienveillante collaboration du Consul général de France et du directeur de l'Institut Français. Des diplômes, des prix et des médailles sont distribués.

La Corogne

Le cercle de La Corogne a marqué les débuts de son activité en organisant une séance cinématographique qui a suscité

un grand intérêt dont la presse locale s'est fait l'écho.

Santander

Les cours de français fonctionnent toujours régulièrement à l'Alliance de Santander. Le concours de langue française (dont les lauréats devaient recevoir une bourse de voyage à Paris) a permis de mesurer les réels progrès accomplis par les élèves.

De grands projets sont à l'étude, notamment la création d'une bibliothèque, d'une salle de lecture et l'organisation de séances cinématographiques.

Valladolid

Un grand effort a été accompli par le cercle en formation de Valladolid à l'occasion du concours de langue française et de bons travaux ont dans l'ensemble été présentés par les candidats.

Vigo

Le cercle de Vigo, sous l'impulsion de son président D. Antonio Solla Casalderrey, a pris un départ très rapide et compte déjà à son actif des réalisations intéressantes. En ce qui concerne le concours de langue française, c'est Vigo qui présenta les plus nombreux et les meilleurs candidats.

L'exposition de peintures françaises a eu lieu fin mai et a été accompagnée de plusieurs projections de films.

Une bibliothèque importante a déjà été constituée et le catalogue en est dressé.

En outre le cercle de Vigo a organisé, au mois d'août, un voyage en France pour un groupe important de ses membres.

FRANCE

Obernai

M. J. A. Jaeger, président du comité fédéral d'Alsace de l'Alliance Française, a remis à Mgr Tisserant, au couvent de Ribeauvillé, la grande médaille de l'Alliance Française. Il a prononcé à cette occasion une allocution où il a rappelé les services rendus par le cardinal à l'Alliance et à la culture française.

INDE

Bombay

Le conseil d'administration de l'Alliance Française de Bombay a élu comme président, en remplacement du Dr Lenczner, obligé de quitter Bombay, M. R. D. Tata. Le Révérend Père Duhr a été élu vice-président.

Mysore

Un Cercle Français a été ouvert à Mysore dans le Sud de l'Inde. Il a été inauguré par Son Altesse le Maharajah de Mysore qui a prononcé à cette occasion un discours où il a rappelé les grands courants et les grands noms de la littérature française.

NORVEGE

Bergen

Le bureau du comité de Bergen pour la saison 1952-1953 est composé des personnalités suivantes : Président, Magister

Anton Chr. Meyer; Vice-Présidents, General-Major Roscher Nielsen, Lektor Bergas; Trésorier, Sousjef J. Opheim; Bibliothécaire, Mme Gunvor Gjestland; Secrétaires, Kjopmann E. J. Ellingsen, Mlle Gerd Hellevig.

Au cours de la saison 1951-1952, sept conférences furent prononcées. M. J. O. Dedekam parla de Talleyrand; M. R. Wagner des « Problèmes de langue du Français moyen »; Me J. Ozouf, de la sculpture française (avec projections); Mme Rastier-Caillé, de Paris; le préfet général R. Billecard, de Lyautey et du Maroc; J. Doat, du « Bourgeois français par lui-même », exposé théâtral qu'il accompagna de lectures de scènes de Paul Claudel; Me Jacques Eyquem parla de la Tunisie contemporaine.

Une soirée cinématographique eut lieu en février et une soirée de bienfaisance en faveur des étudiants en mars.

La bibliothèque et le cercle de lecture suscitent toujours l'intérêt du public.

NOUVELLE-ZELANDE

Lower Hutt

Le comité de direction pour l'année 1952, du cercle littéraire français (Alliance Française) de Lower Hutt est composé comme suit : président d'honneur, le Ministre de France en Nouvelle-Zélande; président, M. R. H. Craig Mackenzie; vice-président, M. Guy Jorion; secrétaire-bibliothécaire, Mme J. de Filippi; trésorier, M. E.-J. Salmon.

Dix soirées ont eu lieu de mars à novembre 1952, consacrées à des causeries, à des auditions de disques, à des séances de cinéma. Mrs. Harper a parlé des théâtres parisiens, Mme de Filippi de Mistral et de la prose française; Miss Olive Wright de Saint-Exupery, etc.

PAYS-BAS

Utrecht

Au cours de la saison 1951-52 de nombreuses manifestations culturelles ont eu lieu à l'Alliance d'Utrecht ou sous son patronage. Le « Feu sur la terre » de François Mauriac fut représenté au Grand Théâtre par la troupe du Théâtre Hébertot, puis « Charlotte Brontë » avec Madeleine Sologne; André Frère obtint un grand succès avec ses comédies à une voix, de même que la compagnie des Quatre avec « Huis Clos » et « La Paix chez soi ». Côté cinéma, furent présentés les films : « Les Gueux au paradis », « Les Deux timides », de René Clair; « Lumière dans les ténèbres » de Paul Thévenard; « La passion de Jeanne d'Arc ». Albert Mahuzier agrémenta sa conférence « Chasses tragiques » d'un film en couleurs et Noyelle fit de même pour l'Annapurna et Guy de Lavaur pour Padirac. Les autres conférenciers furent MM. Fleuriot de Langle, René Huyghe, le Professeur Jean Marchal, professeur à la Faculté de Droit de Paris, agrégé de sciences économiques, Wladimir Jankelevitch, Robert Kanters, Bernard Dorival, Maurice Cuvelier, avocat à la cour de Bruxelles, André Siegfried, Henri Bosco, Pierre Bertin qui illustra lui-même en

chantant sa causerie sur la chanson française. Les amateurs de musique purent aussi entendre Jeanne Demessieux, organiste de l'église du Saint-Esprit à Paris, et la conférence de J.-D. Maublanc sur la musique contemporaine française, qu'illustra au piano un élève du Conservatoire d'Utrecht.

D'autre part, le service d'information de l'ambassade de France à la Haye avait mis sur pied, avec la collaboration de l'Alliance, de la Compagnie Touchinski et de l'Association Nederland-Frankrijk, la présentation mensuelle d'un film français; c'est ainsi qu'ont été projetés de décembre à juin : « Copie conforme », « Un ami viendra ce soir », « Les visiteurs du soir », « La Cage aux rossignols », « Les musiciens du ciel », « La Belle et la Bête », « La part de l'ombre ».

COMMUNIQUÉS

Nous signalons à nos lecteurs qu'une bibliothèque d'histoire de l'art, centrée sur Léonard de Vinci, a été constituée à Amboise par M. André Corbeau. Elle contient notamment la quasi-totalité des éditions en fac-similé des manuscrits du grand Toscan. La bibliothèque est ouverte cette année du 15 juillet au 31 décembre. Les lecteurs y seront admis sur présentation de leurs titres ou de recommandation de recteurs d'Universités ou d'attachés culturels.

BIBLIOGRAPHIE

Théâtre. — Claude Cézan, *Le Grenier de Toulouse*, préface de Jean-Louis Barrault. Ed. Privat. Petite monographie d'une jeune et déjà brillante compagnie théâtrale de province.

P.-A. Touchard, *L'amateur de théâtre, ou la règle du jeu*. Ed. du Seuil.

Littérature. — Dans sa collection « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers publie un *Jules Laforgue* dont l'introduction est de Mme Marie-Jeanne Durry. On y trouvera des textes choisis du poète, des inédits et des illustrations.

Tourisme. — Nous signalons à nos comités les beaux et intéressants albums que publient les Editions mondiales (2, rue des Italiens) dans la collection « Couleurs du Monde ». Les photographies en noir et en couleurs en sont suggestives tout autant que les textes toujours dus à nos meilleurs écrivains. Sont déjà parus : *La Côte d'Azur, La Côte Basque et les Pyrénées, La Bretagne, Les Châteaux de la Loire* et, en ce qui concerne les pays étrangers : *Rome, La Belgique.*

FAITS DIVERS

par HENRI MICHAUX

Ne confondant pas le but avec les circonstances, ni les impressions avec les faits, Blanchette notre vache fait avant tout sa porcelaine. Dès qu'il y a matière à comparer, elle voit combien elle a raison, combien sont vaines les distractions et sans portée et sans profondeur. Elle ne lève plus la tête, mais comme elle est emplie de lait, elle se laisse traire, entendu seulement qu'on ne touchera pas à sa porcelaine.

★

De Zona à Bona les escales sont courtes, les gens obscurs. Ce ne sont que Zouchtras, Zouchtras visitant Zouchtras. Il y a bien quelquefois certains détails de l'habillement légèrement différents, une démarche, une prononciation parfois un peu moins quelconque, mais au fond ils sont réellement pareils, tous profondément Zouchtras, Zouchtras puant le Zouchtras et même un peu Trichtras...

★

En Dalanchie les hirondelles s'accouplent dès le mois de mars, parcourant les villages et les faubourgs des villes en sifflant sans discrimination tout ce qu'elles ren-

contrent. Mais dès juin elles commencent à parler en mots distincts et, à la fin de l'été, la conversation est générale dans les nids, les dessous de toits, les granges et l'atmosphère légère.

Mais venant à se faire rares les insectes, leur nourriture, elles partent, il le faut, la migration interrompt ce beau langage. Elles arrivent désorientées en pays neuf. Autres soucis. Nouvelle adaptation. La place à trouver entre les occupants du pays. Recherches, puis départ, voyage... Si bien que revenues l'année suivante, presque tout est à reprendre, à réapprendre et ainsi indéfiniment la plus grande partie de l'année, elles ne savent pratiquement pas parler quoique si près, toujours si près d'y arriver enfin.



La mer toujours forte et tempétueuse bat les pierres du village de pêcheurs qui tant des leurs y ont perdu et tant de bonnes barques aussi, qui furent dures à remplacer.

Dos à la mer, au centre des maisons, sur la grand place, ils ont creusé et aménagé une pièce d'eau, qui ne sert à rien, une paisible pièce d'eau que les enfants et les mères peuvent regarder sans crainte.

De la sorte, ils se rassurent entre eux, par la vue de cette eau, toujours calme, sur les mouvements de l'autre, la traîtresse, l'irritée, la mortellement dangereuse, mais qui n'est après tout, elle aussi, qu'une pièce d'eau.



Qui a dormi avec un boa sent mauvais; néanmoins, il se relève content. Ah! la vie, la vie quoi qu'on dise, la vie...

Elle se noue, elle se dénoue. Quels plaisirs dans ses mille dénoûments!

Mêlée, la fête, bien sûr!

Rire quand on est poussin? Mais on a faim.

Rire quand on est mort? Mais on est loin.

Voici venir la vague, la vague qui vient me soulever, je l'entends, ou est-ce le vent qui va m'arracher mon chaume?

Difficile de voir, les yeux incrustés de chaux. Difficile de savoir, le nez dans les senteurs.

Ou serait-ce que tu reviens, ma chienne d'été?



★

Le voyageur recru de fatigue se souvenait bien qu'il fallait demander le prix de la chambre. Dans son épuisement, il oubliait seulement qu'il fallait écouter la réponse. Dès lors, sur quoi s'appuyer, comment se décider? Plutôt reprendre avec la lourde valise la route, la route inutilement interrompue, la route jusqu'aux plus lointains faubourgs.



★

Je rêvais que je dormais. Naturellement, je ne me laissais pas prendre, sachant que j'étais éveillé, jusqu'au moment où, me réveillant, je me rappelai que je dormais. Naturellement, je ne me laissais pas prendre, jusqu'au moment où m'endormant, je me rappelai que je venais de me réveiller d'un sommeil où je rêvais que je dormais. Naturellement, je ne me laissais pas prendre, jusqu'au moment où, perdant toute foi, je me mis à me mordre les doigts de rage, me demandant malgré la souffrance grandissante si je me mordais réellement les doigts ou si seulement je rêvais que je me mordais les doigts de ne pas savoir si j'étais éveillé ou endormi et rêvant que j'étais désespéré de ne pas savoir si je dormais, ou si seulement je... et me demandant si...

Et ainsi d'insomnies en inutiles sommeils, je poursuis sans m'abandonner jamais un repos qui n'est pas un repos, dans un éveil qui n'est pas un éveil, indéfiniment aux aguets, sans pouvoir franchir la passerelle quoique mettant le pied sur mille, dans une nuit aveugle et

longue comme un siècle, dans une nuit qui coule sans montrer de fin.



Les mauvais équilibres.

Il est mauvais d'être en équilibre sur une mousse, sur une seule surtout, ou même sur deux ou trois petites touffes.

Il est mauvais d'être en équilibre sur un compas pointu, sur un compas perçant, à l'ouverture mobile, impossible à maintenir fixe.

Il est mauvais d'être en équilibre sur des haches, sur des haches qui vont tomber, s'implanter, s'enfoncer dans la chair tendre, si douloureuse, si lente à se refermer.

Il est mauvais d'être en équilibre sur des eaux courantes, sur des fuseaux d'eau, sur des tourbillons d'eau et généralement sur toutes les eaux, qui passent ou qui stagnent.

Il est mauvais d'être en équilibre sur des fioles, sur des fioles fines et minces, au col plus mince encore, délicat, contourné, ensemble si fragile mais inflexiblement aigu, lorsque cassé, il n'est plus que morceaux aux arêtes tout ce qu'il y a de plus méchant, de plus sottement, traîtreusement, salement pourfendeur, alors que tout est fini pour lui.

Il est mauvais d'être en équilibre sur des patins de lard, sur des otaries plongeantes, sur les rameaux d'un tremble, sur une torpille volante.

Mais comment, de ces précaires et insupportables passages, émigrer vers un équilibre réellement satisfaisant et définitif?

★

Du passant inconnu le visage qui venait à ma rencontre était si triste que dans le temps de parcourir quelques

mètres jusqu'à moi, il grava dans le mien deux rides profondes, dures rides appuyées de toute sa misère découragée et dont je ne puis plus me défaire.

Depuis lors, se modelant malgré moi sur cette marque d'un passé terrible, ma vie a changé, se passant dans des compagnies lasses et misérables où mêlée à des drames écrasants qui ne m'étaient pas destinés, je m'enlise et me perds... pour m'être un jour, dans la rue, laissé prendre par un visage, du plus profond malheur atteint.



JOURNAL DE
ROMAIN ROLLAND

1916 — *EXTRAITS*

13 *octobre*. Mathias Morhardt vient me voir de Leysin, où il est allé passer une quinzaine (il arrive de Paris et n'a pas obtenu son passeport sans peine). Je l'ai à déjeuner avec Seippel, qui, lui aussi, est arrivé de Genève, hier. Morhardt, qui est bien informé, en sa double qualité de rédacteur au journal *Le Temps*, et de président de la Société d'Etudes Documentaires et Critiques, apporte de France des nouvelles très pessimistes. La grande offensive sur la Somme coûte des pertes énormes (surtout aux Anglais) et n'aboutit pas : on a, d'ailleurs, l'assurance que si le mur était forcé, on en trouverait un second, non moins fort, à quelques kilomètres derrière. L'emprunt financier qu'on va lancer s'annonce mal. Le ministre des finances, Ribot, très âgé et très peu au courant, accumule les maladresses et défend mal la caisse du trésor, où chacun puise. Les pertes en hommes sont si fortes que la loi Dalbiez va être révisée, et que tous les réformés à titre définitif vont être de nouveau rappelés, examinés pour la forme, et versés dans l'auxiliaire, tandis que l'auxiliaire sera envoyé au front. En un mot, selon l'expression de Dalbiez, on va racler toutes les raclures, phtisiques, boiteux, bossus, etc. Seulement, comme on ne veut pas faire tort à l'emprunt avec cet épouvantail, on ne discutera le projet de loi nouveau qu'aussitôt après l'emprunt, c'est-à-dire au commencement de novembre. On se rend très bien compte, en haut lieu, du désastre où l'on va : le ministre Painlevé en a convenu avec Morhardt. Mais aucun des

hommes d'Etat n'a le courage, non pas même d'aller contre le courant guerrier, mais de laisser d'autres le faire pour eux. Il semble que l'opinion les terrifie. (L'opinion, qu'ils ont faite en partie, et qu'ils continuent de faire.) L'état d'esprit à l'arrière est inimaginable. C'est partout l'assurance de la victoire, et un courant de joie frivole, que d'autres ont noté déjà. On dépense à pleines mains pour les plaisirs, la toilette, les bijoux, les villégiatures; et l'on a l'impression que ce besoin de jouissance est encore retenu dans une certaine mesure par la guerre, mais qu'il fera explosion, après, avec une violence orgiaque. La guerre purificatrice! Un souffle déréglé passe à travers toute la société, ébranle les liens conjugaux, fraternels, filiaux. Morhardt est de ceux qui attribuent une extrême importance (à mon avis, exagérée) à Poincaré, dans la crise actuelle. Il le déteste et le méprise, comme un « minus habens », suffisant et insuffisant, pour qui la guerre a été sa chose, et qui la défend âprement, car il sait qu'il joue sa tête. Mais Morhardt met aussi en relief le rôle néfaste des grands commis, de Philippe Berthelot, qui dirige en réalité (ou a dirigé, au moment décisif) le ministère des affaires étrangères. — Morhardt, à la Société d'Etudes Documentaires, vient de faire un long travail sur « les origines de la guerre actuelle, considérées du point de vue juridique ». Son examen des faits lui a fait constater la grave responsabilité initiale de la Serbie. Une fausse sentimentalité a égaré, sur ce point, Jaurès. Si, dès le commencement de juillet 1914, il avait fait porter de ce côté ses efforts auprès du Parlement et de l'opinion, il y aurait eu grande chance pour que la guerre fût écartée. En réalité, la Serbie, après l'assassinat de l'archiduc, est restée un mois sans faire aucune enquête ni donner aucune satisfaction à l'Autriche. Sur les 11 demandes de l'Autriche, elle en a repoussé dix, et la onzième, maladroitement acceptée seule, laissait entendre qu'elle admettait le soupçon d'avoir tacitement favorisé le meurtre. D'ailleurs il semble bien que le gouvernement serbe, de lui-même, eût cédé; mais les messages répétés d'Angleterre,

de France, et de Russie l'en empêchèrent. Et c'est pendant que cette affaire restait périlleusement en suspens que le président et son premier ministre firent leur voyage en Russie. Il est difficile de croire que ç'ait été pour un objet de simple politesse. Deux anecdotes : Judet, directeur de *l'Eclair*, fit en février 1914 une longue visite à Poincaré. Au cours de cette visite, Poincaré lui dit : « Nous avons dû céder encore cette fois à l'Allemagne (je ne sais sur quel litige); la Russie l'a voulu. Mais c'est la dernière fois. La prochaine, nous ne céderons plus. » Rappoport et Painlevé, rencontrant Viviani, rue de la Paix, le 29 juillet 1914, on parle de la situation presque désespérée; Rappoport dit : « Mais la France ne va pourtant pas faire la guerre à l'Allemagne? » Viviani répond : « Si nous ne faisons pas maintenant la guerre à l'Allemagne, elle battra la Russie d'abord et ensuite elle se tournera contre nous et nous battra. » La Société d'Etudes Documentaires ne compte guère qu'une cinquantaine de membres; mais ils sont presque tous profondément attachés à l'œuvre et suivent fidèlement les séances. On y trouve de belles consciences, prêtes à tous les sacrifices, comme au temps de l'Affaire Dreyfus. La plus remarquable, avec Charles Gide, est Demartial. Cet homme, âgé de soixante ans, haut fonctionnaire, représentant de l'Etat, je crois, à la Banque d'Indo-Chine, toujours sous le coup d'une révocation qui le frustrerait de tout son avoir, ne cesse de rechercher, avec une émotion, une passion ardente, les vraies responsabilités de la guerre, et d'apporter à ses collègues les résultats de ses laborieuses recherches. Il a très bien vu ainsi le rôle insidieux et provocateur de la Russie, aux origines immédiates de la guerre. La Société d'Etudes Documentaires est étroitement surveillée; elle inquiète. On sait que l'un des membres (on ne sait lequel) est chargé de renseigner Poincaré. Morhardt et ses collègues s'attendent d'un jour à l'autre à être arrêtés et leurs papiers saisis. Aussi Morhardt a l'intention d'en faire passer une copie en Suisse, et d'en déposer une autre à... pour être publiée après la guerre; car de publi-

cation, à cette heure, il n'est pas question. Morhardt reculerait le premier devant une telle responsabilité. (Tout ce qu'il nous a confié l'a été sous le sceau du secret, et il a refusé de se rencontrer avec Foerster, qu'il estime cependant, parce qu'il n'eût pas voulu faire un tel récit devant un Allemand.) Il dit que la majorité des Parlementaires savent la vérité, mais qu'ils se prêtent bien difficilement à sa libre recherche, car on a l'impression qu'ils sont presque tous compromis, intéressés à la guerre (fournitures, munitions).

L'objet pour lequel Morhardt désirait rencontrer Seippel avec moi était pour l'entreprendre sur le rôle indigne joué par *Le Journal de Genève*. Sous couleur de neutralité, cette feuille se fait la pourvoyeuse de l'abattoir, la rabatteuse de la tuerie. Plus acharnée et plus haineuse que les journaux français, avec hypocrisie, elle dénature chaque jour les faits de guerre, entretient les illusions et les mensonges meurtriers, et par la plume d'Albert Bonnard et de Feyler, sert aux basses œuvres de Poincaré et de sa bande. Le rôle attribué, ou abandonné à Bonnard est singulier. (Je l'ai signalé plus d'une fois.) Simple rédacteur, il gouverne en fait *Le Journal de Genève*. Le vrai directeur, Wagnière, feint d'être en opposition avec lui (et, peut-être, l'est réellement); mais on le voit, aux moments les plus graves, prendre un rôle de sous-reporter, disparaître pour deux mois, et laisser le journal à Bonnard. Seippel, très embarrassé par nos vigoureuses attaques, se défend mal, répète (ce que je lui ai entendu dire dix fois) : « On ne peut rien contre Bonnard. D'abord, moi, je ne veux rien faire contre lui, parce que je le sais très sincère. Et puis, il est souffrant, il a de l'artério-sclérose; on craint, en l'irritant, de lui faire du mal. » Je demande : « Vaut-il mieux qu'il assassine la France? » Il revient toujours sur sa sincérité : « C'est un homme si sincère! » Je dis, ironiquement : « Robespierre aussi. » — « Ah! Seippel, lui dis-je, vous ne savez pas quelle souffrance et quelle amertume s'amassent dans tant de cœurs français contre *Le Journal de Genève* : il avait un si beau rôle à jouer! Il devait fidèlement pré-

senter aux nations en guerre le miroir de la vérité! Quelles que fussent ses sympathies pour l'un ou l'autre camp, il devait s'appliquer à faire connaître exactement les faits. Et il les travestit, il les arrange, il les cuisine, au goût des pires meneurs de la guerre et de ses profiteurs. (N'a-t-il pas célébré lord Northcliffe, le « désintéressement » de lord Northcliffe!) Au lieu de chercher à se faire l'intermédiaire entre les frères ennemis, il leur apporte de nouvelles raisons de se haïr, il les excite, il les repaît d'illusions funestes. Que voulez-vous que pensent d'un tel rôle les hommes clairvoyants de France, qui voudraient sauver leur pays de l'abîme, et qui s'y voient poussés par ces implacables mensonges! Tout ce qu'ils pourraient dire eux-mêmes est ruiné par ce journal qu'on leur oppose, comme neutre, impartial, universellement respecté! »

... Charles Gide disait, avec sa douce ironie : « En 1870, les journaux de la Suisse française disaient la vérité, et ils avaient peu de lecteurs. Aujourd'hui, ils ont beaucoup de lecteurs... » C'est sans doute une explication de la conduite du *Journal de Genève*. Mais ce n'est pas la seule. Il faut aussi compter avec l'implacabilité calvinienne, qui sacrifierait le monde au mot de Droit (guerre pour le Droit), après avoir commencé par identifier le droit avec ses passions. Et il faut aussi compter avec ses passions secrètes, inavouées, qui explosent malgré eux (moins chez les Genevois, plus froids, plus contraints, que chez les Vaudois : Morax, Dumur, Muret, Secrétan, etc.); un ressentiment lointain contre l'hégémonie de la Suisse allemande. Morhardt dit en plaisantant : « Dans tout Vaudois sommeille le désir de venger le major Devel. »

Pendant que nous sommes à déjeuner, E. Privat téléphone à Morhardt que ses pourparlers pour fonder un grand journal impartial, en Suisse française, sont en bonne voie. Il a trouvé des fonds, non pas encore suffisants, mais importants. Renseignements pris, il s'agirait de *La Suisse* (le plus bassement jusqu'auboutiste des journaux de Suisse française : le journal de Willy, qui

se vendrait pour un joli denier : 800.000 francs! Voici de quoi encore nous apprendre le respect pour la presse!)

. . . .

Une nouvelle lettre de Waldo Frank (New-York, 20 septembre) me dit que mon appel aux Américains surexcite son cercle d'écrivains. Il passe de main en main. « C'est notre Marseillaise. » Ils doivent le publier, dans leur premier numéro de la fin d'octobre.

J'ai attiré plus d'une fois l'attention de Guilbeaux sur l'unilatéralisme qu'on peut reprocher à sa revue. Sa passion et sa loyauté même l'entraînent à faire surtout le procès de son pays (ou plutôt des gouvernants). Il prête ainsi le flanc aux accusations perfides de germanisme qu'on lance contre lui; et même il risque de fournir des armes aux Allemands de mauvaise foi contre la France. Il faudrait que, dans chacun de ses numéros, la balance fût au moins égale entre les coupables de tous les pays. Il me répond (7 octobre) :

Bien cher ami, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas publié encore dans Demain *un article d'un Allemand. Je devais donner un article très violent de Mayer, mais celui-ci a été arrêté pour la seconde fois. Ceux qui auraient le courage d'écrire l'article nécessaire sont en prison. Quant aux intellectuels, professeurs et écrivains, comme vous le dites, ils sont trop esthètes ou pédagogues. Foerster, à qui j'ai envoyé à différentes reprises les numéros de* Demain, *ne m'a jamais accusé réception. Peut-être a-t-il été mis en garde contre moi par Seippel. Il y a en Allemagne des feuilles extrêmement courageuses :* Arbeiter Politik, Die Gleichheit, *et en grande partie le* Vorwaerts. *Mais ceux qui manifestent ce courage sont des hommes d'action, des socialistes. Je vais tâcher d'avoir quelque chose de Clara Zetkin, mais il n'est pas facile de lui écrire. En tout cas, je fais paraître dans le prochain numéro un article de Feldner (sous un pseudonyme) sur l'éducation militariste en Allemagne. .....Désormais, je classe les gens en deux catégories : ceux qui ont du courage, et ceux qui qui n'en ont pas. Le courage est au-dessus du talent.*

Heureusement qu'il y a des Russes à Genève. Quelle atmosphère de loyauté et de dévouement!...

(Il me parle aussi de l'étrange attitude de Herron, le socialiste américain. D'une part, il publie, dans *Le Genevois*, une lettre ouverte à Grimm, où tout ce qui est pacifiste est considéré comme boche. Et d'autre part, il adhère à Zimmerwald, qu'il subventionne : 100 francs par mois! Guilbeaux attribue ces flottements à l'influence de son milieu. (Il doit être franc-maçon.)

Samedi 14 octobre. Le professeur F. W. Foerster vient me voir, de Zurich. Il descend à l'hôtel où je suis et y reste quelques jours. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand, sanglé dans sa redingote, et marchant d'un air raide, à grandes enjambées (la première apparence est extrêmement professorale et germanique); le front dégarni, les yeux bleus, le teint rouge, les lèvres grosses et gonflées, un peu enfantines dans les touffes de poil blanc. Il sait mal le français (il l'a appris, dit-il, pour causer avec moi), mais il n'à pas trop d'accent et il met à le parler la belle tranquillité allemande, que Mme de Staël admirait dans Schiller, cherchant patiemment, lentement, ses mots, sans fausse honte; au besoin, il mêle allemand et français, et toujours sur un ton doux et calme, qui contraste avec la conviction et les éclairs de foi joyeuse qu'on lit sur son front et dans ses yeux. Il est Prussien de Prusse, Berlinois de Berlin; mais comme Voltaire était élève des jésuites, il y a puisé d'autant plus de force pour combattre l'esprit régnant en Prusse. Sa famille a toujours eu pour tradition de faire opposition au Bismarckisme. Le père de Fr. W. Foerster, le vieux et célèbre savant (qui présida à Paris la commission des poids et mesures), fut, en 1870, opposé à l'annexion de l'Alsace et le resta.

Pour Foerster, il y a de la puérilité dans la façon simpliste des Français qui, comme Aulard (il l'a vu récemment), s'imaginent qu'en frappant les Hohenzollern, le militarisme allemand sera écrasé. Le mal est bien autrement profond et étendu. Il y a deux grands courants de

l'esprit allemand : l'un va de Schelling à Frantz, l'adversaire du Bismarckisme, et à Foerster. L'autre, de Gœthe à Hegel et à Bismarck. Ce dernier courant conduit à la déification de la force. Il a pénétré profondément l'âme allemande. Seule, une rénovation religieuse pourra efficacement en venir à bout. Elle s'annonce dans la jeunesse allemande. Foerster, dans la lutte qu'il vient de soutenir à Munich contre tous ses collègues, a été chaleureusement défendu par les étudiants. De toutes parts lui sont venues des lettres de sympathie des jeunes gens de 20 à 30 ans, beaucoup au front. (Il m'apporte les sympathies de ces étudiants.) Cependant Foerster croit qu'il faudra encore bien des épreuves et des souffrances pour que l'Allemagne abandonne l'ancienne idole et épouse sa grande foi morale et chrétienne. (Oserai-je ajouter que, comme je le craignais, il parle sans déplaisir de cette nécessité d'un surcroît de souffrances. Je me sens trop humain pour les meilleurs mêmes de ces esprits religieux. La conversion du monde au Christ me semblerait trop cher achetée d'un seul jour de souffrances. Ah! quelle conception! Faut-il que des millions d'hommes soient crucifiés, pour que d'autres soient moralement sauvés?) Les idées de Foerster ne datent pas d'aujourd'hui. A ses débuts (qu'il fit à Zurich), il avait pris pour sujet de cours : « Machiavélisme et Politique ». Il y a vingt ans, il écrivit contre l'Empereur, à propos de la commémoration du jour de Sedan; et il fut, de ce fait, condamné à trois mois de forteresse, pour lèse-majesté. Il publiera après la guerre un volume intitulé *La faute de l'Allemagne*, et il en énumérera plusieurs : Bismarck, Treitschke, l'attitude à la Conférence de La Haye, etc. Il espère que dans chaque pays il trouvera des hommes qui, comme lui en Allemagne, dresseront le bilan des fautes et l'acte d'accusation du passé. Je lui fais connaître la Société d'Etudes Documentaires, qu'il ignorait. Il est d'ailleurs convaincu que le grand tort de l'Allemagne (et c'est exact), n'a pas tant été de pratiquer la politique de la force (tous les Etats, et surtout l'Angleterre, ont fait de même), que de la systématiser, d'en tirer une doctrine rigoureusement déduite,

sanctionnée par l'Eglise. C'est une caractéristique de l'Allemagne que cette *Gründlichkeit*, apportée au pire comme au meilleur. Bien d'autres que Foerster sentaient l'abîme où l'Allemagne marchait. Récemment, il recevait la visite d'un baron de Putkammer, haut personnage prussien, qui lui disait, avec une émotion passionnée, toute sa sympathie pour ses idées. « Il fallait, s'écriait-il, il fallait que ce jugement de l'Allemagne eût lieu. S'il n'avait pas eu lieu, l'Allemagne se fût perdue : le culte de la force et l'orgueil brutal n'eussent plus eu de frein. » On voit que dans tous les pays il se trouve des consciences pour souffrir des fautes de leur patrie et souhaiter son expiation.

M. Duchêne, architecte de Paris, vient passer quelques jours..... C'est un curieux homme. D'une vie débordante, qui ruisselle en récits, souvenirs, observations humoristiques. Un dilettante passionné. Pour rien au monde il ne voudrait n'avoir pas vécu en ce moment, qu'il trouve épouvantable et prodigieux. Il pense qu'on n'est pas au bout, que ce deviendra encore plus odieux, peut-être même intolérable : ce sera encore plus beau! On parlera de cela, dans les siècles, comme d'un moment gigantesque de l'humanité, auprès duquel la Révolution Française ne sera plus qu'un jeu d'enfants. Il sera enviable d'avoir vécu en ce temps. Si même il arrivait (comme il est possible) qu'on rappelât les classes au-dessus de 50 ans, il ne déplairait pas à M. Duchêne d'être pris et envoyé au front, tué aussi, pourquoi pas? pour avoir la satisfaction de se dire qu'on a pris part à cette glorieuse calamité. Il juge d'ailleurs nettement et crûment ce qui se passe, et ses observations corroborent celles de Morhardt. La marée d'égoïsme qui monte en France maintenant est un phénomène saisissant. En sa qualité d'architecte, il a été en relations avec un grand nombre de classes, et il a été frappé chez toutes de cet état d'esprit. Les propriétaires, odieux, odieux, odieux. Les entrepreneurs, apathiques et sans conscience. Les ouvriers, profitant de l'occasion pour faire monter les prix. Et, dit-il,

ce qui m'embête, c'est que je me sens peu à peu atteint moi aussi. Ce qui ne m'était jamais arrivé avant, je me surprends maintenant à me dire : « Ah! après tout, que cela aille comme ça voudra. Tant pis, regardons bien et amusons-nous! » Un prurit de jouissance que l'on sent partout. On prévoit, à la paix, un débordement de sensualité, et pas de sensualité élégante, spirituelle, drôle, comme sous le second empire, mais brutale, ignoble, lourde; on voudra s'en fourrer « jusque-là! » M. Duchêne est vraiment un type d'architecte qu'on dirait inventé par un auteur comique et fantaisiste. Il fait, comme il dit, de l'architecture ou de la décoration « psychologique ». En relations avec la plus riche clientèle du monde : milliardaires américains (Vanderbilt, Mme Mackay, etc.), grands seigneurs et princes (Malborough, duc d'Orléans, etc.), sa joie est de lire au fond de ces magots, de deviner leur idéal caché (c'est un drôle de crapaud, souvent), et de les servir selon leur goût. Il jubile en racontant certaines de ses découvertes, et il mime le dialogue et l'accent de ses clients. L'histoire de ce milliardaire américain, à qui Duchêne cherchait en vain à faire exprimer ses préférences. Il lui fit feuilleter un album de styles. L'autre tourne quelques pages, se fatigue, repousse le livre, et dit : « Non, je ne veux pas, ça m'est égal que ça soit du Louis ceci, ou du Louis cela; ce que je veux, c'est que, quand je suis dans le hall, et que je cause avec mes invités, quand on ouvre la porte toute grande pour annoncer quelqu'un, il entre, et alors... silence!..... » Et l'histoire des deux bas-reliefs aux deux extrémités de la grande galerie de Blenheim. D'un côté les fastes de Malborough. De l'autre, la duchesse (une Vanderbilt), disant : « Je ne vois pas pourquoi on ne mettrait pas M. Vanderbilt. Il est aussi grand que le duc de Malborough. » Et en effet, le bas-relief a été fait et placé, pour la rage du duc, qui, maintenant divorcé, ne résistera sans doute pas au désir furieux de le briser. Duchêne n'a pas trouvé une seule personnalité intéressante parmi les riches Américains. A part les Juifs. Il croit que l'originalité américaine ne se fera pas jour en

art et en pensée avant un demi-siècle au moins. Pour le moment, le vieux puritanisme et les affaires écrasent la liberté du cœur.

. . . .

Mot d'affectueuse sympathie de Charles Vildrac, après relecture de *Jean-Christophe* (5 octobre).

Suite des entretiens avec Foerster :

Il est remarquable que Foerster, qui a débuté par le socialisme, soit arrivé au catholicisme par la lecture d'Auguste Comte. Je l'étonne un peu, en lui disant l'influence prépondérante exercée par Comte sur le groupement nationaliste et monarchique de *l'Action Française.* Il ne trouve pas Comte un esprit très français, à cause de sa « systématique »; en quoi il me paraît connaître assez mal l'esprit français. (Mais qui le connaît?)

Parmi les fauteurs de la guerre, il place au premier rang le prince de Bülow. Les manières d'un gentleman, mais le néant moral, au fond. Point de caractère, le seul culte de la force et de la ruse. Auprès de lui, dit-il, Bismarck était riche de sentiment moral. Il note en Bismarck les deux hommes : l'homme de famille, qui était affectueux, plein de cœur, et le politique, pour qui le reste du monde était une partie d'échecs. Du moins, cette politique était-elle plus clairvoyante qu'on ne le dit à l'ordinaire. Bismarck ne voulait pas annexer l'Alsace-Lorraine, c'est le parti militaire qui le lui imposa. Il voulait établir l'union entre la France et l'Allemagne. Jusqu'à son dernier jour, il garda sa rancune et son animosité contre le parti militaire et contre les pangermanistes. « C'étaient des démons qu'il avait voulu mettre à son service, et ils l'avaient mis au leur. » (Et une autre fois, il dit : « C'est l'histoire de l'Apprenti-Sorcier. »)

« Ménager les amours-propres » : Foerster aime à répéter cette expression française — si française; et il sourit, en disant que c'est ce que l'Allemagne n'a su jamais. Il se rend très bien compte des fautes impardonnables que la politique allemande a commises en ce sens,

envers les autres peuples, et il se promet de le dire ouvertement.

Ce qui me frappe en lui — comme en beaucoup d'autres Allemands intelligents — et ce que j'aime peu, c'est son sourire perpétuel, tandis qu'il parle. La tristesse des sujets qu'il traite, des épisodes qu'il raconte, n'efface pas un moment ce sourire satisfait. On voit trop que le cœur ne souffre pas tant de la misère du monde que l'esprit ne trouve plaisir à organiser ses raisonnements et ses rêves de l'avenir avec le sang des autres.

A un moment, nous parlons du Bouddhisme (c'est moi qui mets le sujet sur le tapis, car j'en suis tout plein, et je lui fais connaître le Boddhittsava de la Pitié) : il en est très frappé, mais il se ressaisit ensuite, et il dit : « La faiblesse du Bouddhisme, c'est qu'il ne croit pas en Dieu. La Pitié ne suffit pas, l'âme est brisée par elle. Nous avons besoin de Dieu pour nous relever, nous exalter. » Je lui fais observer qu'en tout cas ce n'est sûrement point de l'excès de pitié que meurt le monde d'à présent, et que si la Pitié est « féminine », comme il dit, les femmes d'aujourd'hui ne le sont guère, car elles en font peu de cas. Ce qu'il reconnaît. Les femmes, presque toutes, en Allemagne, et surtout les femmes vraiment femmes, sont toutes prises par les sentiments guerriers.

Une anecdote, qui montre une fois de plus le trouble des consciences allemandes : il y a deux ans, au début de la guerre, un des directeurs de la maison Krupp abandonna sa charge brusquement : il ne pouvait plus supporter le poids de sa responsabilité, l'écrasant édifice de mensonge et de corruption. Pendant longtemps, il se croyait seul à sentir ainsi. Et quand il découvrit Foerster, ce lui fut comme s'il sortait du tombeau.

Une autre anecdote de la guerre : les Serbes exaspérés voulaient dans un village brûler un Hongrois. Le supplice allait avoir lieu. A ce moment, le malheureux vit une petite fille, et pria qu'on lui permit de l'embrasser avant de mourir : car lui aussi avait une enfant. A peine l'embrassait-il, que le peuple tout entier, hommes, femmes, avait changé. Le Hongrois fut sauvé.

L'explication du caractère prussien, d'après Foerster, est dans ce fait que la Prusse est, en fait, une terre colonisée, terre étrangère, peuplée d'une autre race, slave, que les conquérants d'Allemagne du Sud traitèrent en race inférieure : ce qui influa à la fois sur le caractère du conquérant et sur celui du conquis, rendant l'un arrogant et l'autre servile ou docile. Et Foerster rapproche le fait de ces grands camps de prisonniers russes en Allemagne du Sud. Ils sont gardés par de bonnes gens. Mais le manque absolu d'ordre et de règle, la saleté, le laisser-aller des Russes, finit par rendre leurs gardiens nerveux; ils s'irritent, deviennent brutaux, et en gardent l'habitude.

Foerster revient encore sur Frantz, que Wagner connaissait et admirait. Son idée était fédéraliste et s'opposait à l'unitarisme bismarckien par la force. Elle s'appuyait sur l'ancienne tradition du Saint-Empire romain. Elle donnait comme idéal à l'Allemagne de réaliser l'union et l'harmonie des religions et des pensées d'Europe. (Et l'on sent que cet idéal est resté celui de Foerster.) Les théories de Frantz parurent tomber dans le silence; mais elles avaient trouvé le chemin de bien des esprits; et Foerster le constata par l'accueil fait aux articles où il reprenait ces pensées. Notamment en Bavière; il se vit soutenu par les anciens partisans de Wagner, qui avaient conservé son idéal politique. Je constate d'ailleurs que Foerster est loin de se trouver dans l'isolement moral où nous nous trouvons, nous, Français restés fidèles à la foi internationale. Ses écrits ont rencontré, dès le premier instant, l'approbation de la majorité politique en Hanovre, d'une forte minorité en Hesse et en Bavière, et de nombreuses hautes personnalités de l'armée et du gouvernement. Même le gouvernement de Bavière l'a soutenu en fait contre les violentes attaques des pangermanistes; et la censure a laissé passer le recueil de ses articles sans suppression.

Foerster a deux éléments essentiels de personnalité, par quoi je me sens assez profondément séparé de lui :

1° un intellectualisme abstrait et dogmatisant, qui se satisfait de ses combinaisons cérébrales, sans penser suffisamment à la réalité pressante et saignante. C'est ainsi qu'il s'enthousiasme pour une formule comme celle-ci (donnée par un écrivain religieux russe) : le salut politique et social du monde est dans la combinaison des trois principes des trois religions dominantes d'Europe : autorité, tradition et liberté. Et il ne pense pas que d'abord toute l'histoire du monde, c'est la lutte entre ces principes, et que d'ici à ce qu'ils soient associés (en admettant qu'on y parvienne), le mal poursuit ses ravages et la ruine s'achève; il faut courir au plus pressé, et non rêver au plus parfait; 2° un fonds très épais de sentiment religieux qui accepte assez volontiers les souffrances du monde, qui les appelle même, qui les souhaite ouvertement, comme une expiation nécessaire. Sans cesse, je vois revenir chez lui la même pensée, presque les mêmes expressions : « l'Allemagne n'a pas assez souffert », ou, quand on fait allusion à la possibilité qu'on aurait d'éviter la guerre : « Oui, mais sans la guerre, l'Allemagne serait devenue toujours pire. La guerre était bonne pour elle. Quand je parlais contre la force, personne ne voulait écouter. Il est bon que la force ait fait l'expérience qu'il y a en face d'elle d'autres forces qui la tiennent en échec, et que sa doctrine n'est pas suffisante. Il y avait trop de force, trop de richesse, trop de satisfaction matérielle. » Je ne puis m'empêcher de lui dire : « Il y a dans vos raisonnements quelque chose ou quelqu'un à qui vous ne pensez pas, ce sont les misérables, les peuples. Eux, ont toujours souffert de la force, n'ont jamais péché (et pour cause) par excès de satisfaction matérielle. Et c'est encore sur leur dos que va s'exercer le combat des deux Forces et le jugement de Dieu. Est-ce juste, dites-moi? » Je ne puis d'ailleurs supporter cette doctrine de l'expiation par la douleur, et la jouissance qu'on semble y trouver. La sanctification de la souffrance n'est tolérable (ou belle, quelquefois) que lorsqu'il est impossible de faire autrement que de souffrir. Mais aimer, préconiser, vouloir la souffrance, pour elle-même, n'est ni humain,

ni sain. J'y répugne, et c'est ce qui m'éloigne, de jour en jour, de la religion.

Une suite à l'histoire de l'ex-directeur de la maison Krupp : il vient d'écrire à Foerster qu'il va s'établir à Zurich. Il ne peut plus vivre en Allemagne, et il lui semble que la vraie mission de l'Allemand est de porter à travers le monde la parole d'unité humaine. C'est aussi le fond de la pensée de Foerster. Il rapproche le destin de l'Allemand de celui du Juif. Il dit : « C'est étrange. L'Allemand ne semble pas né pour avoir un Etat, une patrie (politique) ici-bas. »

Je saisis maintenant un autre côté de la pensée de Foerster et de la meilleure Allemagne : c'est le vieux sentiment réveillé, jamais étouffé, d'hostilité de l'Allemagne du Sud, de l'Allemagne idéaliste et artiste, contre la domination de la Prusse. Au fond, ils aspirent ardemment à détruire celle-ci; et c'est le bienfait qu'ils attendent de cette guerre.

Dix fois, Foerster revient sur une prière qu'il me fait : « Je vous en prie, dites aux Allemands ce qu'est le « ton » allemand (et il veut dire : prussien) et comment il est jugé par les autres nations, quel mal fait à l'Allemagne cette raideur, cette dureté, cette brutalité intolérable de manières. Ils le sentent vaguement, mais ils ne le savent pas assez. Rien n'est plus nécessaire. Ils vous écouteront. »

Suite de notes décousues, d'après d'autres entretiens :

Après sa condamnation à trois mois de forteresse, Foerster se vit exclu de toutes les Universités de son pays. Il dut quitter l'Allemagne pour quelques années. Ce fut alors qu'il vint professer à Zurich. Il avait 27 ans et était socialiste. (Il avait pris la défense des socialistes contre un discours injurieux de l'empereur). Depuis, il s'est tout à fait séparé d'eux, et en parle sans bienveillance. Même de Liebknecht, dont il dit avec plus de vivacité qu'il n'a coutume : « C'est un fou. Il compromet les causes qu'il veut défendre. » Pour le seul Bernstein, il a quelque indulgence, mais il dit : « On a attendu une voix qui dît les paroles qu'il fallait. Aucune ne s'est élevée. »

Il a beaucoup d'estime pour le peuple ouvrier d'Allemagne. A Berlin, comme à Munich, assure-t-il, les travailleurs ont la passion des questions métaphysiques et religieuses. Une conférence sur la religion de Spinoza les attire beaucoup plus qu'une conférence sur la guerre. Foerster en a fait l'expérience. Nulle part il n'a trouvé un auditoire plus recueilli. Et ce n'est point là un fait récent. Avant la guerre, c'était de même. Le caractère matérialiste du socialisme allemand n'était que dans les chefs et leurs ouvrages de parti. Le peuple a toujours gardé son vieux fonds d'idéalisme germanique. Les instituteurs aussi sont bons, ainsi que le petit clergé. (Un prêtre catholique d'Alsace est venu dire à Foerster que tous les catholiques de sa région pensent comme lui.) Le pire, en Allemagne, comme chez nous, ce sont les professeurs de l'enseignement secondaire et la haute Université.

Peu de sympathie réelle entre l'Allemagne et l'Autriche. Les deux nations se comprennent mal. Et pourtant, Foerster parle avec affection du peuple autrichien. Il le représente, comme je me le figurais, bon, pacifique, humain, souffrant plus que tout autre, moralement, de la guerre. Malheureusement, il porte la peine de son gouvernement, de la diplomatie la plus corrompue du monde.

Foerster n'aime pas le pacifisme professionnel. Il parle de Alfred H. Fried avec un certain dédain (poli) et le juge superficiel. Il s'exprime avec plus d'ironie encore (toujours courtoise) sur le compte de Hermann Hesse, qu'il trouve trop doux, un peu fade, dénué de vigueur. Les pacifistes, d'après lui, ont le tort d'oublier trop les conditions réelles de l'humanité. « Je crois, dit-il, que dans l'humanité, il y a réellement un péché originel. » Il veut parler de l'instinct de guerre et de combat. Il faut en tenir compte, et compter avec lui, si l'on veut lutter contre avec efficacité.

Sur la question pratique, dont il parle peu volontiers (la question théorique l'intéresse bien davantage, et elle revient pour lui à un problème d'éducation morale et

religieuse), il dit que pour sa part, il abandonnerait volontiers l'Alsace-Lorraine à la France, mais qu'en fait il ne prévoit guère que l'offre de la cession de la Lorraine à la France, et de l'autonomie accordée à l'Alsace, comme état de l'Empire. Il croit qu'un plébiscite en Alsace donnerait, pour des raisons économiques, la majorité à l'Allemagne.

Il me confirme les renseignements qu'on m'avait donnés sur le professeur Nicolaï, professeur de biologie à l'Université de Berlin, qui a fait un cours audacieux contre la guerre, et qui est enfermé actuellement dans la citadelle de Graudenz.

Son avis impartial, conforme à ceux que j'ai recueillis de divers côtés, est que les Alliés n'estiment pas à sa juste valeur le pouvoir de résistance militaire et économique de l'Allemagne. Il est beaucoup plus grand et plus durable qu'ils ne pensent. Le blocus, qui a causé des souffrances, a fait plus de bien que de mal à l'Allemagne. Elle a appris à se passer des autres, à tout faire par elle-même, et à garder son argent. Combien plus politique eût été de laisser la Suisse et les neutres vendre à l'Allemagne tout ce qu'ils auraient voulu! A l'heure actuelle, tous les milliards de l'Allemagne auraient passé ses frontières... (C'était aussi la pensée de Morhardt.)

Pris le thé chez les Mercier, à Pradegg, dans leur castel féodal qui domine Sierre, avec les Seippel et Foerster.

Nouvelles conversations — épuisantes — avec ce diable de Duchêne. Il est si vivant qu'il vous tue. Il crève de souvenirs et d'histoires, comme un tuyau de gouttière, au moment d'une grosse averse. Ça lui pète de toutes parts. Il brasse des affaires énormes. Il a encore, pendant la guerre, un chantier à San-Francisco et un chantier à Buenos-Aires. Il fait à la fois les jardins, la construction et la décoration. Il raconte ses rapports impayables avec le duc d'Orléans, pour lequel il a bâti l'église de mariage et la grande salle de banquet et de fêtes. Soixante-dix convives princiers, parmi lesquels le roi d'Espagne. Une noce de village, qui le lendemain va se voir au cinéma-

tographe. Pour l'église, on n'avait oublié qu'un détail, le matin de la cérémonie : c'était de la consacrer. Au banquet, le roi d'Espagne hennissait. Et son ambassadeur, assis à une table voisine, disait avec orgueil à ceux qui l'entouraient : « C'est notre roi qui rit. » Après, chacun était pompette; les princes se remplissaient les poches de cigares, et l'auguste assemblée se tordait de rire, à la vue de l'attaché militaire d'Allemagne, qui, au sortir de table, avait mis son casque à l'envers.

Appendice aux entretiens de Foerster :

Parmi les ressources de l'Allemagne, qui n'entrent pas en ligne de compte dans les évaluations des Alliés, Foerster mentionne non seulement le génie d'organisation qui ne laisse rien perdre et distribue au mieux, mais les progrès de la médecine et de la chirurgie. Le pourcentage des blessés, même gravement, que l'on guérit et que l'on renvoie au front, est considérable. Et je pense aux vieux chevaux éventrés dans les courses de taureaux, que l'on recoud une fois, deux fois, tant que l'on peut ramasser leurs boyaux, pour les faire crever de nouveau. C'est le progrès!

Décidément préoccupé de ce que je lui ai dit à propos du talent de l'Allemagne de se faire détester, pour sa brutalité de manières (observations recueillies en Italie, non moins qu'en France), Foerster me confie que l'Allemagne n'est pas moins maladroite envers l'Autriche, et s'en fait détester. On entend aujourd'hui des professeurs allemands dire que la prochaine guerre de l'Allemagne sera avec l'Autriche. Quand Foerster fit une conférence à Vienne, pour engager les étudiants à se rapprocher des Slaves de l'empire et à s'entendre avec eux, son public l'acclama; mais nul ne fut plus violent contre lui que les Allemands d'Autriche.

Mardi 17 octobre. Foerster repart pour Genève, où Seippel doit le présenter à quelques amis. Il a l'intention ensuite de retourner à Zurich et de s'y établir, si possible.

Le professeur H. Zangger, directeur de l'Institut de

Médecine légale à l'Union de Zurich, m'envoie de Meiringen (16 octobre) une carte postale représentant quatre soldats : un Français, un Suisse, un Allemand et un Anglais, revenant côte à côte de la poste où ils ont été chercher le sac de correspondance des leurs. (La carte, éditée à Lucerne, où la photo a été prise, est intitulée : *Eine Friedensidyll.* Edit. Müller-Kiefer.) Et Zangger ajoute : « Ce matin, j'ai vu ça, je n'en croyais pas mes yeux. Et l'un portait le sac de l'autre. » On trouve partout chez les internés l'espérance de l'avenir.

Le brave Seippel, bien ennuyé d'être forcé de voir en moi des sentiments internationalistes (il doit, pour une édition nouvelle de son livre sur moi, écrire un chapitre sur mon rôle pendant la guerre, et nous en parlons ensemble); il tâche de me persuader que je suis un nationaliste sans le savoir, ou au moins que je l'étais et que j'ai évolué depuis le début de la guerre. Bref, il voudrait beaucoup (j'en suis sûr, pour mon bien!) me faire à son image, en politique, comme il l'a fait innocemment en religion. Ne voulait-il pas, primitivement, dans son étude sur *Jean-Christophe*, s'arrêter au *Buisson ardent* et ignorer *La nouvelle Journée?* C'est un excellent homme, mais profondément vieux Genevois et vieux Suisse. Il m'aime bien et je l'aime bien. Mais il ne me comprend guère.

. . . .

Toutes les nations ont leur part de culpabilité. Mais la plus grosse est celle de l'Allemagne : je n'en ai jamais douté. Elle porte tout à l'excès. Sa caractéristique constante est le déséquilibre, dans le mal comme dans le bien. Au début de la guerre, elle se manifestait par les mêmes défauts répandus dans l'ensemble de la civilisation européenne, mais portés au maximum : *nec plus ultra* du militarisme et de la Realpolitik, énormes appétits, culte barbare de la Force. Alors, l'idéalisme allemand clamait sa mission divine, qui était de purifier les peuples par la douleur, et de fonder entre eux l'unité de l'Europe par

le marteau de la guerre victorieuse. A présent, l'idéalisme allemand a retourné sa veste; mais c'est toujours la même veste. Foerster, candidement, continue de parler de la mission de l'Allemagne et de la guerre; seulement, c'est sur l'Allemagne que doit retomber le marteau, et c'est elle qui doit être purifiée par la douleur, afin d'apporter ensuite le salut aux peuples. Ainsi, en 1914, elle était élue de Dieu afin qu'elle fessât les autres. Et en 1916, elle est toujours élue, mais c'est afin d'être fessée. L'homme est en vérité un plaisant animal! Il ne peut se faire à l'idée que nul ne songe à lui là-haut. Mais passons. Tous les phénomènes caractéristiques de cette guerre se trouvent en Allemagne, à la même puissance. J'en note un, aujourd'hui; la trahison des partis socialistes. C'est là un fait commun à toutes les nations en guerre. Mais dans aucune encore, il n'a atteint le degré d'indignité de la Direction du Parti, à Berlin, qui s'entend avec le commandant militaire pour faire interdire le *Vorwaerts*, resté fidèle aux idées internationales, et pour le faire reparaître par autorité militaire sous sa direction. Ne doutons point d'ailleurs que l'exemple ne soit suivi, au dehors!

. . . .

L'Eclair (et l'*Avanti*) citent cette annonce cueillie dans un journal américain : « A VENDRE terrain de dix hectares, labouré par les tranchées anglaises et allemandes en plein centre de la bataille de la Somme, au nord du Bois des Foureaux et au sud-est de Martinpuich. S'adresser à..... » (le nom en toutes lettres).

LE GAZ ET LES PETITS OISEAUX

par JACQUES PERRET

A partir du moment où écrire devient un métier lucratif il faut, à mon avis, un peu d'inconscience ou beaucoup de tact pour aborder certains sujets. Si vous grimpez sur les cimes pour inviter le lecteur à partager vos passions, si vous dissertez sur l'angoisse de l'homme, la révolte, l'ordre ou l'anarchie, tout cela au tarif syndical de la page dactylographiée double interligne, ou à 10 % du prix fort moins les exemplaires de passe, il convient d'autoriser vos disciples à défalquer du poids de votre littérature et de la portée de vos messages leur petit coefficient vénal. Vous allez me dire tout de suite que je cause comme un duc, soit; que, vu le prix du gaz et l'évolution des mœurs, il est admis que la défense d'un idéal puisse rapporter des droits d'auteur, bon; que la valeur et la portée d'un texte n'ont rien à voir avec la pige, d'accord. Mais quand même, entre nous, quand on se dit que l'enthousiasme ou la colère de nos maîtres à penser ont une petite incidence du côté de la caisse, on a beau se raisonner, cela fait un peu tomber la température.

En ce qui me concerne, je dois reconnaître que peu de gens me prennent pour un maître à penser, encore que j'en laisse parfois soupçonner la prétention; il m'arrive en effet d'utiliser ce truc irritant du chroniqueur parisien qui consiste à chercher l'explication du monde ou le destin de l'homme à partir d'un modeste fait divers, d'une scène de la rue, d'une collision d'autobus avec un bec de gaz, d'un vendeur d'allume-gaz à la sauvette ou d'un suicidé au gaz. J'avoue que

ces exemples tirés du gaz ne sont pas très bien choisis car tout le monde sait bien que le gaz est une affaire importante. Si le gaz me vient à l'esprit, c'est probablement que ma dernière note était sévère, mais aussi que le gaz est, de nos jours, une aflaire d'Etat, encore qu'il ne faille confondre le gaz d'Etat avec l'état gazeux, fin dernière de tout Etat. Ecrivain ou non, nous avons tous le devoir de nous intéresser au gaz autant qu'à la politique étrangère, à l'équipement rural et au reclassement des anciens ministres, toutes choses relevant de notre statut de copropriétaire et gérant. Nous avons d'ailleurs la joie, la fierté, d'avoir là un gaz nouveau tout à la gloire de la science française. Venant après la longue suite des gaz traditionnels et cosmopolites comme l'azote, le gaz lacrymogène, le gaz hilarant et le gaz des marais, le gaz de France fut en effet découvert voici quelques années dans les laboratoires du socialisme pour le bien-être des foyers politiquement mûrs. C'est un gaz bien français, il est cher, mais nous ne payerons jamais assez cher les produits et sous-produits de la doctrine.

Après cela, n'allez pas croire que le tarif du gaz domestique soit un sujet qui m'excite beaucoup, mais puisqu'il se présente sous ma plume, je tiens à m'y essayer, par discipline. Ecrire sur n'importe quoi est d'ailleurs une discipline qui vous revient vite quand, pour gagner son pain, on a pissé de la copie dans les grands journaux de la presse pourrie. L'école était dure à cette époque où mes chefs eussent jugé inconvenant que j'ornasse mes papiers d'allusions personnelles; il fallait de l'objectif et du sérieux. A présent, tout en restant sérieux, je me paye du subjectif et c'est bien plus commode. Ainsi vous dirais-je que, précisément, l'inspecteur du gaz est venu chez nous hier matin pour faire, comme ils disent, le relevé du compteur. L'événement n'a rien de particulièrement heureux et le visiteur n'est pas de ceux qu'on interroge gaîment sur le bon vent qui les amène, mais je ne puis oublier le personnage qu'il était jadis à mes yeux quand il entrait dans la cuisine pour faire son numéro. Les compteurs de ce

temps-là ne se laissaient pas relever sans un protocole assez minutieux. L'inspecteur, en casquette d'uniforme, demandait une petite casserole qu'il remplissait d'eau, puis approchait un tabouret, grimpait dessus et, sous l'œil intéressé du gamin, pratiquait de mystérieuses injections dans les organes plombés et les parties comptables de l'appareil. Toutes ces opérations n'allaient pas sans un bout de conversation et l'employé qui avait autre chose dans le cœur que du gaz d'éclairage pouvait donner libre cours à son urbanité, taquiner le lieu commun sans arrière-pensée de mètres cubes et se conduire enfin comme le vieil ami de la famille qu'on peut recevoir à la cuisine; mon père, toujours prêt à s'émouvoir des plus humbles témoignages de la fraternité, y répondait avec une sympathie mêlée de gravité. Je me souviens qu'un jour il raccompagna le visiteur du gaz jusqu'à la porte avec tant de cérémonie affectueuse que l'homme, très impressionné, en ôta sa casquette, chose visiblement exceptionnelle en cours de service, car son crayon fiché sous la coiffe tomba par terre et roula sous l'armoire où les deux hommes accroupis le cherchèrent parmi les moutons en poursuivant le cours de leurs congratulations. Tout cela n'a l'air de rien mais vous donnera un aperçu des petites idées personnelles qui me viennent d'abord à l'esprit quand j'évoque le problème du gaz.

Donc, j'avais dessein de vous entretenir des tarifs du gaz. Le gaz d'éclairage est en effet réputé pour sa force ascensionnelle, qu'il communiquait naguère aux ballons libres et qu'il communique aujourd'hui à ses tarifs quand le génie de l'Etat souffle dans les gazomètres. Le destin de l'Etat étant de péter plus haut que son cul, on se doutait bien qu'il nous lâcherait son gaz à des prix exorbitants. La physique élémentaire nous prévient également que la force d'expansion du gaz d'Etat entraîne les tarifs de chemins de fer, lesquels ne grimpent jamais sans faire démarrer tout le saint-frusquin. C'est ce qu'on appelle le cycle infernal, une des attractions les plus monotones de notre Casino Economique à court

de vedettes. Vous voyez que le gaz aurait tôt fait de m'entraîner vers des considérations de haute politique mais ce ton pamphlétaire, heureusement, ne va pas durer, car j'entends venir un chanteur dans ma rue. C'est la saison. On jette plus volontiers l'argent par les fenêtres quand arrive le soleil et, d'autre part, l'envie de chanter se fait plus pressante avec les beaux jours. Sans vouloir insinuer que tout chanteur de rue chante surtout pour son plaisir, ni me faire une bonne conscience romantique en exaltant les joies supérieures d'une vie de clochard, je peux bien croire à l'ivresse de la gueulante effrénée qu'on pousse librement au coin de la rue, à pleins poumons, pour émouvoir au petit bonheur la chance une douzaine d'amateurs dans un public de trois millions d'âmes qui s'en foutent gentiment. Chanter ou simplement gueuler est une fonction naturelle de plus en plus contrariée par les truquages de haut-parleurs ou atrophiée par les tintamarres artificieux du progrès. Trop de cris ou de chants qui servaient jadis à l'expulsion des bonnes et mauvaises humeurs, aujourd'hui ne passent plus le gosier et finissent par sécréter des toxines. Si j'appartenais au gang de la psychanalyse je conseillerais d'abord à certains clients d'aller dégorger le gros de leurs complexes dans un récital de voie publique; les aigreurs, les chimères, les trésors honteux, les crapauds et les oiseaux bleus, tout cela projeté en pagaye par le gueuloir de plein vent sur l'air de la *Femme à barbe* ou des *Millions d'Arlequin*, peu importe. La *chanson des peupliers* n'est pas mauvaise non plus, mais peu importe; si vous chantez *Cœur de Lilas*, par exemple, le monde entier se transpose en do dièse tandis que les fracas du quartier prennent discrètement en charge tout le fatras de votre confession pour le répartir sans douleur entre les grincements d'autobus et le marteau pneumatique. Je connais une marchande d'habits qui fréquentait naguère, par défi sans doute, les environs tumultueux de la Bourse et que j'ai retrouvée l'autre jour du côté de Pigalle : un coffre extraordinaire, une voix de rombière sublime, clairon-

nante et despotique, taillant son chemin dans la rumeur dérisoire des claqueçons et sans autre mission, à mon avis, que chanter l'immortalité de la corporation. C'est toujours, et de plus en plus, une aubaine que surprendre ainsi dans la ville une voix nue, loyale, irrésistible, qui va bousculer l'imbécile ronron des mécaniques, déferler par tous les étages et surgir comme une délicieuse incongruité dans le bureau du patron qui dictait son courrier. La dernière fois que je l'ai rencontrée, cette fripière baladeuse et barytonnante, c'était rue Victor-Massé, vers les 10 heures et demie, prenez-en note, cela vaut la peine; si vous avez la chance de l'entendre et si vous avez quelque chose dans le ventre vous ressentirez un choc, suivi d'une exaltation vaguement mythologique. Des bruits comme ça, les Parisiens en redemandent.

Une fois de plus la Préfecture va se pencher sur le problème du bruit qui est un bon vieux problème parisien. Les véhicules et la radio font aujourd'hui, à eux seuls, presque tout le problème qui est devenu d'une simplicité monstrueuse à côté d'une rumeur citadine d'époque Louis XII par exemple, ou même d'époque Fallière, parce que le progrès nous est tombé dessus tout d'un coup avec son chahut. Rien qu'à l'oreille on sent bien que la civilisation tourne mal. Ennemi de la diversité, le progrès est venu saccager l'orchestre en y introduisant comme partout son abjecte manie du standard et de la rationalisation. Il va de soi que la démocratie universelle ne saura émettre que des bruits normalisés, affranchis de toute sonorité particulariste; et l'émancipation sera totale quand l'humanité laborieuse sera condamnée au bruit unique, à base de moteur diesel, ou de ronflement magnétique ou de sifflement atomique. Les tailleurs de pierre, les arquebusiers-fourbisseurs, les vidangeurs, les batteurs d'or, tout le tintamarre agile des métiers à main, corsé par les cris de l'artisanat ambulant, tout cela proposait naguère aux lieutenants de police un problème du bruit digne d'un monde qui n'était pas loin d'avoir concilié le génie de

l'anarchie avec les disciplines de la circulation. Qu'en reste-t-il? Quelques bruits rescapés entendus comme une bonne fortune, un claquement de fouet rarissime, l'appel d'un vitrier, un roulement de barrique, encore faut-il pour les surprendre une oreille bien douée.

Ceci dit, ne pleurons plus sur les grelots étouffés. Tout n'est pas à rejeter dans la rumeur d'une cité moderne. On peut regretter le roulement des charrettes sur le pavé rond, le trot des galoches, le braiement des ânes ou le pas ferraillant des chevaliers du guet, sans flétrir à priori la pétarade du marteau pneumatique ou le coup de frein du camion devant le feu rouge. L'important, mais le difficile, sera de surprendre l'homme derrière le bruit. Certains autobus ont sans doute leur mot à dire et la clameur des klaxons dans le carrefour embouteillé a peut-être sa place entre le charivari wagnérien et le beuglement des aurochs cernés par les Ostrogoths; avec un peu de littérature il y a toujours moyen de s'arranger, mais le plus beau chahut d'avertisseurs ne vaut pas une engueulade de cochers et la rue, privée de ses vociférations, ne peut prétendre à la véritable allégresse. La présence de l'homme, il faut la deviner maintenant à travers une quantité d'écrans et de relais, et quand sa voix parvient à dominer le bruit des machines c'est encore par l'intermédiaire d'une machine. La portée de voix est une assez bonne mesure et l'avantage qu'elle donne aux gueulards fait moins d'injure à la parole que les micros du Vel' d'Hiv. Notez que je n'ai rien contre la conque marine ou le buccin à l'embouchure desquels nous devinons l'honnête souffleur qui s'évertue, mais il n'est guère loyal qu'un freluquet à voix de fausset, tapi dans l'ombre, puisse jouer les stentors de place publique. Un récital de trompette à l'entresol, une dispute d'ivrogne au premier, une fête de famille au second et un planteur de clous au troisième font des bruits vivants, explicites et, dans une certaine mesure fraternels; ils font partie d'une condition humaine tolérable. Mais quand la radio à tous les étages vient s'installer dans la cour comme un butor ubiquiste,

quand on se dit que le même butor braille partout la même chose dans toutes les maisons de la ville et chaumières de Navarre, on regrette amèrement de s'être mis en colère contre le charmant gamin qui faisait du patin à roulettes au-dessus de votre tête. Je crains que cette commission de lutte contre le bruit ne fasse pas les discriminations nécessaires, qu'elle s'en prenne bêtement à n'importe quel bruit au risque de pénaliser les bruits nobles et d'encourager les funestes. Sans doute ne faut-il pas condamner le bruit en soi comme si le silence était le souverain bien. Le silence est une bonne chose mais que seul il soit grand n'est pas une vérité absolue. Il y a des bruits vertueux, riches, bienfaisants, comme il y a de stupides et prétentieux silences. Après tout, on ne sait pas si, avant le commencement, était le silence ou le bruit, si le chaos était muet, ronflant ou chahuteur. Le premier silence à retrouver serait l'humble auxiliaire du bruit, le silence des points de suspension pendant lesquels il ne se passerait rien d'autre que la digestion des bruits. Mais nous avons déchaîné le bruit continu, abêtissant, tyrannique, effréné, sans cesse amplifié par de grotesques ou pernicieux bruiteurs; fanfare des arracheurs de dents, monstrueuses serinettes des entrepreneurs de propagande qui vont accrocher leurs haut-parleurs dans les branches de la forêt. Le bruit à abattre, c'est celui de la propagande. En supprimant le sabbat de la propagande, la rumeur du monde serait déjà bien décantée. Malheureusement c'est un bruit tabou et la pensée de mettre une sourdine au tam-tam des sorciers ne peut effleurer les membres d'une commission officielle du bruit.

S'il ne s'agissait que de klaxons, la tâche, à première vue, serait facile et on se demande pourquoi le préfet n'en a pas tout simplement décrété la suppression comme il a prononcé, avec de moins bonnes raisons, l'interdiction des pétards sur la voie publique en dehors des fêtes nationales ou la prohibition des concerts de trompe de chasse dans les salles d'attente de la Sécurité Sociale. Voilà, on chasse les bons et beaux bruits mais on tolère

les mauvais. Sans doute les commissaires ont-ils pensé qu'une fois le klaxon interdit, nous serions plus vulnérables à d'autres bruits comme le tapage des montreurs d'ours, des hommes de lettres, des marchands de savonnettes, des politiques, des artistes, des hommes de guerre qui ont une priorité immémoriale et de la diplomatie qui, par principe, règne sur les places publiques, vocifère ses états d'âme, claironne ses astuces, chante ses espoirs et tambourine ses angoisses. Ils se sont peut-être avisés que tous les bruits étaient solidaires, qu'une fois les claqueçons muselés, plus aucune raison sérieuse ne s'opposerait à l'interdiction de la radio, de la presse, des séances parlementaires et de la démocratie elle-même, programme qui dépasse les attributions de l'autorité préfectorale. Inviter à réduire l'usage des avertisseurs, c'est comme si un député proposait une loi tendant à limiter l'exercice de la parole sous le prétexte impie que 99 % des discours sont préjudiciables à la tranquillité publique et aussi dénués de sens que l'échappement libre d'un vélomoteur. Celui qui réclame le silence ou l'apaisement du bruit trahit la sécurité du clan. Tout le monde a peur du silence et nous avançons dans la nuit en tapant sur des casseroles.

Tout cela fait à notre civilisation un beau charivari et le monde occidental rend un bruit de foire. L'Orient, lui, serait plutôt silencieux. On dit que la guerre des deux blocs est celle de la civilisation contre la barbarie, de la démocratie contre le despotisme, de l'idéalisme contre le matérialisme et autres antithèses du répertoire dont les gogos sont friands. On pourrait aussi bien dire que c'est le conflit du silence contre le bruit. En général, je suis plutôt tenté par le silence, mais, naturellement, un silence par trop obtenu ne peut inspirer que méfiance et un homme bâillonné n'est pas un vrai silencieux. Le vrai silence aimable est celui d'un homme qui n'a rien à dire. Et, naturellement, vous pensez que, sur ce point, je pourrais faire un aimable silencieux. Mais si je fais tant soit peu de bruit c'est pour réclamer le silence. Il paraît qu'on ne peut espérer autre chose de mieux que le silence

sur les rangs au commandement d'un pète-sec. Ces silences-là ne sont pas toujours plus dégradants que les chienlits braillardes. Le silence étouffe bien mais le bruit étouffe mieux. Au point où elle en est, l'humanité aurait avantage à s'administrer un petit siècle de silence pour se refaire une oreille sagace; j'appelle une oreille sagace l'oreille qui ne confond pas le petit trot velouté du campagnol avec le frou-frou d'un mulot fugace. Nous sommes devenus sourds aux murmures de la terre et c'est bien dommage. Reste à envisager la solution du silence scientifique et c'est alors qu'on découvre le côté séduisant d'une civilisation supersonique; si la synchronisation est bien réglée nous aurons le plaisir de perdre nos bruits et de faire dignement la culbute dans un silence technique mais décent.

En attendant, je crois savoir que ma rue est réputée pour ses vertus acoustiques et, depuis quelques jours, c'est un véritable auditorium où se succèdent les troubadours de la place Maubert qui n'est pas loin. Dans ces conditions, il m'est difficile de concentrer mes idées sur la question du gaz et, après tout, vous n'y tenez peut-être pas tellement que ça. Tant mieux. La mouche qui vole et qui me suit depuis l'enfance a gardé intact son pouvoir de distraction et, en quelque cime ou profondeur que ma pensée évolue, cette pensée est à la merci d'une mandoline éraillée ou d'un ténor mélécasse. Il faut dire également que les géraniums commencent à verdir au bord des toits et que je surveille de près les catalpas de Saint-Médard qui vont éclore d'une minute à l'autre. Tout cela me détourne à l'envi d'une actualité pourtant considérable et j'aimerais savoir que les grands de ce monde n'ont d'autre souci que d'assister à la floraison des marronniers, que MM. Dean Acheson et Vichinsky, par exemple, ont saisi le prétexte d'une quelconque assemblée d'Onu pour ne pas rater le printemps parisien. On devine bien que je plaisante et c'est une vilaine plaisanterie que d'opposer le printemps à la politique alors que toutes les politiques n'ont d'autre idéal que de nous assurer un printemps perpétuel. Pour rejoindre la poli-

tique sans lâcher mes troubadours et accorder leurs accents à la conjoncture internationale, j'aimerais vous entretenir du jeune prince Bhumibal Adjulyadej qui est un prince oriental reconnu comme tel par les agences les plus sérieuses. Le prince Bhumibal Adjulyadej a reçu la couronne du Thailand devant le Bouddah d'émeraude, en présence de quatre-vingts prêtres. La première idée qui vient à l'esprit du chroniqueur politiquement mûr, c'est la transposition d'une pareille cérémonie dans le rituel de nos institutions démocratiques. Il n'y a d'ailleurs aucune antinomie fondamentale entre une investiture présidentielle et un couronnement au Thailand si, comme on le devine, l'âme esséfiole d'un président élu au poker n'est pas moins conditionnée par les mythes que celle de son cousin Bhumibal. Tout au plus pourrait-on discuter sur la signification que pourrait avoir le bouddha d'émeraude dans le cadre des mythologies démocratiques. La laïcité n'aurait pas vilaine allure en bouddha d'émeraude, non plus que le Suffrage Universel ou les droits de l'homme type Strasbourg. A mon avis, je crois que la divinité suprême serait plutôt l'Assurance. L'Assurance totale et obligatoire, vrai bouddha en qui la condition humaine se dépouillera intégralement de ses vieux complexes de liberté et de dignité. Pour ce qui est des quatre-vingts prêtres, nous ne serions pas en peine de les trouver, la République ne manquant ni de chanoines, ni de bonzes, ni de fakirs. L'idée me paraît assez jolie et je la développerais volontiers si un deuxième chanteur arrêté sous la fenêtre ne m'invitait à écorner ma copie pour faire une papillote à ma pièce de cent sous. Tant que je peux et si peu que ce soit, je rémunère les jongleurs qui s'évertuent au pied du donjon. Cela fait partie des bonnes manières qui me furent enseignées dès le jeune âge et que j'observais d'autant plus volontiers que ma mère prédisait à son petit cancre un avenir de chanteur des rues :

— Et encore, ajoutait-elle, tu chantes si faux qu'on te jettera des pommes sur la tête.

C'est une chose qui arrivait peut-être à l'Opéra du

temps que les pommes comptaient pour rien et qu'il y avait des cabales pour guetter le contre-ut de la prima-donna; mais pour ce qui est des chanteurs des rues, aucun, sous mes yeux, n'a jamais reçu de pommes sur la tête. L'agrément de la rue, c'est qu'on y peut chanter faux, impunément, et pousser en toute confiance des couacs triomphaux. Le pire qui puisse arriver, c'est que la recette en pâtisse parce que certaines gens ne tiennent pas à encourager la cacophonie au nom de la charité, et on ne peut trop leur en vouloir. Il y a aussi les gens qui flétrissent le principe même de l'obole. Un imbécile austère, comme le monde en est empoisonné, m'a déclaré que ces projections de monnaie avaient un caractère outrageant, que j'entretenais ces malheureux oisifs dans une condition médiévale et dégradante, que je faisais du paupérisme, que je me régalais de barcarolles à bas prix en jouant les mécènes et, pour tout dire, que mes papillotes étaient anti-sociales. C'est un fait que, du côté social, je suis un peu bouché; mais très ouvert, en revanche, du côté sociable.

L'homme qui est là sous ma fenêtre n'est pas un mendigot de vocation pour qui chanter n'est qu'un moyen d'attendrir, ni un accablé du destin, ni un guenilleux chétif, ni même une victime de la sécurité sociale; vu de haut, ce ténorino dans la force de l'âge aurait pu faire sans doute une belle carrière de mécanographe syndiqué ou d'auxiliaire au gaz de France, mais puisque les hommes ne sont pas encore sourds, celui-ci préfère l'aventure des vocalises qu'on prodigue à la fortune des cœurs sensibles. Il est vêtu d'un complet mastic un peu dandy et il chante le chapeau sur le cœur, la tête fière, le jarret tendu avec le je ne sais quoi bravache et rigolard des truands bien nés, immortelles bêtes noires des adjudants de quartier, chefs de personnel, greffiers, chronométreurs, commissaires, agents de recensement, et autres huissiers de l'ordre établi ou à établir. On prédit qu'un jour les novateurs sociaux réussiront à purger la rue de ses chanteurs comme de ses rémouleurs à clochette, vitriers gutturaux, tonneliers ventriloques et

autres artisans baladeurs. Peut-être aurons-nous encore un petit contingent de chanteurs sous licence, matriculés, assurés, imposés au forfait sous le contrôle des organismes culturels et touristiques, mais le chanteur libre, le chanteur quand ça lui chante, le ténor à muscadet pointu, la basse chantante à beaujolais caverneux, le diseur de complainte au bon cœur des bourgeois, le ménestrel anti-social qui récolte un frauduleux bénéfice tombé du cinquième étage au seul nom de la charité, sans prélèvement fiscal, on lui fera la vie dure. Il lui resterait d'aller chanter les *Blés d'Or* à la cour du roi Bhumibal, mais le temps n'est plus où l'homme libre sans devises ni passeport chantait un air pour payer ses étapes à travers un monde où la fraternité n'était pas encore une invention socialiste.

Vinrent ensuite un joueur de piston, deux duettistes et un violoneux crépusculaire qui fit sortir toutes les concierges sur le trottoir et mollir le stylo dans la main des scribouillards. Tirant le journal pour y déchirer une dernière papillote, mes yeux tombèrent sur une information qui me parut assez pittoresque et, reprenant courage, je trempai ma plume. Un instant je crus facile, en effet, de tartiner cinquante lignes sur le sursaut de vigilance du Comité Exécutif Permanent des Etats Généraux de la France Laïque; c'est un sujet qui, d'habitude, me va comme un gant, un de ces bons dadas qui vous enlèvent allégrement une chroniquette au petit galop de cirque. Mais à l'instant de l'enfourcher, le roussin m'a paru un peu fatigué, sans entrain. Alors j'ai déniché, en page trois, une protestation des protestants d'Ulster contre l'intention, exprimée par la princesse Margaret, de faire visite au Saint-Père. En goupillant avec habileté les deux informations, me disais-je, on pourrait brosser une pimpante allégorie de la Vigilance et terminer le morceau sur le velours avec les Amis de saint Louis qui venaient justement de célébrer le sept centième anniversaire de la consécration de la Sainte-Chapelle. Trompettes héraldiques, carillons, dispersion des nuées, fontaines de vin, dissolution à vie des piquets

de vigilance. Bref, un de ces papiers loyaux, puérils, impartiaux et constructifs tels que j'aime à en écrire pour ne convaincre personne et m'en ragaillardir comme d'un coup de médoc à l'ombre de Saint-Médard.

A ce propos, et pendant que je suis à la fenêtre, je dois vous informer que le clocher de cette paroisse, dont je suis ouaille, est en réparation. Je suis content de voir qu'ils ont eu un peu d'argent pour entretenir une charmante église restée très campagnarde dans son petit square qui a l'air d'un jardin de curé gracieusement ouvert aux clodos et joueurs de billes. Les commerçants de la Mouffetard, vieille tradition, ont dû se décharger un peu la conscience en contribuant au clocher, comme jadis, à Rouen, pour la Tour de Beurre. Le clocher est donc pris maintenant dans un lourd échafaudage qui lui donne l'allure d'un donjon du temps de la féodalité en bois, à cette époque où la vigilance évoquait des périls concrets qu'on pouvait guetter d'un créneau en pinçant de l'archiluth. Cet échafaudage m'empêche de voir l'heure et je le regrette un peu parce que, d'habitude, je fais semblant de régler ma journée de labeur et de loisir sur le cadran de Saint-Médard qui, jusqu'ici, retardait obstinément sur toutes les pendules électriques ou pneumatiques de la ville, pour perpétuer sans doute une vieille querelle entre l'heure de l'église et celle du beffroi. Par chance, nous voici aux beaux jours et l'heure a déjà beaucoup moins d'importance; midi peut bien sonner quatorze coups, vingt-huit si ça lui chante et même branler d'un seul trait tous les midis de la saison chaude pour en être quitte et s'offrir, au mois d'août, quelques méridiennes silencieuses. Mais n'en parlons plus puisque mon horloge est bloquée par les madriers. En revanche, les catalpas du quartier viennent d'éclater leurs fleurs mauves. C'est un quartier à catalpas. Sans doute la terre gobeline est-elle favorable au catalpa, et n'oubliez pas que le Jardin des Plantes est à côté, que tout le secteur est choyé par la mémoire des naturalistes, gentils savants du Bon Dieu qui rendirent à la Providence l'invention du platane à l'ombre duquel, au jardin

botanique, on voit encore tricoter les mères de famille parmi les enfants du jeudi, ou voyageurs intrépides ramenant des cèdres dans leurs chapeaux et des graines rares dans leur tabatière. Le catalpa dont je parle est de l'autre côté de la rue, dans un demi-arpent de terre historique attenant à un vieil hôtel où Napoléon venait de temps en temps voir son frère Lucien, pour l'engueuler sans doute. Personne encore ne m'ayant prouvé que ce catalpa n'a pas été planté par Napoléon, je peux bien vous dire que l'arbre de César survit à l'Empire, comme le pensait Verlaine sous l'influence de Plutarque. Ce catalpa, d'aspect vétuste en effet, a donc fleuri d'un seul coup. C'est ainsi que les choses se passent dans cette famille d'arbres qu'on appelle les bignoniacées, vocable mou, veule et embarrassé que rien ne justifie. Le mot catalpa répond mieux à la nature impulsive et primesautière de ce végétal qu'on dit venu d'Orient à dos de chameau et fond de caravelle, comme beaucoup de nos arbres d'agrément. La veille, des branches noires; le lendemain, un grand fla-fla de panicules mauves. Un vrai coup de théâtre. Huit jours après d'ailleurs, il n'en reste plus rien. Le catalpa vit très vieux mais ses printemps sont brefs, c'est à prendre ou à laisser.

Un merle vit, avec sa famille, dans ce vieux bout de jardin. Il en habite les buissons et monte, sur le soir, siffler dans les branches noires du catalpa. J'ignore tout de la longévité des merles et ne saurais vous affirmer que j'entends le même oiseau depuis vingt ans, pas plus que lui-même ne saurait dire si c'est toujours le même fainéant qu'il voit bâiller à la mansarde d'en face. Au surplus, j'ai fait des absences au cours desquelles, si ça se trouve, plusieurs merleaux ont eu le temps de succéder au merlard, mais peu importe, on peut bien dire que, de couvée en couvée, c'est le même merle depuis Childebert, car le merle est sédentaire. Il appartient au genre bien connu du persifleur en pantoufles qui n'a jamais tourné le coin de sa rue et préfère ne s'enquérir de rien pour mieux persifler de tout. Ce n'est pas là une réflexion désobligeante; il n'y a pas plus d'imbéciles

chez les casaniers que chez les grands voyageurs et j'estime que, dans la conversation, nul migrateur, fût-il albatros, n'est capable de l'emporter sur le merle. Vous me direz que l'alcyon, par exemple, est plus mystérieux que le merle et que le répertoire océanique n'est tout de même pas à comparer avec le buissonnier; d'accord, mais le mystère qui se prolonge fatigue, finit par sonner creux, et, tout compte fait, l'alcyon n'aurait pas grand chose à nous dire si la mer était sans rivage. Au demeurant, la Providence a bien fait de ne pas nicher les alcyons dans les catalpas de Censier-Daubenton, car ils auraient eu des histoires avec les gens du quartier qui, tout en respectant le mystère, ne tiennent pas à cohabiter avec lui. Les naturels de la Mouffetard estiment, en effet, que l'alcyon est très bien où il est, dans le creux des vagues lointaines, comme la licorne au fond des forêts, car les mouflets de la Mouffe ont coutume de prétexter la licorne pour courir la prétentaine et d'alléguer l'oiseau rare pour faire la malle, cingler vers les mers du Zipangu et chercher le nid d'écume où l'alcyon a pondu.

Mon merle est donc un volatile urbain, c'est un fait; il ne franchit pas les mers, il ne défie pas le soleil, il ne fréquente pas l'Olympe et même quand il est à la campagne, il a l'accent parisien. L'Orient n'est pas son pays d'origine comme le catalpa ou le faisan, et les bords de la Bièvre étaient déjà sa vieille patrie quand l'alouette se fit gauloise. Il est bien évident que le mien, de merle, n'a jamais mis les pieds à la campagne. Son humeur est celle du merle commun, du merle en soi ou *merula merula* des ornithologues. On le prendrait volontiers pour bohème et vieux garçon, mais il ne faut pas s'y fier; avec son air hâbleur et ses façons d'aristocrate encanaillé, il a l'esprit de famille et des habitudes. Imbu de sa race mais peu liant avec ses pareils, on ne le voit pas tirant de folles bordées avec les merles du voisinage comme le font les moineaux entre moineaux. Il est, en somme, un peu sauvage, un sauvage très au courant de tout et fort satisfait d'être un sauvage dans le siècle. Avec les moineaux, il garde les distances et le meilleur

de son répertoire est pour moquer les pigeons bourgeois, gros papelards hypocrites et sensuels. J'ajoute qu'il ne siffle jamais pour rien dire. Et maintenant, je vais vous faire part d'une nouvelle surprenante : il paraît que le merle chante faux. Vous voyez que j'ai gardé le meilleur pour la fin. C'est inouï, en effet, mais un technicien de l'acoustique, un type qui connaît son solfège comme mon gamin les billes, m'affirme que, musicalement, le merle siffle faux. D'où il s'ensuit que, merlativement, Lily Pons et Tino Rossi chantent faux. Voilà une observation qui va sûrement très loin, mais je n'en dis pas plus long. Arrivé là, un chroniqueur consciencieux passe la main et refile la question à un confrère qualifié, métaphysicien, esthéticien, scholaste ou surréaliste. Je ferai simplement observer que le merle sifflait déjà depuis très longtemps dans les taillis de la butte Saint-Jacques le jour où le pithécanthrope allongea ses lèvres pour découvrir le sifflet et moduler son premier petit air dont je pense que la nature tout entière eut les oreilles écorchées.

A présent je comprends mieux pourquoi j'éprouve, au siffler du merle, tant d'ineffable satisfaction. C'est probablement que moi aussi je chante faux, atrocement faux, si j'en crois ceux qui chantent juste. Nous poussons ainsi, le merle et moi, les mêmes notes fausses, nous détonnons de concert, nous baignons l'un et l'autre dans une harmonie illicite, nous échangeons des messages, pas très clairs, il est vrai, où je soupçonne maintenant la survivance des hiérarchies originelles et les échos secrets des paradis perdus. Quoi qu'il en soit, il n'est pas question de rééduquer le merle et les radios pourront vocaliser toutes fenêtres ouvertes : le merle, imperturbable, filera sa gemme fausse tant que nous croirons chanter juste. Le moment est venu d'embrouiller encore le problème en versant au débat cette espèce de prophétie populaire selon laquelle les grives ne chanteront pas toujours comme les merles. La première fois que j'entendis cet avertissement, c'était à Meknès, dans un baraquement de tirailleurs où un vieux rengagé faisait son

entrée à l'heure de la gamelle en affirmant d'une voix grailleuse que les grives ne chanteraient pas toujours comme les merles. A première vue, l'avis me parut inquiétant, mais il était peut-être encourageant, et chacun fut obligé de le comprendre à sa manière, car, passé un certain âge, l'énonceur de dicton ne fournit plus d'explication; à peine consent-il à saluer l'entendeur sans même chercher à savoir s'il est bon ou mauvais. Depuis, je me suis parfois demandé si le beau rôle, en l'occurrence, était bien au merle plus qu'à la grive, ou s'il n'y avait pas quelque subtile astuce à propos du mot grive qui signifie, en jargon soldat, le temps de service actif, comme griveton désignait déjà le biffin dans les armées de Jean le Bon. On peut supposer que, dès cette époque, la vieille hache d'armes, entrant sous la tente où chahutaient les petits arbalétriers à l'heure de la soupe, annonçait que les grives ne siffleraient pas toujours comme les merles. Il court aînsi de par le monde un certain nombre d'avertissements toujours différés et reconduits de générations en générations. Je pense encore au merle blanc dont le règne est inlassablement promis et attendu.

Or, on a découvert l'autre jour un merle blanc dans la Haute-Vienne. L'information vous a peut-être échappé, mais je surveille de près les nouvelles en trois lignes où, quelquefois, parviennent à se glisser d'importants messages que la presse affranchie destinait au panier. Ce merle blanc, découvert dans son nid par un sieur Launay, n'est pas une métaphore, mais un merle vrai, d'une blancheur loyale. Quand le blanc surgit dans une longue série noire, il faut être matérialiste bâté pour s'en tenir à une quelconque nécessité de chromosome. Dans les milieux auguraux et sphères sibyllines où je me suis renseigné, il ne fait pas un pli que le merle blanc de la Haute-Vienne soit un émissaire du destin. Il incarne une obsession plus que millénaire de l'humanité qui cherche la perfection de ce monde dans l'union des contraires. Cet oiseau serait le modeste précurseur d'un merle blanc extrapolé à l'échelle d'une société cruelle-

ment déchirée par l'antinomie du merle en soi et du concept albin. Les uns parlent de despotisme éclairé, les autres de république autoritaire, de quelque personnage politiquement merle et moralement blanc ou toute autre combinaison idéalement insolite et viable. Après tant de faux merles mal blanchis dont le plumage déteint ignominieusement à la première averse, tant de merleux vernis qui ternissent à la première mue, l'oiseau de la Haute-Vienne nous apporte enfin une raison d'espérer. Qu'il sorte de la cuisse de Jupiter, de la sueur du peuple ou des laboratoires de la technocratie, un merle blanc s'ébroue quelque part et nous saurons bientôt comment il siffle. En attendant, le gouvernement feint d'ignorer le dénicheur intempestif qui est sans doute l'objet d'une surveillance discrète. On peut tout craindre, et jusqu'à la raison d'Etat qui tordrait le cou de l'oiseau rare. Vous me direz que je fais bien de l'honneur aux albinos et que je m'excite bêtement sur un phénomène de dégénérescence, comme les amateurs de mèche blanche au front des jeunes dames ou comme les adorateurs de l'éléphant blanc. Ça m'est égal. Tant que la science n'a pas tout expliqué, de A jusqu'à Z, j'estime qu'on peut penser tout ce qu'on veut de n'importe quoi et que Z est bien capable de tout remettre en question en apportant aux uns de cuisants démentis, aux autres d'exquises confirmations.

Personnellement, malgré mes opinions arriérées, je ne me sens pas attiré par les solutions du totémisme et si j'ai parlé du merle avec sympathie, je n'imagine pas qu'aucune merlette ait pu couver le fondateur de ma famille; mais j'admets volontiers qu'en passant du totémisme au symbolisme le plus littéraire, les sociétés dégénèrent. Quand Mauriac, avec des trésors de patience et de charité, essayait de raisonner les communistes, il fut traité de vieille corneille par son adversaire favori, Pierre Hervé, lequel ne songeait probablement pas à l'existence de quelque ancêtre commun aux mauriaccidés et corvidés. Peut-être avait-il tort. Une image heureuse, une image qui colle et qui satisfait porte en elle un je ne sais

quoi de tabou. J'ai oublié quelle épithète qualifiait encore l'oiseau académique, mais peu importe, corneille suffit; même habillée de vert, elle montre son aile noire et, soit qu'elle trompette ou roucoule, son message est toujours un peu croassé. Mettre l'Académie en volière est un de ces petits jeux de société qui, sans en avoir l'air, sont des instruments de la connaissance. On a cherché l'oiseau qui pût convenir à Claudel. Lui-même hésitait entre la colombe, le gipaëte, l'aigle et le cul-jaune, mais j'ai vu que l'abbé Ducaud, grand inquisiteur de la littérature, l'appelle tout simplement le serein, en précisant qu'il s'agit de l'espèce de sérénité particulière aux canaris. A première vue, la métaphore est bénigne, mais dans l'esprit de l'abbé, cela veut dire que le diable inspire volontiers ce genre de sérénité gazouillante et que l'hérésie choisit fréquemment de telles serinettes pour faire sa musique. Ce n'est plus souvent qu'une voix s'élève dans l'Eglise pour fulminer contre les pontifes de la littérature catholique et dénoncer en eux l'odeur de soufre. Tout le monde, il est vrai, a son petit méphitisme et quel nez me dira si je ne sulfurise pas à longueur de chronique? Nous ne savons plus très bien nous émouvoir à l'odeur de soufre tant elle règne et s'insinue partout, habile même, et de longue date, à se mêler au parfum de l'encens. L'esprit religionnaire souffle à plein poème et longueur d'éditoriaux; c'est une façon de faire sa cour à la démocratie, il faut donner des gages aux nouveaux monstres, et des indulgences, et même le Bon Dieu sans confession. La grande peur de se laisser engloutir par le progrès fait couper les amarres et divaguer les pilotes. Pour ceux-ci, le pacte avec la démocratie n'est même plus un expédient provisoire, un moyen de survivre; c'est le dernier commandement de Dieu et nous sommes expressément invités à reconnaître le Saint-Esprit dans le souffle républicain. Quel prélat tonnant, quel Bossuet intraitable viendra couvrir la voix de nos Fénelons littéraires, prêcheurs fourchus et hemerpés roussis, quel évêque de choc nous rappellera que la France ne peut être à la fois consacrée à saint Michel

et au Manitou esséfiot, que l'hérésie fondamentale est la démocratie, qu'aux yeux des catholiques le sacre est sacrement et la monarchie institution divine? Si un catholique ne croit plus à l'onction royale, pourquoi croirait-il au baptême?

Pour m'attirer dans une vieille querelle où je n'ai rien de sérieux à dire, vous répondez, naturellement, que les articles de foi ne peuvent pas, tous, en rang serré, suivre le train de l'humanité en marche et de la connaissance au galop, qu'une vérité chasse l'autre et qu'à l'âge de l'atome on ne va tout de même pas croire que la sainte Ampoule fut apportée à Reims par la colombe, ou même qu'Adam mangea la pomme ou que la Vierge est montée au ciel, physiquement, ainsi que le Pape nous a récemment enjoint de le croire, à l'indignation de l'archevêque de Cantorbery et à la surprise des petites bouches de la chrétienté qui ont de la peine à avaler ces promulgations moyenâgeuses. Vous ajouterez que, nonobstant, vous respectez ces belles histoires en restant, tout au plus, fidèle aux symboles qu'elles proposent. Vous avez bien raison, le symbole est une chose très pratique; il délivre l'esprit de toutes sortes de servitudes, il est accommodant, malléable, sans contours précis, favorable aux interprétations personnelles selon l'humeur et l'intérêt du moment, il est accueillant à la nouveauté, n'engage à rien, permet enfin de bousculer toutes les menaces de hiérarchie et de s'ébrouer tout à l'aise dans la plus quiète anarchie. Grâce au système du symbole pullulant, finis les ennuis avec la réalité; le symbole renvoie au symbole, Mauriac à la corneille et la corneille à Mauriac; on est symbole de soi-même; la vérité s'abolit, coincée entre les symboles, et quand tout ne sera plus que symboles et symboles de symboles et que la réalité, fatiguée de se laisser reconduire de symbole en symbole, nous attendra au dernier tournant, je prévois un de ces fameux coups de cymbales qui ne sera, enfin, symbole de rien.

Ces histoires plus ou moins embrouillées d'oiseaux plus ou moins paraboliques me font souvenir qu'un de ces derniers dimanches, en sortant de Notre-Dame, je

suis allé faire un petit tour au marché aux oiseaux. Je précise tout de suite que c'était le matin et que je ne sortais pas d'un sermon du R. P. Riquet. L'éloquence sacrée ne me rebute pas, au contraire, mais encore une fois j'attends le sermonnaire fulgurant, le vrai gueuloir du tonnerre de Dieu qui attaquera de front les monstres du siècle et qui prêchera vent debout pour nous montrer enfin le Diable où il est. On peut rendre à César ce qui est à César et, du même coup, lui envoyer son paquet. En outre, je ne puis qu'éprouver une méfiance à peine respectueuse à l'égard d'un prêcheur qui, dans un précédent carême, se crut habile ou hardi en excusant saint Louis d'avoir conduit deux croisades. Si ces expéditions gênaient l'orateur, que n'en faisait-il des symboles?

Je suis donc allé faire un tour au marché aux oiseaux. Dans la Cité ravagée par Haussmann, entre la baraque de Police et le minable Hôtel-Dieu, le marché aux oiseaux est un séjour de grâce. Maintenant que saint François d'Assise revient à la mode à la faveur de Clérembart, je pourrais transposer ma visite aux canaris sur le plan spirituel, passer du bec-de-corail au renouveau mystique et du gazouillis des tarins aux derniers messages des bienheureux visionnaires de la démocratie. Mais je n'ai que trop tendance à forcer mon talent et, bien que sortant de Notre-Dame, je n'ai pas vu de nimbe sur la tête des oiseleurs. Je ne suis même pas certain que le monde des oiseleurs soit un monde particulièrement béni, mais sans doute leur métier est-il enviable, car on ne connaît pas d'oiseleur qui eût quitté l'oisillage pour l'administration du gaz par exemple, ou la banque ou même la littérature. Il faut avoir une âme bien engluée pour entendre chanter le mulet de Mozambique et ne pas s'envoler un tout petit peu. Il y a bien le côté cage qui serait un peu gênant mais on s'y habitue très vite, et l'oiseau aussi paraît-il. Pour le lecteur qui ne saurait pas, je précise que le mulet de Mozambique n'est pas un quadrupède exotique mais l'enfant métisse du canari et du chardonneret, dont le chant exquis nous prouve encore les mystérieux privilèges du bâtard. Ce n'est pas que le canari pur sang de

père en fils n'ait pas, lui aussi, un ramage délicieux, loin de là; certains lui trouveront une virtuosité un peu obtenue, un petit accent conventionnel; n'empêche que bien des poètes, maudits ou non, essayent gauchement d'atteindre à la poésie d'une roulade de serin qui traduit en se jouant tout ce que nous tenons pour ineffable. Mais il y a mieux, le rossignol du Japon par exemple, dont la sifflote, le glou et le rurule s'ingénient en vain, mais avec plus de conviction que le merle, à nous rendre les échos d'un monde oublié. On a vraiment l'impression que cet oiseau était présent à la création du monde, qu'il s'égosille depuis lors à nous en livrer le secret et que le jour peu probable où nous aurons les oreilles enfin nettoyées de toutes les saloperies du siècle, nous l'entendrons clairement nous dire le fin mot de l'histoire. En attendant je défie quiconque ayant chance de posséder chez soi un rossignol du Japon, de méditer sérieusement sur le parlement européen ou de se faire une opinion sur le scrutin de liste à deux tours. Malheureusement ce rossignol coûte au bas mot une pièce de 7.000 francs et sa santé est délicate. Mais croyez-moi, vous en aurez pour vos 7.000 francs et vous ferez rapidement de gros progrès dans l'intelligence des choses indicibles, à condition bien sûr que vous renonciez à la radio, car il attraperait cette maladie qu'on appelle le muguet et dont les gentils oiseaux crèvent la bouche ouverte. Pour beaucoup moins cher évidemment vous pouvez avoir un petit oiseau modeste, amarante ou cou-coupé; il vous dira d'honnêtes cui-cuis sans génie, mais purs comme la rosée, vrais comme le jour et qui déjà vous mettront sur le chemin des vérités. C'est un fait que le manque de cui-cuis authentiques se fait durement sentir dans le monde moderne, monstrueuse volière encombrée d'oiseaux braillards et funestes. Et voilà, je me laisse aller aux métaphores prétentieuses alors que je voulais simplement vous parler de l'oiseleur, en particulier du serinophile, de ses relations avec l'oiseau, de son aspect physique, de ses mœurs, de son langage, de son ouïe subtile, de son index en perchoir affectueux, et aussi de sa ten-

dance à vous refiler une femelle aphone pour un mâle chanteur. L'oiseleur est un de ces parisiens qui, d'une seconde à l'autre et sans broncher, se retrouveraient tout naturellement de plain-pied avec le XIIe siècle et même le IVe. Le plus charmant que j'aie connu est une espèce de truand, braconneur de passereaux défendus, car vous n'ignorez pas que le commerce des petits oiseaux français vivants est interdit par la loi. Il porte une veste de gros velours et un chapeau vert-mousse avec trois plumes de chardonneret glissées sous le ruban crasseux. Son repaire est l'arrière-boutique d'un bistrot du quai. C'est là, devant une table où les fientes argentées se délayaient dans les ronds de pinard, que ce charmeur m'entraîna un jour en me confiant à l'oreille dans un souffle de beaujolais :

— J'ai des merles et des fauvaètes.

Rassurez-vous, ces attrapeurs d'oisillons vifs ne sont pas près de dépeupler nos campagnes; plus dangereux sont les chasseurs et braconniers méridionaux d'oiselets à rôtir; et plus grave encore le progrès technique, patient exterminateur de tout ce qui vit hors sa loi. Dans sa cave de roc un vigneron me donnait l'autre jour à goûter son blanc de pineau. Nous venions de boire son rosé de plants directs et faisions les constatations d'usage sur les vignes de race noble et les hybrides commerciaux, quand j'avisai un petit nid pendu à la voûte et m'enquis de son oiseau.

— C'est un nid de berrichon.

Il prononçait bélichon. Depuis je me suis renseigné, le berrichon est le roitelet tourangeau, mais sur le moment je dus avouer mon ignorance et demander à quoi ressemblait un berrichon.

— On ne saura bientôt plus, répondit le rural, car la pauv' tite bête est sans doute crevée, comme les autres, elles crèvent toutes à présent; n'ont pus rien à manger.

Qu'est-ce que c'est encore que cette nouvelle histoire? Faut-il que Dieu délaisse la France au point d'y refuser la pâture aux petits oiseaux? Avec un ton de regret qui trahissait une âme d'élite, le vigneron m'apprit comment les berrichons et autres fringillidés établis en France

depuis les belles lurettes du paléolithique, se trouvent peu à peu condamnés à la famine. A force de sulfater, resulfater, badigeonner à la nicotine et pulvériser à l'arsenic, on a du même coup fait la vie dure à la vermine et coupé les vivres à l'immense famille des passereaux mangeurs de pucerons, pyrales, hannetons et vermisseaux sans nombre. L'insecticide a tué l'insectivore. Et maintenant qu'il n'y a plus assez d'oiseaux pour nettoyer nos jardins, il faut tout sulfater, tout droguer, les petits pois, les fraisiers et les radis. Voilà où nous en sommes. Pendant que les maîtres d'écoles enseignaient consciencieusement la liste officielle, et immémoriale des oiseaux utiles amis de l'homme, la science affamait, à son insu je veux bien le croire, la sitelle torchepot et disputait sa nourriture au gobe-mouche oreillard. La disparition des petits oiseaux est une nouvelle assez impressionnante qui me rappelle un peu celle du messager quaternaire allant crier de caverne en caverne:

— Méfiez-vous, les gars, l'âge du renne tire à sa fin, les troupeaux se débinent vers le pôle.

Aujourd'hui le climat n'y est pour rien, mais le cul-rouge des chaumières s'enfuit devant la science à courte vue qui nous fera payer cher ses triomphes insecticides. Jamais les ennemis du progrès n'ont tenu plus mirifique argument et vous verrez que la réaction va s'emparer du malheur des petits oiseaux pour jeter l'anathème sur les pionniers de l'agronomie rationnelle aux gages du matérialisme dévorant. Comme d'habitude je ne prends pas parti, je présente seulement la situation, sans plaider avec passion pour les droits de la nature, sachant bien qu'après tout l'arsenic est dans la nature aussi bien que le rossignol et le jus de tabac. On peut fort bien concevoir d'ailleurs un univers sans oiseaux; il suffit de se représenter les petits printemps crétacés où l'archéoptérix ne gazouillait pas encore dans les pissenlits arborescents. On peut même préférer un monde sans pucerons ni chenilles, un monde hygiénique où des nuages arsénieux et radioguidés passeraient en les humectant sur les forêts silencieuses, les vergers sans pinsons et les labours sans corbeaux. Tous

les vallons seraient flytoxés dans les coins, les fruits mûriraient dans une béate insouciance des mauvaises mouches et le dernier coléoptère tapi sous l'écorce accepterait la mort arsénicale sans regretter le coup de bec du grimpereau à moustaches. On peut aussi opter pour le vieux système mitigé qui laisse au hanneton sa chance, au fruit ses risques, à l'oiseau ses nourritures traditionnelles; mais sans doute faut-il mettre une fin à ce prétendu ordre naturel qui n'a que trop duré et voilà bien longtemps que les petits oiseaux tiennent dans l'histoire des peuples et des civilisations un rôle abusif. Quand on va de l'avant il ne faut pas pleurnicher sur la mort des sansonnets. Sur les nouveaux chemins de la liberté le gazouillis des oiseaux est un facteur retard; on se passera des oiseaux et il faudra laisser bien d'autres plumes. Quand on supporte aussi bien la disparition du centaure, du mammouth, de la sirène, de l'hippogriffe, de la stryge et de l'ours des cavernes, on devrait envisager froidement la mort des alouettes et la fin des corbaques. C'est un mauvais moment à passer, mais les générations qui n'auront connu ni le pipit des prés, ni le traquet motteux, ni le pouillot féroce, ni le bruant zizi, se promèneront sans nostalgie le long des haies désertes, aseptiques et muettes. Il y a bien l'hypothèse où l'homme ne survivrait pas aux petits oiseaux sans perdre son nom d'homme. Le pacte qui liait le rouge-gorge au bûcheron étant rompu, on peut imaginer des choses graves et je vois assez bien le monde matriculaire s'accommoder d'un ciel sans hirondelles. Je le vois, mais c'est une façon de parler, en tout cas ce n'est pas pour demain et quand on joue au visionnaire calamiteux on appuie facilement sur la pédale. Je me rappelle qu'avant 14 on prédisait la disparition rapide du moineau parisien privé de son crottin nourricier. Les moineaux se sont très bien débrouillés, je ne veux pas savoir comment, mais enfin ils survivent à la mécanique, ils jouent, vaquent, piaillent et raillent presque aussi gaiement que leurs aïeux du temps de l'empereur Julien. C'est ce qu'il faut dire aux bilieux qui prédisent la défaite de l'homme

libre et l'extinction du chanteur des rues dans la cité technique. Et si le mille-pattes aujourd'hui manque à la fauvette épervière, je lui fais confiance à cette fauvette qui saura bien se débrouiller en attendant qu'apparaissent les nouvelles races de chenilles qui se moqueront de l'arsenic.

Pour compliquer un peu notre affaire il faut que je vous dise deux mots sur le colza. Cette petite plante oléagineuse qui connut la faveur des contrôles officiels et l'engouement des Parisiens en quête de matière grasse, ne joue plus qu'un rôle effacé dans nos préoccupations quotidiennes, et pourtant le colza pose un problème. Non pas de ces problèmes particuliers, bassement économiques, tels qu'en posent à chaque saison la betterave ou le chou-fleur, mais un problème qui touche à l'ordre universel. Ce disant je n'amorce pas une campagne en faveur des producteurs de colza; je ne dois rien de plus au colza que n'importe quel habitant de mon quartier et j'avoue que le colza n'éveillait plus en moi qu'une jolie couleur jaune dans les paysages d'été jusqu'au jour où j'entendis son inquiétant message. Le voici : le colza, comme tous les organismes vivants, y compris les sociaux, a ses parasites. Le plus nuisible était un insecte qui pondait ses œufs dans la fleur en bouton, laquelle en crevait. Or, vous n'ignorez sûrement pas que la fleur fournit la graine dont nous tirons une huile, une de ces huiles indigènes si appréciées en temps de guerre. L'insecte ignominieux qui mangeait l'huile en boutons fut aussitôt étudié en laboratoire et la chimie fit bientôt pleuvoir sur les jeunes colzas je ne sais quelle poudre dététique dont furent tués les bestioles et sauvées les fleurs. Bien. Tant pis pour l'insecte évidemment mais nous n'allons pas revenir sur les raisons qui nous ont fait choisir le vin et le blé plutôt que le charançon et le phylloxéra. Voilà donc notre colza délivré de sa vermine. C'est alors que survint un autre parasite pour s'attaquer non plus au bouton mais à la fleur éclose. D'où sortait-il? Apparemment de ces mystérieux bouillons de culture que la nature entretient subrepticement pour défendre

ses droits contre les prétentions de la science. Aussitôt alertée, cette dernière émit un nouvel insecticide, et c'est ici que le problème sort brusquement du traintrain oléoculturel pour amorcer toute une suite de problèmes en chaîne qui menacent d'ébranler les fondements traditionnels de la vie en société. Sur la fleur éclose et chimiquement empoisonnée, l'abeille a puisé un suc mortel qui décime les ruchers d'alentour. On me dit que les apiculteurs font aux colzatiers un procès qui certainement ira très loin, peut-être jusqu'aux tribunaux du jugement dernier. D'ici là un nouveau choix, combien cruel, serait donc imposé à nos consciences en désarroi : l'huile ou le miel. Or une expérience archimillénaire semble prouver que l'huile et le miel sont deux choses également nécessaires à la bonne marche des peuples policés. Je ne vois guère comment nous sortirons de l'alternative. On peut envisager, bien sûr, la vaccination des abeilles contre les insecticides, mais Dieu sait quel miel perfide elles nous distilleront alors. Il faudra donc se résoudre à voir disparaître les abeilles, quitte à fabriquer du miel à partir de la houille ou du pollen d'électron. Et je ne parle pas des innombrables parasites inédits qui viendront, tout tranquillement, relayer les morts dans la corolle du colza, jusqu'au jour improbable où le parasitologue écœuré brisera son microscope, à moins que, parasite lui-même, il ne crève à son tour sur un globe radicalement désinfecté. Je ne doute pas qu'on puisse développer d'autres séquences plus ou moins apocalyptiques issues du conflit oléo-melliflu, mais les petites têtes raisonnables vous diront tout de suite, par exemple, que sans colza l'homme ira faire son huile ailleurs pendant que les abeilles se débrouilleront avec le crocus ou le bégonia. A ce moment-là vous répondez posément que tout cela est parler pour ne rien dire et qu'il n'y a aucune raison de se raccrocher au crocus ou au bégonia puisque l'ensemble du règne végétal est appelé à disparaître.

Les savants des deux hémisphères, les agronomes du Missouri et du Tchernoziom ne cessent en effet d'affirmer qu'avant peu la végétation aura disparu du globe dont

la surface nourricière est systématiquement usée, balayée, pourrie, stérilisée, anéantie enfin par les efforts conjugués de la mécanique et de la chimie au service de l'universelle boulimie. L'un dans l'autre il paraît qu'un tracteur, au cours de son existence, fait le travail de plusieurs générations de nuages de sauterelles et qu'une tonne d'engrais chimique équivaut largement à un siècle d'érosion. L'herbe elle-même n'en aurait plus pour longtemps. Cela n'empêche pas, entre parenthèses, les pharmaciens de manœuvrer contre les herboristes pour leur faucher leur commerce d'herbe. Il faut s'attendre à l'écrasement des herboristes. Les herbes seront vendues par les seuls pharmaciens. Finis les herboristes. Entre nous cette corporation antédiluvienne, plus ou moins sabbatique et farfadette, n'avait plus sa place dans une cité affranchie où elle constituait un germe d'obscurantisme inadmissible. Je m'offrirais volontiers cinq minutes de lyrisme sur la mort des herboristes, mais je me dis qu'après tout ils ont fait une carrière bien plus longue assurément que celle du polisseur de silex et même du ferreur d'aiguillettes, tous deux disparus sans faire d'histoire, dans le silence et la dignité. Au surplus j'ai idée que les herboristes ne tarderont pas à être vengés de cette injure, car les pharmaciens eux-mêmes n'en ont plus pour bien longtemps à vendre en veux-tu-en-voilà leur émétique aux assurés sociaux. C'est un petit jeu qui ne peut durer et l'on devine bien que la Sécurité Sociale prépare un petit coup de nationalisation sur les pharmacies, raflant par la même occasion le monopole des simples et ouvrant de nouvelles sinécures à la Direction générale des Verveines, à l'Office de la Fougère mâle et au Bureau de répartition du bouillon d'onze heures. Evidemment tout cela est un peu dérisoire si la terre a vraiment décidé d'en finir avec ses activités végétatives. En fin de compte les herboristes vont se retirer au bon moment; ils n'auront pas la douleur de disputer aux pharmaciens la dernière ombellifère agonisant dans la dernière pincée d'humus.

S'il n'y a plus de mousse au pied des chênes, ni de

chênes, plus de cresson, ni de buis taillés en pyramides, ni de baobabs ni même de bé ni de chiendent, cela va heurter assez durement notre éducation première et ceux qui, comme moi, avaient pris leurs habitudes ici-bas, vont la trouver mauvaise. Aussi me rassuré-je à la pensée que la Préfecture de la Seine vient de désigner M. Joffe pour assurer les fonctions de Directeur des Espaces Verts. Voilà un emploi bien agréablement titré et je parie que tous ceux qui ont eu la chance de lire cette petite information en trois lignes y ont goûté au moins trois secondes de fraîcheur et de répit. Après un communiqué fumant du général Mac Arthur, un éditorial fumeux du *Figaro* et je ne sais quelle fumisterie solennelle sur la réforme électorale, la nomination de M. Joffe à la Direction des Espaces Verts me sifflota aux oreilles comme le merle jovial des mornes crépuscules, et les vents de malice tombèrent soudain pour laisser chanter le zéphyr dans les catalpas de Saint-Médard. La personnalité de M. Joffe n'y est pour rien. Je ne connais pas cet heureux fonctionnaire à qui je souhaite longue vie et longs crédits dans son administration buissonnière. Mais les quatre mots : Directeur des Espaces Verts, ont transformé sur-le-champ mon journal en parterre, les gros titres en boulingrins et la politique en plates-bandes. Trop de Français ignorent qu'il existe une Direction des Espaces Verts et trop peu savent se dire, dans les moments de rancœur et de désespoir, que, par miracle, une infime partie de leurs impôts bourgeonnera dans les lilas du Luxembourg. Pour un Parisien, c'est une chose qui devrait compter, surtout depuis que les urbanistes fricoteurs ou idiots ont réussi, en un siècle et demi, à recouvrir de bâtisses lucratives les vastes jardins qui verdoyaient jadis aux pimpants soleils des siècles obscurs. Et maintenant il faut se pâmer d'admiration quand un préfet inaugure un méchant square qui, d'ailleurs, prend généralement la place d'un beau vieux logis récemment abattu et sur les jardins duquel s'élève déjà tout un quartier de bétonnerie à loyers scientifiques. L'urbanisme a souvent illustré le haut-lieu géométrique de l'absurde. Avant d'être noyés

dans le béton, la matière plastique ou le plastic tout court, accrochons-nous donc à ces lambeaux de verdure en nous disant qu'il suffit d'une bouture pour reverdir l'univers. Que le jaune soit la couleur des cocus, cela peut sembler arbitraire, et que le rouge soit propice aux Martiens, ça les regarde. Mais ce n'est pas pour rien que nous autres Terriens voyons l'espoir en vert et c'est tout de même réconfortant d'apprendre que les hauts personnages de la cité ne perdent pas de vue les espaces verts. Parce qu'enfin, en admettant que le bonheur soit de ce monde, c'est bien dans les espaces verts que nous le trouverons et, en fin de compte, toutes ces Corées, ces compétitions, ces scandales, tout ce tapage des hommes et ces remuements dans le brouillard n'ont d'autre but que l'espace vert. On l'oublie facilement. Il est heureux qu'on nous le rappelle en trois lignes.

En revanche il a été beaucoup question ces temps-ci des espaces interplanétaires et voici que l'Amérique, une fois encore, promet de nous balancer une lune artificielle dont le besoin ne se faisait pas sentir, et cela en attendant de fabriquer un deuxième globe terrestre dans le cas où le premier ne suffirait pas à la gloire du système solaire. La Direction des Espaces Interplanétaires n'est pas encore instituée, mais il y a peu de chance qu'elle soit confiée à M. Joffe, homme terrestre, par profession, puisqu'il ordonne le vert, le dirige, le protège et s'en nourrit. J'ignore totalement la couleur des espaces interplanétaires, mais il me surprendrait qu'ils fussent verts. Sans doute n'y a-t-il de verdure que sublunaire et le vert est-il condition de notre vie, c'est pourquoi il faut se méfier des gâcheurs de vert. La science dévore plus de vert qu'elle n'en crée et sur les pas du progrès l'herbe repousse difficilement. La chose est connue depuis longtemps puisque saint Eusébie de Gaëte confirmé par Ephioxus, nous avertit que le Diable prendra l'homme sans vert. C'est pourquoi je vous conseille non seulement de réserver vos meilleurs égards au Directeur des Espaces Verts, mais de l'avoir à l'œil.

LAUTRÉAMONT
ET LE DR CHENU

par MAURICE VIROUX

N. D. L. R. — Dans l'étude qu'on va lire on trouvera des faits et des jugements. Le Mercure *remercie M. Maurice Viroux de lui avoir confié le soin de publier les faits; quant aux jugements, il va de soi que le* Mercure *— qui, c'est sa tradition, ne se mêle pas d'imposer une opinion à quiconque — en laisse la responsabilité à l'auteur seul.* — MERCVRE.

« Le plagiat est nécesaire. »
(*Poésies*)

Il n'est pas encore admis par les surréalistes et affiliés que les *Chants de Maldoror* soient discutables. Pour cette secte — car on verra que leur porte-parole, Philippe Soupault, professe dans le cas Lautréamont un fanatisme sectaire, quasi religieux — il semble que l'analyse rationnelle des *Chants* ne puisse posséder qu'une vertu de sacrilège. Car, dit cette secte, il n'y a pas de commune mesure avec les autres œuvres de la littérature. Selon ces gens, Lautréamont est tout bonnement un météore tombé des cieux. Là-dessus, les exégètes, noyés dans la honte, n'ont plus qu'un seul et impérieux devoir : proclamer la génération spontanée. Nous n'en voulons pour preuve que ce *noli eum tangere* énoncé par Philippe Soupault (1) : « Ce n'est

(1) *In* « Poètes d'Aujourd'hui », 6, Préface à Lautréamont, p. 28, Seghers éd.

pas en vain que je déclare que ces *Chants* sont au-dessus de toute littérature. On pense à cette force, le feu... » « Quant à ceux », précise-t-il un peu plus loin, « l'immense majorité, qui ne veulent ni voir ni comprendre » le dogme ducassien, eh bien, « qu'ils pourrissent sur leur fumier! »

Mais Job ayant conservé, malgré son fumier, le droit de discuter, nous nous prévaudrons de cet illustre exemple pour prendre acte de la thèse essentielle de M. Philippe Soupault, thèse dont l'écroulement ôte, à notre sens, toute force et toute légitimité à l'anathème que l'on vient de lire : « Il y a », continue notre commentateur, « dans la « virtuosité » incomparable de Lautréamont un étonnant mépris de la *littérature*. Après des périodes que certains compareraient volontiers (si on les laissait faire) à celles de Bossuet, il remet brutalement les choses au point. C'est ainsi qu'après le prodigieux récit du scarabée, du pélican, du grand-duc de Virginie et du vautour des agneaux, il ajoute : « Grande bête que je suis, va! » Il ne faut tout de même pas, et c'est le désir de Lautréamont, que cette « maîtrise » fasse illusion et donne le change, il ne faut pas que l'on puisse s'écrier « quel artiste! » Que les proportions soient gardées et qu'on ne parle pas des *Chants de Maldoror* en souriant, ou en disant : « Comme c'est amusant! » ou « Comme c'est bien fait! » On ne s'amuse pas plus devant un tremblement de terre que devant l'éruption d'un esprit. Lautréamont juge ses lecteurs et ne peut être jugé par eux (2). »

Ainsi les « périodes » que l'on essaierait seulement de comparer à quelque morceau de littérature ou d'éloquence (Bossuet), ce « prodigieux récit du pélican » notamment, sont en vérité incomparables : et toute autre thèse est impensable.

La vérité est fort différente, comme on s'en apercevra. Une simple confrontation de textes suffira à l'établir.

Autre enthousiasme, celui d'une psychanalyse hermétiste dont il importe, on le verra, de préciser l'ingéniosité troublante appliquée à telle description du vol des étourneaux figurant au Chant V. Le lecteur trouvera en note (3) l'inté-

(2) Ph. Soupault, *op. cit.*, p. 29.
(3) Marcel Jean et Arpad Mezei, *Maldoror*, Editions du Pavois, 1947 : « Dans la première strophe [du cinquième Chant], nous trouvons une sorte de théorie mathématique de l'obsession, exposée au moyen de la remarquable description du *vol des étourneaux :*
1° « La masse entière sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général d'évolution sur elle-même résultant des

gralité des commentaires relatifs à ce texte particulier. Mais ce n'est pas tout. Après ces copieuses déductions, MM. Marcel Jean et Arpad Mezei estiment obligatoire une mise en garde analogue à celle que nous avons pu apprécier chez Philippe Soupault. Rapprochant le lautréamontisme de l'occultisme, ils déclarent, à propos de certaines formes de ce dernier :

« On ne peut alors s'empêcher de « flairer la mystification » — une mystification très proche de celle que les esprits positifs « flairent » chez Lautréamont (4). »

Puis, ayant condamné ce flair intempestif, ils ajoutent péremptoirement en note au bas de la même page :

« ...de là cette tendance à mettre en doute l'authenticité des œuvres extraordinaires, multidimensionnelles, — c'est-à-dire des *chefs-d'œuvre :* Homère, Shakespeare, Molière... Admirable solution du problème! Lautréamont, bien entendu, n'échappera pas à la règle. »

Si règle il y a, ces conceptions nous paraissaient bien aventurées. Notre conviction était au contraire que Lautréamont, ce « collégien presque génial » comme l'appelle avec

mouvements particuliers de circulation propre à chacune des parties... » Il s'agit d'un mouvement suivant une courbe du quatrième degré, c'est-à-dire non pas une courbe, mais un groupe de courbes, semblable, si nous le simplifions, à celui de la roue d'une voiture. Tous les points de la roue (excepté le centre) décrivent une cycloïde : ils reviennent à leur position première tout en étant, pendant ce temps, entraînés par le déplacement de la voiture, lequel est fonction des mouvements particuliers. Par exemple le point de la roue qui touche terre à un moment donné, s'élève, puis s'abaisse et touche terre à nouveau, tandis que la voiture avance d'une distance égale à la longueur de la circonférence décrite [...]. Ce mouvement possède donc la caractéristique de reproduire, après un déplacement en avant, les positions précédemment occupées par les différents points de l'ensemble. C'est l'image même de l'obsession cyclique » (p. 79).

« Enfin nous attirons à nouveau l'attention du lecteur sur l'étonnante description du vol des étourneaux (1re strophe, Chant V) qui est également la description d'un *champ énergétique,* formé de points (« une multitude d'oiseaux ») représentant une « multitude » *au sens mathématique.* Sans entrer, à ce sujet, dans des développements spéciaux sur la constitution et le mouvement des multitudes ou « amas », indiquons qu'il serait possible de trouver ici l'expression analytique correspondante, avec une assez grande approximation On a déjà vu, d'autre part, que Lautréamont présente explicitement le vol des étourneaux comme exprimant le *mouvement de son livre* (et particulièrement du Ve Chant) » (p. 93).

« C'est encore à la comparaison des étourneaux qu'on se référera pour comprendre ce nouvel aspect du mouvement du livre. Le vol des étourneaux, simplifié et précisé, apparaît comme le mouvement d'un pendule évoluant autour d'un centre sous l'influence d'une force centrifuge grandissante : le pendule décrit une *spirale* dirigée vers l'extérieur; puis une force centripète antagoniste intervient, et le pendule revient vers le centre en traçant des spires décroissantes; pendant ce temps tout le système se meut avec rapidité dans une direction donnée » (p. 128).

(4) Marcel Jean et Arpad Mezei, *op. cit.,* p. 96.

bonheur Albert Camus dans *l'Homme Révolté*, ne pouvait, en raison de son âge et de sa solitude relative, posséder l'expérience et les connaissances d'histoire naturelle que révèlent les *Chants*. C'est là l'idée qui a guidé notre travail. Encore devait-on prouver que cette science était absolument calquée, hypothèse injurieuse si elle n'est vraie, et qui oblige à abandonner le mythe du surhomme et à se représenter le jeune Ducasse comme un garçon habile, décidé à piller quelque bon auteur alliant la précision à l'élégance.

Pour circonscrire les recherches il fallut dresser d'abord une liste des passages les plus caractéristiques où s'étalaient images et descriptions inspirées (?) par le règne animal et particulièrement par la classe des oiseaux. Puis nous avons commencé une enquête méthodique dans les Dictionnaires en compulsant les recueils auxquels Lautréamont pouvait avoir eu recours. Mais ni l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, ni l'*Encyclopédie Moderne*, ni l'*Encyclopédie des gens du monde*, ni le *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* ne livrèrent le secret du météore. Nous eûmes alors la chance de pouvoir feuilleter tout à loisir les livres de la bibliothèque de Mme Charles Jouas et soudain nous découvrîmes, dans sa collection complète des *Œuvres* de Buffon, qu'un passage consacré au vol du milan royal, puis cet autre vol des étourneaux, un autre encore à la caroncule du dindon... avaient été assurément copiés sur Lautréamont, à moins que ce ne fût *par* Lautréamont : grave dilemme facile à résoudre.

Ce premier résultat acquis, Isidore Ducasse devient définitivement suspect d'avoir truffé son œuvre de compilations inavouées (5). Expressément inavouées même, puisque l'auteur veut nous faire croire que ses descriptions ont été rédigées dans l'intention précise de dégager une comparaison avec d'autres phénomènes, et il s'étonne avec une feinte naïveté : « C'est », dit-il, « ...une chose singulière que la tendance attractive qui nous porte à rechercher (pour ensuite les exprimer) les ressemblances et les différences que recèlent, dans leurs naturelles propriétés, les objets les plus opposés entre eux [...]. Suivons en conséquence le courant qui nous entraîne (6) ». Ce qui suit, c'est Buffon.

(5) Les parodies de maximes dans les *Poésies* sont au contraire avouées.
(6) *Les Chants de Maldoror*, Bruxelles, Typ. de E. Wittmann (1874), p. 264.

Faut-il prétendre que les copiages authentifiés de notre collégien, dont on lira plus loin tous les textes, soient les seuls? On peut dire, au contraire, que l'existence d'autres pillages littéraires, d'improbable devient hautement probable. La réputation en ce domaine ne se monnaye pas. En ce qui concerne l'état actuel de notre recherche, précisons que l'encouragement qui nous fut prodigué par ce succès partiel nous a fait supposer que Ducasse avait puisé sa description, beaucoup plus technique que littéraire, de la tête du pélican, dans un ouvrage scientifique postérieur à Buffon. Cependant Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire furent consultés sans profit. Nous revînmes alors partiellement à la notion de « Digest », ou plutôt à celle d' « Usuel », et c'est en explorant les Usuels de la Salle des Imprimés à la Bibliothèque Nationale que nous trouvâmes la fameuse tête de pélican et, en outre, la division adoptée par Lautréamont pour la famille des Pélécaninés, ainsi qu'une phrase relative aux stercoraires... Tout cela figure dans l'Encyclopédie d'Histoire Naturelle du Dr Chenu (7)! Bien plus, les passages tirés de Buffon sont reproduits par Chenu (mais avec indication de leur origine...) et, remarque décisive, la longueur des extraits correspond rigoureusement à l'étendue des emprunts dans les *Chants de Maldoror :* très probablement Lautréamont a copié Buffon dans Chenu. On notera à ce propos que c'est au collaborateur de Buffon, Guéneau de Montbéliard (ou Montbeillard), que revient l'honneur d'avoir composé ce vol des étourneaux (8), dont les commentaires de Marcel Jean et Arpad Mezei (cf. note 3) furent malheureusement adressés à personne interposée, en l'espèce Isidore Ducasse.

Voici donc, en guise de démonstration, la simple mise en regard des textes incriminés dans les *Chants,* et de leur « source ». Il saute aux yeux que Lautréamont n'a apporté que des variantes insignifiantes, motivées par un souci évident de styliste :

(7) *Encyclopédie d'Histoire Naturelle,* par le Dr Chenu. Paris, Marescq et Cie, éditeurs, 1850-1861.

(8) A l'exception de l'expression « cette singulière manière de tourbillonner » qui fait partie des observations personnelles du Dr Chenu, ou de son collaborateur pour les Oiseaux, Des Murs.

LES CHANTS DE MALDOROR

Paris et Bruxelles
En vente chez tous les libraires
1874
Bruxelles-Typ. de E. Wittmann

Les bandes d'étourneaux ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point aimanté, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général d'évolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre, tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus, qu'elles sont plus voisines du centre. Malgré cette singulière manière de tourbillonner, les étourneaux n'en fendent pas moins, avec une vitesse rare, l'air ambiant, etc...

Chant cinquième, pp. 231-232

ENCYCLOPÉDIE
D'HISTOIRE NATURELLE

par le Dr Chenu

Paris, Marescq et Cie, Editeurs
1850-1861

Ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà; en sorte que cette multitude d'Oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général d'évolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre, tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus, qu'elles sont plus voisines du centre. (GUENEAU DE MONTBEILLARD.)

[...] L'image de cette singulière manière de tourbillonner en volant, jointe au nombre prodigieux de ces Oiseaux, n'est jamais sortie de nos souvenirs d'enfance, etc...

Oiseaux,
Cinquième partie (1853), p. 179

...de même que les stercoraires, oiseaux inquiets comme s'ils étaient toujours affamés, se plaisent dans les mers qui baignent les deux pôles, et n'avancent qu'accidentellement dans les zônes (*sic*) tempérées,...

Chant cinquième, p. 237

Les uns, tels que les Labbes ou Stercoraires, plus voraces encore que les autres et inquiets comme s'ils étaient toujours affamés (.....). Ils se plaisent dans les mers qui baignent les deux pôles, et n'avancent qu'accidentellement dans les zones tempérées.

Oiseaux,
Sixième partie (1854), p. 271

Je savais que la famille des pélécaninés comprend quatre genres distincts : le fou, le pélican, le cormoran, la frégate.

Chant cinquième, p. 238

Troisième famille.
Pélécaninés ou Pélicans.

Cette famille n'est que la reproduction de celle des Pélicans de Cuvier et Lesson, qui y comprenaient les genres : 1° Fou... 2° Pélican... 3° Cormoran... 4° Frégate.

Oiseaux,
Sixième partie (1854), p. 261

... ce bec très-long, large, convexe, en voûte, à arête marquée, onguiculée, renflée et très crochue à son extrémité; ces bords dentelés, droits; cette mandibule inférieure, à branches séparées jusqu'auprès de la pointe; cet intervalle rempli par une peau membraneuse; cette large poche, jaune et sacciforme, occupant toute la gorge et pouvant se distendre considérablement; et ces narines très étroites, longitudinales, presque imperceptibles, creusées dans un sillon bazal (*sic*) !

Chant cinquième, p. 238

2ᵉ genre. Pélican.
Caractères génériques.

Bec très-long, large, convexe, en voûte, à arête marquée, onguiculée, renflée et très-crochue à son extrémité; bords dentelés, droits; mandibule inférieure à branches séparées jusqu'auprès de la pointe, et l'intervalle rempli par une membrane...

...intervalle des branches de la mandibule inférieure rempli par une peau membraneuse...

Une large membrane dilatable, sacciforme, occupant toute la gorge et pouvant se distendre considérablement.

Narines très étroites, longitudinales, presque imperceptibles, et creusées dans un sillon basal.

Oiseaux, Sixième partie (1854), pp. 262-263.

Suivons en conséquence le courant qui nous entraîne. Le milan royal a les ailes proportionnellement plus longues que les buses, et le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais et parcourt chaque

Aussi les ornithologistes ont-ils plus varié dans le mode de composition des Milvinés que pour aucune autre famille : le seul caractère vraiment remarquable chez celle-ci, et dont les éléments soient uniformes, étant le développement considérable

jour des espaces immenses; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse, ni poursuite de proie, ni même de découverte; car, il ne chasse pas; mais, il semble que le vol soit son état naturel, sa favorite situation. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute. Ses ailes longues et étroites paraissent immobiles; c'est la queue qui croit diriger toutes les évolutions, et la queue ne se trompe pas : elle agit sans cesse. Il s'élève sans effort; il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné; il semble plutôt nager que voler; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête, et reste comme suspendu ou fixé à la même place, pendant des heures entières. L'on ne peut s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Chant cinquième, pp. 264-265

de leurs ailes, qui ne manqua pas de frapper l'œil et l'imagination de Buffon, car ses réflexions à cet égard sur le vol du Milan royal peuvent s'appliquer à toute la famille. « Il a, dit l'élégant écrivain, les ailes proportionnellement plus longues que les Buses, et le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais et parcourt chaque jour des espaces immenses; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas; mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute. Ses ailes longues et étroites paraissent immobiles; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, et elle agit sans cesse; il s'élève sans effort, il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné; il semble plutôt nager que voler; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête et reste comme suspendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes. »

Oiseaux,
Première partie (1851), p. 87

...comme la caroncule charnue, de forme conique, sillonnée par des rides transversales assez profondes, qui s'élève sur la base du bec supérieur du dindon;

Chant sixième, p. 307

Sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes.

Oiseaux,
Sixième partie (1854), p. 100

De telles identités juxtalinéaires se passent presque de commentaire. On notera toutefois que ces citations se rapportent à peu près exclusivement au Chant V et qu'en tout cas elles ne commencent pas avant.

Il eût été intéressant de préciser en quelles conditions

Lautréamont a lu si attentivement le Dr Chenu. Peut-être (il ne s'agit là que d'une hypothèse) l'exemplaire de l'*Encyclopédie* que nous avons consulté est-il celui auquel Lautréamont a emprunté ces pages (9). On n'a aucune difficulté à se représenter le jeune Isidore se rendant à la Nationale puisqu'il habita dans le voisinage, rue Notre-Dame-des-Victoires, rue du Faubourg-Montmartre, rue Vivienne... Cette fréquentation l'eût amené à piller consciencieusement d'autres vastes ouvrages. Il semble bien, en effet, que de tels répertoires aient fourni Ducasse de renseignements concernant la physiologie et la pathologie. Il est bon cependant de remarquer que les passages encyclopédiques s'intègrent parfaitement dans la prose de Lautréamont, ce qui ne peut manquer de définir la famille d'écrivains à laquelle se rattache notre auteur.

Quels que soient, en effet, les révisions éventuelles du « cas Lautréamont », les abandons de positions trop hasardées, il est impossible d'ôter à Lautréamont le privilège d'avoir écrit dans une langue rigoureuse et, par là même, d'entrer dans la communauté spirituelle de tous les classicismes. Maurice Blanchot fait excellemment le point de cette filiation littéraire, ou du moins stylistique, de l'œuvre d'Isidore Ducasse : « Il n'y a pas, on le sait, de langage plus classique, où chaque proposition s'enchaîne mieux à celle qui la précède, où la rhétorique nous porte plus solidement vers un dénouement qui ne peut nous surprendre (10). »

Ce n'est donc point imposer à Lautréamont une servitude incompatible avec sa nature de nouveau prophète (11) que de soumettre ses écrits à une analyse que l'on pourrait

(9) M. Claude Pichois, avec qui je prépare depuis quelque temps une édition critique des *Chants de Maldoror*, me communique les renseignements suivants. qu'il tient de M. Seguin, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. En 1868-1870 le Département des Imprimés comportait deux salles, l'une ouverte sans autres formalités au public qui pouvait consulter les ouvrages mis à sa disposition sur les rayons, l'autre où l'admission nécessitait une carte. Il n'a pas été possible de savoir si l'*Encyclopédie* du Dr Chenu se trouvait dans l'une ou l'autre de ces salles aux dates auxquelles Ducasse aurait pu les consulter. Mais si l'on remarque que la collection était au complet en 1879 dans la salle de lecture (les catalogues ne permettent pas de remonter au delà), il y a toute chance pour qu'ils s'offrissent dès 1869 à la curiosité plagiaire de Ducasse. Pour ce qui est des cartes de lecteur, M. Ph. Soupault aurait sans doute crié victoire (?) en lisant qu'il en avait été accordé une en 1869 à M. Félix Ducasse, ce Félix Ducasse qu'il a si persévéramment confondu, malgré les dénégations de Lucien Descaves, avec Isidore.

(10) « De Lautréamont à Miller », *l'Arche*, juin 1946, p. 129.

(11) Cf. Ph. Soupault, *op. cit.*, p. 28 : « Je sais que l'écho s'amplifie et que ce grand mouvement va transformer le visage de l'humanité. »

appeler coessentielle à la forme d'expression voulue par lui : à phrase rationnelle, critique rationnelle. C'est au contraire se moquer du public que d'expliquer un classique par une méthode paranoïaque.

Mais, objectera-t-on, la mutation est bien brutale, qui transforme un illuminé en classique. Même en concédant au style une apparence de rhétorique, n'est-ce pas prendre alors la lettre pour l'esprit? Et si l'on admet encore que le classicisme s'accommode de la révolte contre la société, de l'obscénité et de tous les non-conformismes moraux, il reste en fin de compte l'humour noir, cette composante majeure de l'œuvre ducassienne, qui nous arrête. En effet, si l'on essaie de caractériser l'humour noir de Lautrémont, on s'aperçoit que cet humour, avec une rigueur paradoxale, construit des ruines effarantes, en deux temps, édifiant d'abord une idée logique, puis la brisant par l'intérieur. Le résultat est toujours extrêmement troublant, humour nullement enjoué, mais lugubre; d'ailleurs, l'auteur insiste souvent sur la tonalité tragique des ruines d'idées qu'il nous propose comme fruits amers de ses pensées. Il y a là une posivité, mais c'est une posivité de ruines, donc irrationnelle. Aucune raison simple ne peut édifier des ruines. Seule la dialectique nous apprend à construire, *puis* à annuler la construction, et à ce moment surgit cette posivité ambiguë qui a nom ruine, inconciliable avec une idée claire et distincte, et d'autant plus bouleversante. Disons-le, cette désagrégation d'idée que fournit l'humour noir n'est pas classique.

Dès lors, pour trancher le débat « illuminisme contre classicisme », il fallait résoudre le problème de la hiérarchie de la valeur « humour » dans l'inspiration de Lautréamont. Car il se pourrait, après tout, que le sarcasme eût possédé son esprit, et que cette négation forcenée donnât raison aux partisans de l'aliénation poétique chez Isidore Ducasse; que cette prétendue aliénation soit blâmée par certains de ses tenants (12) ou encensée par les autres (13) ne change rien à l'affaire.

La question était donc : Lautréamont maîtrise-t-il l'humour comme un outil, ou l'humour maîtrise-t-il Lautréamont, lui dictant l'Evangile du rire ensanglanté? Opter pour ce

(12) Rappelons que, pour Remy de Gourmont par exemple, « on sent à mesure que s'achève la lecture du volume que la conscience s'en va, s'en va... »

(13) Philippe Soupault : « Isidore Ducasse nous a appris à mépriser. C'est une ivresse magnifique. » *Op. cit.*, p. 28.

second terme de l'alternative est grave, c'est postuler que l'ordonnance logique et grammaticale de l'œuvre n'est qu'une monstruosité, puisque la dictée tyrannique de l'inconscient sécréterait ici un délire de forme hyperconsciente. L'esprit en proie à l'inconscient informant une lettre irréprochable : bel exemple de classicisme décapité! Une telle option postule également l'unicisme de l'œuvre et de l'auteur, l'absence de toute distance entre le démon intérieur et l'expression extérieure. Elle déshumanise Isidore Ducasse, le transforme en Fatum, en Héros, en Initié. Ainsi le veulent les surréalistes et les hermétistes.

Ils ont voulu trop prouver... Nous voyons maintenant que cet humour joue en fait contre eux. Ils en acceptent le verdict par avance : « ...l'humour est l'instance suprême (14) ». Or Lautréamont proclame dans les *Poésies :* « Le plagiat est nécessaire. » Application raisonnable, s'il en est une, de ce précepte, que les longs extraits des *Chants* que nous restituons à leurs auteurs (15)! L'énigme des *Poésies* pâlit singulièrement à la lumière de cette unité de volonté et d'inspiration, retrouvée chez Isidore Ducasse par delà les mirages de forces obscures, paradoxales et instinctives. Lautréamont *sait* ce qu'il fait. A nous de l'exposer.

(14) Marcel et Jean et Arpad Mezei, *op cit.*, p. 137.
(15) Dada composait des œuvres en découpant des articles de journaux : précurseur là encore, Lautréamont a utilisé des découpures d'Encyclopédie.

SUITE MARINE

par JOSEPH BOLAND

La mer, le ciel,
Deux pages non coupées.

Le navire, pourtant,
Sort de la mer
A l'horizon,

Mais plus furtif qu'un œil
Aux portes défendues.



Ile au balcon des mers,
Main de prince au-dessus
D'une émeute éternelle.



Malgré ton cri
Devant la mer,

On te retrouvera

Avec la terre
Entre les deux épaules,
Comme un poignard.



Ile fidèle,
O chienne apprivoisée,

Ile léchant
Des morsures anciennes
Dans le pelage de la mer.



Par tes deux oreilles marines
Repasseront les bruits
Sacrilèges des rues.

Sous les dalles des villes,
La mer reposera,
Rumeur martyre.

Alors le fleuve musculeux
Devancera ta main
Vers les plages captives.

ENFANTS DE LA BALLE

par MONICA STIRLING
Traduction de Marcelle Sibon

I

Mes deux grands-pères étaient écossais et fiers de l'être. S'ils ne disaient pas que c'étaient les Ecossais qui faisaient tourner la terre, c'est simplement parce que ce fait leur semblait trop évident pour qu'on en parlât. Quel que fût le coin de sol étranger où ils se trouvaient (et ils passèrent le plus clair de leur vie d'adultes hors de leur pays, ce qui explique en grande partie leur patriotisme), ils s'enivraient régulièrement pour l'anniversaire de Burns, exhalaient leur mépris pour les Lowlanders, et assommaient les étrangers par d'interminables discussions quant aux torts et aux raisons de l'attitude de John Knox envers Mary, reine d'Ecosse.

Lorsqu'ils ne faisaient pas profession d'être Ecossais, c'étaient des hommes intelligents, aussi industrieux que des fourmis et bien plus attrayants physiquement. Ils se donnaient la peine d'apprendre la langue des pays où ils vivaient et leur patriotisme ne les empêcha pas d'épouser des étrangères qu'ils adorèrent toute leur vie.

Le grand-père McNeil, qui était négociant en vins, épousa une jeune fille de Bordeaux, France, et il eut trois enfants dont maman était la cadette. Le grand-père Scott, qui était violoniste, épousa une chanteuse italienne et eut un seul enfant, papa.

La première guerre mondiale ramena les deux familles bilingues auprès des cornemuses natales de mes grands-pères, et là, en proie à la nostalgie de la Méditerranée, les deux

patriarches se tinrent beaucoup plus tranquilles que d'habitude, en ce qui concerne Burns et Knox.

Ce fut au cours de cette guerre mondiale N° 1 que papa et maman se rencontrèrent. Tous les deux minces, jeunes, l'œil noir, ils étudiaient l'art dramatique avec une de ces troupes spécialisées dans Shakespeare où il vous arrive de combiner le rôle de Lady Macbeth avec celui de la Première Sorcière ou de l'Assassin voilé. Ils n'avaient encore été amoureux « sérieusement » ni l'un ni l'autre, mais étaient loin, l'un comme l'autre, de se croire en dehors de ces préoccupations humaines. Au contraire, maman dont la peau ravissante était presque aussi brune que celle d'une jeune arabe, et dont les cheveux noirs encadraient comme deux ailes d'oiseau le visage ovale, avait un cousin issu de germain, un Saint-Cyrien, qui s'était « intéressé » à elle, mais elle l'avait repoussé, trouvant extrêmement déprimante l'obsession de ce garçon qui rêvait de transformer en épées tous les socs de charrue. Papa, qui arborait des chapeaux verts à larges bords, et dissimulait sa mauvaise santé dont il avait honte sous des allures à la Byron profondément étrangères à sa nature optimiste et travailleuse, s'était laissé « intéresser » par une fringante veuve roumaine, beaucoup plus âgée que lui. A la suite de quoi, mes parents estimaient que leur expérience de la vie était plus que suffisante.

Une fois fiancés, ils lurent ensemble d'Annunzio, Rostand, Maeterlinck et Ibsen. Plus tard, ils ajoutèrent aux pièces de théâtre qui couvraient leurs étagères plusieurs brochures, très intellectuelles, sur le contrôle de la natalité, et se déclarèrent l'un à l'autre, en prenant des airs de pionniers, qu'il serait criminel d'avoir des enfants avant de posséder les moyens de les élever. Hérissés d'individualisme, ils étaient déterminés à rester maîtres de leur destinée; leurs enfants n'auraient pas pour berceaux les paniers à accessoires et ne téteraient pas dans des loges d'artistes. A la fin, ayant réussi à décrocher un engagement d'un an dans un théâtre classique de province et à trouver un appartement propre chez une logeuse aux instincts maternels, ils se marièrent, économisèrent cinquante livres et me mirent en train.

Le théâtre dans lequel ils travaillaient à cette époque était aussi solennel qu'eux-mêmes. Strindberg, Ibsen, Hauptman, Tchékov, Shaw, et quelques adaptations de Zola et de Tolstoï faites par les comédiens de la troupe, en composaient le régime courant, assaisonné de temps en temps par des pièces

de jeunes auteurs, qualifiées à juste titre de « peu commerciales », des Tranches de Vies, choisies pour leur caractère sinistre, qui faisaient dire aux spectateurs les mieux disposés : « c'est tellement sincère », exactement comme ils auraient dit en parlant d'une fille laide : « elle est tellement bonne pour sa mère ». Comme il était inévitable, le théâtre fonctionnait suivant un système coopératif et personne n'y gagnait vraiment sa vie. Mais ceux qui y travaillaient avaient chacun la force de dix, car leur cœur était pur.

Très différente était la situation dans l'autre théâtre de la ville où le mélodrame et la prospérité régnaient sans conteste, et où deux fois par soirée un public sous le charme regardait une fille-mère transporter son petit baluchon à travers la neige, pour aller confondre ce débauché, le fils cadet du châtelain. Chacune des deux troupes méprisait cordialement l'autre, mais l'insouciance bonasse si commune aux gens de théâtre empêchait cette rivalité de s'envenimer et permettait même l'exercice d'une aide mutuelle : des acteurs de la troupe mélodramatique étaient parfois empruntés pour gonfler les foules de paysans russes ou de grévistes norvégiens dont on avait besoin dans la basse ville, tandis que des acteurs classiques émergeaient du monde ibsénien et allaient faire un séjour temporaire dans celui où la voix du sang se faisait entendre, où il y avait un revers à toute médaille, où l'aurore suivait de près l'heure la plus noire, où bonne renommée valait mieux que ceinture dorée (bien qu'elles fussent souvent réunies) et où les parents reconnaissaient habituellement leurs enfants, perdus depuis longtemps, à une petite marque de naissance en forme de fraise destinée à ce but précis.

Ce fut sur la scène à mélos que maman fit sa dernière apparition avant ma naissance. En tant que fille intrépide d'un propriétaire de ranch canadien, elle portait une chemise de tissu écossais aux couleurs criardes, une jupe kaki à franges, des bottes de cheval à glands, et devait faire monter le second acte jusqu'à son point culminant et impressionnant, en déroulant le drapeau britannique, puis en sautant d'un bond sur la table de la cuisine (ce qui la terrorisait, bien plus que ne devaient le faire les bombardements vingt-trois ans plus tard) et en criant : « Hardi les gars! qui va se battre pour sa Patrie? » question qui ne manquait jamais de provoquer une manifestation d'un enthousiasme frénétique non seulement chez les spectateurs non enrôlés et non enrôlables, mais chez les marins dont les bateaux stationnaient dans le port et

qui étaient entrés en flânant. Bien entendu, la guerre touchait à sa fin. Maman n'avait jamais détesté un rôle plus que celui-là. Quand Ibsen exigeait d'elle qu'elle mourût dans le bief du moulin, il avait du moins le tact de s'arranger pour qu'elle le fît en coulisse. Et c'est à la ferveur avec laquelle elle agitait son drapeau qu'elle attribua plus tard mon cynisme.

Comme si cela n'avait pas suffi comme dose de prostitution dans la famille, trois semaines plus tard, papa fut prêté à la troupe de mélodrame. En dépit de ses principes, il y alla avec beaucoup moins de répugnance qu'il n'aurait consenti à l'avouer. Il adorait les rôles sensationnels. Et celui-là l'était, cela ne faisait aucun doute. Dans une scène, papa en capitaine de pompiers conduisait une pompe à incendie jusque sur le plateau et grimpait quatre à quatre en haut d'une échelle pour sauver l'héroïne enfermée dans une maison en flammes, la balançait négligemment en travers de sa virile épaule et déclarait ensuite (lorsqu'il avait repris sa respiration) que « n'importe qui en aurait fait autant ». Un tonnerre d'applaudissements éclatait. Les lettres d'admiratrices tombaient à verse. Une fermière lui envoya une livre de beurre, aussi bien accueillie en 1918 qu'en 1940; et une maîtresse d'école lui écrivit sur du papier parfumé à la violette qu'en le voyant jouer ce rôle elle s'était sentie devenir une femme meilleure. « Meilleure que qui ? » demanda froidement maman.

Si papa avait travaillé longtemps dans la troupe de mélos, sa chair faible aurait pu raconter à son esprit fort une ou deux petites choses qui n'étaient pas à la louange de ce dernier. Fort heureusement pour son équilibre moral, ceci ne se produisit pas et son rôle suivant, au théâtre classique, Vronski d'Anna Karénine, lui procura trois excellentes critiques dans la Presse, vingt lettres d'effusions et une douzaine d'œufs frais. Une des lettres et six œufs venaient de la femme du pasteur qui, de même que la maîtresse d'école, se sentait maintenant une femme meilleure. Celle-là, maman la prit dans son sillage. La femme du pasteur non seulement était mariée mais avait les dents qui avançaient. Les Ecossais et les Français sont des peuples réalistes.

Ce fut en revenant à toute vitesse d'une matinée de charité au cours de laquelle il avait amené des maîtresses d'école, des femmes de pasteur et bien d'autres à se sentir sinon meilleures, du moins différentes, que papa trouva son logis rempli par mes clameurs dignes de Caruso. J'étais venue au monde avant terme et n'eût été la remarquable présence

d'esprit de maman je serais morte sitôt après ma naissance.

A moins d'être tout à fait différents de tout le monde, mes parents durent avoir l'impression qu'en me sauvant la vie, maman avait commis une erreur grave. Petite, laide et excessivement rouge de visage, je me mettais en convulsions à force de hurler et c'était chez moi une habitude, tant et si bien que la femme du docteur conseilla ceci à ma mère : « Essayez de donner à cette enfant deux fois plus de nourriture qu'on la suppose capable d'en absorber ». Après quoi je me laissai tomber dans une espèce de béatitude qui permit à mon affreuse petite figure de se déplisser juste assez pour que les amis de mes parents les plus optimistes puissent offrir leurs félicitations et leurs ours en peluche avec le minimum d'hypocrisie consciente.

Malgré leur candeur, mes parents n'étaient pas vaniteux, et leur orgueil d'avoir créé un enfant ne les poussa qu'à déclarer que les bébés les plus débiles se révélaient souvent les plus intelligents, rien de plus. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils se comportaient en cela comme le public qui disait de la pièce peu rentable : C'est tellement sincère! En outre, ayant reçu l'un et l'autre une éducation plus ou moins chrétienne, ils sentaient que j'aurais pu être pire. Aussi, ignorant délibérément ce que j'étais, me donnèrent-ils les prénoms qui convenaient au bébé de leurs rêves : Jocelyne, Mélisande, Julie. Deux ans plus tard leur second enfant s'en tira avec un seul : Henriette.

II

Semblables à la plupart des acteurs qui travaillent beaucoup, mes parents n'appartenaient pas à ce qu'on désigne sous le nom assez étrange de : la Bohème. Gagner la vie de leurs enfants en même temps que la leur exigeait une bonne organisation économique. Mais il y avait un chapitre sur lequel ils se montraient prodigues, c'était notre éducation.

Dès que nous pûmes nous traîner à quatre pattes et (ou) parler, papa essaya, non sans succès, de nous communiquer sa passion pour les faits les plus divers allant de l'élevage des abeilles à Alexandre le Grand, mais qui tous, au dire de papa, nous seraient certainement « très utiles un de ces jours ».

Plus tard, lorsque lui et maman eurent monté leur propre troupe et qu'ils partirent pour une de leurs tournées à la Marco Polo, nous parcourûmes toute l'Europe à leurs trousses : au bout de peu de temps les singes n'avaient rien à nous envier pour ce qui est de descendre d'un train à peine entré en gare, papa étant résolu à ce que l'arrêt le plus bref fût mis à profit pour la visite d'une cathédrale ou d'un monument. Nous étions d'ailleurs toujours plus que prêtes à brandir nos Baedeker et à le suivre sur la brèche.

Mais maman avait dans sa nature un côté Miss Cavell. L'apiculture et les Baedeker, d'après elle, ne suffisaient pas. Il était impossible de ne pas nous emmener (affection mise à part, songez comme c'était bon pour notre connaissance de la géographie), mais malgré tout il existait une éducation traditionnelle. Oui, oui, disait papa, toujours prêt à se réjouir de ce que le monde fût plein de tant de choses. C'est ainsi que commença pour nous une ère de gouvernantes éphémères; éphémères, car nous n'avions pas les moyens de trimbaler une institutrice dans nos voyages, aussi les prenions-nous sur place, chaque fois que nous nous arrêtions assez longtemps dans un endroit pour justifier la dépense.

La première de ces gouvernantes était une Russe qui subjugua papa par ses inépuisables fantaisies « qui seraient sûrement utiles un jour » et maman par l'enthousiasme joyeux avec lequel elle accepta de passer avec nous peut-être quatre semaines, peut-être six, sur les bords du Lac Majeur, tandis que nos parents s'en allaient jouer à Turin et à Milan et tous les deux se frottèrent les mains à la pensée qu'en un rien de temps nous parlerions russe couramment. Elle s'appelait Miss Ivanoff, nous l'appelions Vanny et parce que j'avais six ans et que j'avais encore à cet âge le pouvoir de prendre les monstres du Loch Ness pour des choses toutes naturelles, elle ne me paraissait pas plus bizarre que mes autres connaissances. Il n'y avait d'ailleurs en Vanny rien de monstrueux, c'était plutôt son manque de qualités monstrueuses au degré le plus infinitésimal qui était insolite.

Grande, blonde, et assez belle, pour être aussi près de la cinquantaine, Vanny aurait pu, si nous l'avions mieux connue, nous donner des leçons de tact. Car elle parlait très rarement (jamais à ma sœur et à moi) de la révolution à laquelle elle avait survécu à grand peine et, bien que son incompétence en matière de choses pratiques lui rendît fort compliqué le problème de gagner sa vie, elle n'essayait pas d'exploiter le

fait qu'à cette époque les réfugiés russes étaient à la mode. Il était même possible qu'elle ne le sût pas. Elle ne s'était même pas inventé le moindre titre de noblesse. Les chauffeurs de taxi pouvaient se transformer en princes et les mannequins en princesses, mais Vanny avait été « Miss » et elle demeurait « Miss », une Miss à l'œil brillant, qui perdait ses billets de chemin de fer, égarait ses clefs, ignorait les horaires et dont la puérilité convenait parfaitement à notre groupe d'âge.

Nous n'apprîmes jamais le russe avec Vanny — elle nous entretenait toujours soit en un anglais excellent ou en un français qui lui était très personnel et où les verbes s'égaraient rarement loin de leur infinitif — mais elle nous fit acquérir un grand nombre de connaissances sur tout ce qui nous entourait. Car le Lac Majeur lui semblait aussi ravissant qu'à nous, et tandis que nous commencions déjà, sans en avoir conscience, à considérer la beauté de l'Italie comme normale parmi les divers aspects nationaux, Vanny l'abordait avec l'enthousiasme d'une nordique chez qui l'habitude de la neige avait automatiquement engendré l'amour romantique du pays où fleurit l'oranger. Le nom de « Raspoutine » était un des rares mots qui fît s'assombrir son front candide, mais une fois qu'elle était près d'un lac italien, elle ne pouvait apercevoir un Dominicain vêtu de blanc ou un Franciscain aux pieds nus sans déborder d'admiration et sortir son carnet de croquis. Ses croquis témoignaient d'un petit talent inoffensif et, lorsqu'on l'en complimentait, elle prenait un air modeste et répondait, dans un souffle, que sa grand-mère était anglaise.

La pension où nous habitions était une petite maison de stuc jaune avec des volets verts et un jardin entouré d'une muraille de houx taillé et rempli d'oliviers, de figuiers, de palmiers, de pétunias dans des jarres, et d'acacias enfoncés jusqu'aux genoux dans des touffes enchevêtrées de volubilis; c'est dans ce jardin que nous prenions notre petit déjeuner, composé de café au lait et de petits pains blancs beurrés, tartinés de gelée de coing. Le lac était si proche que nous ne cessions jamais d'entendre le paisible et doux clapotis de l'eau; dès que nous avions dévoré notre déjeuner, nous galopions jusqu'à la jetée pour monter sur un des bateaux du pays. Et, bien que ces barques au dais de grosse toile en forme de capote, offrant un tunnel de fraîcheur pour les heures chaudes, fussent plus semblables à des gondoles qu'à n'importe quoi d'autre il m'est encore difficile aujourd'hui de ne pas les désigner dans mes souvenirs sous le nom de

« tamis ». Car ce fut dans un de ces bateaux que Vanny nous révéla l'enchantement de la poésie d'Edward Lear.

Far and few
Are the lands where the Jumblies live
Their heads are green and their hands are blue,
And they went to sea in a sieve (1)...

Installés dans notre tamis, nous visitions l'une ou l'autre des îles Borromées dont Vanny était tombée amoureuse.

Il y avait l'Isola dei Pescatori, une étroite bande de terre, avec ses maisons roses, bleues et jaunes qui se reflétaient dans l'eau lisse du lac environnant et il y avait ses plages où nous pataugions en nous éclaboussant l'une l'autre parmi les filets couleur de rouille, étalés au sec, dont les propriétaires dormaient le jour et pêchaient la nuit, à la lueur de lampes à acétylène. « La population de l'île est entre deux et trois cents habitants » s'écria Vanny avec enthousiasme, la première fois que nous y abordâmes; puis, peut-être parce que cette information n'avait pas fait sur nous la moindre impression, peut-être aussi simplement parce qu'elle se sentait heureuse, elle enfila non sans efforts une paire de sandales oranges à semelles de caoutchouc et se joignit à nos ébats en chantant l'hymne des pélicans :

Wing to wing we dance around
Stamping our feet with a flumpy sound (2)

Il y avait aussi l'Isola Madre avec ses cyprès et ses lauriers montant la garde autour d'arbres et de plantes dont les formes, les parfums et les noms exotiques détournaient l'attention de Vanny et sa pensée rapide, abandonnant Edward Lear, revenait au Baedeker.

— Oh, mes chères petites, s'écriait-elle, de sa voix claire, aiguë, facilement extasiée, oh, mes chères, chères petites filles, vous rendez-vous compte que ce rhododendron est le plus gros du monde et que ce palmier a le tronc le plus large de tous les palmiers d'Italie? vous rendez-vous compte que cet arbre est un cyprès de Louisiane et celui-ci un arbre à pain des tropiques?

Nous nous en rendions très très bien compte, et cela nous paraissait même tout à fait naturel dans un monde où le hibou

(1) *Rares et lointaines, rares et lointaines*
Sont les terres où vivent les Jumblies
Leurs têtes sont vertes et leurs mains sont bleues
Et ils ont pris la mer à bord d'un tamis.

(2) *Aile à aile, nous dansons en rond*
En faisant plouf, plouf, plouf, de nos lourdes pattes.

et le matou s'en allaient courir les mers sur un beau bateau vert-pomme.

Mais la plus désirable à nos yeux était l'Isola Bella avec son palais qu'on pouvait visiter et ses jardins suspendus dont le peuple de dieux et de déesses en marbre était gouverné par une licorne.

A l'intérieur du palais qui nous semblait alors aussi vaste que Versailles, dominaient deux couleurs : le bleu du lac et l'or du soleil. En haut, corridors et boudoirs, salles de bal et chambres des invités, bibliothèque et salle du trône, fendaient les flots, emportant leur cargaison de sèvres et de saxe, de meubles de Boulle et d'ivoire, de verreries de Murano et de tapisseries des Flandres. En bas, dans les grottes, la lumière du lac se jouait en rayons frais, dansants et surnaturels le long des murs que couvrait une mosaïque de galets blancs du lac et de lave noire du Vésuve, sur une Vénus de marbre endormie entre deux chinois de bois peint, sur une selle d'ivoire et un fragment d'algue de la Mer Rouge, sur des coraux blancs et noirs des Philippines et sur un minuscule modèle parfaitement équipé de la gondole du pont de laquelle le Doge de Venise jetait chaque année, le jour de l'Ascension, un anneau dans la mer; au-dessus de l'escalier de marbre pendaient les écussons multicolores dont les princes temporels et spirituels, depuis longtemps défunts, se servaient pour rappeler aux touristes plongés dans leurs joyeux bavardages (il faudra acheter une carte postale de ça pour la tante Hélène) que toute cette chair de beauté et de frivolité était étayée par un orgueil aussi solide qu'une colonne dorsale.

— Vous rendez-vous compte, mes petites filles, que Joséphine a couché ici?

Ceci, par contre, nous paraissait surprenant. Nous avions partagé peu de temps auparavant un compartiment de chemin de fer avec une petite fille très désagréable du nom de Joséphine et nous n'arrivions pas à nous l'imaginer sous la splendeur de ce ciel de lit en soie bleue. Néanmoins, nous faisions écho quand le guide poussait ses enthousiastes : *Che bellezza!* et notre bonheur durait jusqu'au moment où nos jambes fléchissaient, où nos estomacs grondaient et où Vanny murmurait :

But never more, O! never we
Shall meet to eggs and toast and T (3).

(3) *Mais nous ne serons plus jamais attablés*
Devant des œufs, des rôties et du T.

Citation que je n'aimais pas beaucoup, malgré l'opinion générale qui la voulait amusante, et bien que, prononcée par Vanny, elle signifiât que les tranches de *pannetone* et les assiettées de crème glacée n'étaient pas loin.

Edward Lear n'était pas le seul poète anglais qui eût les faveurs de Vanny. William Blake lui était également cher et ceci parce qu'elle était persuadée qu'il avait illustré magnifiquement ce qui comptait pour elle par-dessus tout : la Science Chrétienne. Nos parents ne s'en étaient pas doutés, mais elle était passionnément dévote, d'une manière peu orthodoxe qui lui permettait à la fois de laisser de côté les articles de la Science Chrétienne qu'elle trouvait ennuyeux — elle adorait, par exemple, les spécialités pharmaceutiques — et d'emprunter aux autres religions tout ce qu'elle pouvait y trouver pour étayer ses opinions résolument optimistes concernant tout et tout le monde.

Il était rare qu'un repas ou un jeu, une excursion ou une baignade, un bain de soleil ou le moment de notre coucher, se passât sans que Vanny inculquât à nos esprits plus ardents que compréhensifs la notion que rien n'était en réalité bon ou mauvais, si ce n'est dans notre pensée. Nous ne pouvions même pas écouter l'orphéon du bourg jouer « O sole mio » ou « Votre petite main glacée », sans que Vanny en détournât notre attention pour nous chuchoter des paroles de bonne humeur; et un jour où j'écrivais péniblement en lettres d'imprimerie, sur une carte postale aux couleurs criardes : « NOUS SOMMES SAGES LA STATUE DE SAN CARLO EST IMMENSE », je sursautai de surprise lorsque Vanny me prit le crayon des mains, d'un geste doux mais inattendu, en récitant :

And throughout all eternity
I forgive you, you forgive me.
As our dear Redeemer said :
This the Wine and this the Bread (4)

Ce poème me fit une impression profonde, car il m'apportait la conviction nouvelle que des événements peuvent se dérouler non ce soir ni demain, la semaine prochaine ou dans un mois, pas même dans cet infini de temps qu'est une année, mais au fond d'un avenir si reculé qu'il me semblait entendre

(4) *Tout au long de l'éternité*
Je vous pardonne et vous me pardonnez
Comme l'a dit notre cher Rédempteur
Ceci est le Vin et Ceci est le Pain.

tournoyer les mondes dans l'espace. Aujourd'hui le son que ce mot familier : éternité, fait vibrer à mes oreilles est encore celui de la voix aiguë et chantante de Vanny, d'une Vanny qui se dresse dans ma mémoire, avec le scintillement pâle de ses yeux bleus, son index osseux levé vers le ciel et l'émotion faïsant jaillir les épingles à cheveux de son chignon démodé.

Si excentrique qu'elle fût, Vanny nous prodigua certainement tout le pain et tout le vin dont elle disposait et nous nous étions prises d'affection pour elle, au point que nous fûmes presque tristes lorsque la fin de notre séjour à Baveno nous fut annoncée par l'arrivée de notre cousin Renaud, venu pour passer deux jours avec nous; ensuite nous devions regagner tous les quatre Milan où Vanny nous remettrait à nos parents.

Nous avions la plus grande admiration pour Renaud, car, bien qu'il eût près de seize ans, il ne dédaignait pas de jouer avec nous et de s'occuper de nous avec beaucoup de gentillesse. Il était français d'après son passeport, et par le sang moitié italien; c'était un grand garçon mince dont les mouvements restaient saccadés comme ceux d'une marionnette; ses cheveux hirsutes se dressaient en épis raides, et son grand nez lui donnait un air intelligent qui, en fait, n'était pas trompeur. Il parlait trois langues et lisait énormément. *La Scienza Nuova* de Vico était sa dernière découverte et provoquait chez lui un enthousiasme délirant. Chaque fois que ses deux mains étaient rapprochées, il y avait un livre entre elles, et lorsqu'il n'y en avait pas, Renaud était activement occupé à collectionner des faits, possédant pour les dépister un flair encore plus aigu que celui de papa : aussi extorqua-t-il à Vanny en une seule matinée plus de renseignements que nous n'en avions réunis en un mois.

Nonchalamment étendues au fond du tamis, laissant tremper nos doigts dans l'eau du lac, nous écoutions à travers un rêve ses questions qui tournoyaient au soleil.

Faut-il faire les blinis avec de la crème fouettée? Langevin est-il lu en Russie? Quand Mrs. Baker publia-t-elle son premier livre? La musique de Scriabine est-elle encore populaire en Russie? Quelle est votre opinion sur l'attitude de Tolstoï à l'égard de la vie de famille? Le livre de Michael Pupin *From Immigrant to Inventor* (5) a-t-il des chances d'être traduit en russe? Avez-vous jamais rencontré Pavloff? Quel est le

(5) « D'Emigré à Inventeur ».

nombre des partisans de la Science Chrétienne proportionnellement aux croyants des autres religions?

A toutes ces questions, Vanny répondait sur-le-champ, avec une totale absence de précision et une infinie courtoisie. Du fait qu'une question sur la politique de Lénine pouvait fort bien aboutir au renseignement que « sa femme était tellement gentille », il eût été injuste de conclure que Vanny ne faisait pas de son mieux. Au contraire. Elle avait décidé, moins de dix minutes après avoir fait sa connaissance, que Renaud était « un esprit qui avançait dans la bonne direction », opinion que nous partagions, puisque, en ce qui nous concernait, il se dirigeait habituellement vers la boutique du confiseur le plus proche.

Les derniers petits pains furent mangés à l'ombre des acacias et le dernier pot de gelée de coing vidé et nettoyé. Les maillots de bains furent roulés en boule au fond de notre malle en osier renforcée de courroies, nous nous glissâmes en nous tortillant dans nos robes neuves et dans nos petits pantalons de dessous faits de la même cretonne, et nous partîmes vers la station d'autobus, Henriette perchée sur les épaules de Renaud et moi lui tenant la main, tandis que Vanny faisait de grands signes d'adieux à la propriétaire de la pension et lui criait, dans son incurable optimisme, que nous reviendrions sûrement l'année suivante.

Milan était accablant de chaleur et de bruit, ses faubourgs pavoisés de réclames pour les machines à coudre Singer; à un certain endroit, nous aperçûmes une foule d'hommes et de femmes, certains à genoux, bousculés par une bande de jeunes gens en chemises noires qui ressemblaient à des boxeurs. Une expression de fureur apparut sur le visage de Renaud, mais il serra les lèvres et ne dit pas un mot lorsque Vanny déclara plaintivement que « la Miséricorde est au cœur de l'homme ».

Le centre de la ville grouillait de petits vendeurs de journaux dont les cris de : *Popolo d'Italia* faisaient fuir les pigeons, qui montaient en spirale, au-dessus du parvis de la cathédrale; de petits groupes de gens discutaient devant le théâtre, à voix rapide et sans un sourire. Mais notre curiosité enfantine se perdit bientôt dans l'émotion de retrouver papa et maman, ajoutée à un déjeuner pris de bonne heure dans la Galleria et à la perspective d'assister à une matinée, cachées dans les portants.

La pièce annoncée pour cet après-midi là était haute en

couleur et très populaire à l'époque; on y voyait un homme qui s'était fait lui-même et qui, incidemment, défaisait la plupart des gens de son entourage, y compris son épouse javanaise qui se suicidait d'un coup de poignard pour le plus noble des motifs, pendant qu'il avait le dos tourné et jouait la Sonate au Clair de Lune sur un piano à queue, en lui demandant de temps en temps comment allait son mal de tête.

Ce suicide constituait, c'est assez évident, le point culminant de la pièce et l'on y introduisait une note de réalisme grâce à un bol de peinture rouge caché derrière le divan afin que le misérable mari pût y tremper les doigts avant de baragouiner ses répliques sur le cadavre de son épouse infortunée. Personnellement, je préférais la scène du somnambulisme dans Macbeth qui me semblait moins sale et beaucoup plus terrifiante. Mais je ressentais encore le désir féroce qu'ont les enfants de voir le vice puni et la vertu récompensée; aussi me sentais-je parfaitement béate, assise dans le coin réservé au souffleur, à côté de Renaud qui, avec son habituelle complaisance, suivait les répliques sur le livret.

Malgré la chaleur, le théâtre était aux trois quarts plein et la pièce marchait bien, quand vers la fin, brusquement, je remarquai que l'héroïne faisait à la dérobée une série de grimaces dans notre direction. Je tirai Renaud par la manche, d'abord tout doucement. Sans quitter des yeux son livre, il enfonça la main dans sa poche et en tira un morceau de sucre d'orge qu'il me donna. Je l'acceptai avec gratitude, mais tirai la manche de nouveau. Cette fois, il me regarda, les sourcils froncés. Je lui montrai du doigt l'héroïne en insistant. Il fixa sur elle son regard, haussa les épaules, revint à son livre, releva la tête, jeta un nouveau coup d'œil, puis en murmurant : « Mon Dieu, cet imbécile a oublié le sang! » s'élança dans les coulisses.

Semblables à des geysers, des chuchotements frénétiques firent explosion. Des fronts furent pressés dans des mains, des bras se tordirent, des épaules se haussèrent, tandis qu'à chaque seconde qui s'écoulait, le visage de l'héroïne se couvrait d'une expression angoissée de plus en plus authentique. A la fin, Renaud s'empara du bol de sang, ainsi que d'une combinaison de machiniste qu'il drapa sur son épaule, couvrant le bras et la main qui portaient le bol; il prit une paire de chaussures dans l'autre main, fit son entrée en scène, posa le sang à sa place, annonça d'une voix coassante : « Monsieur, vos chaussures » et ressortit. Ni papa (le mari

perfide) ni l'héroïne n'eurent envie de rire et leur air d'étonnement lugubre convenait si parfaitement à la situation qu'en toute apparence le public prit la brève incursion de Renaud pour une addition normale à l'intrigue. Des soupirs de soulagement aux exhalaisons d'ail emplirent les coulisses.

Les machinistes italiens ne sont pas les plus silencieux du monde et avant que Renaud eût essuyé la sueur qui coulait sur son visage, il avait les épaules rompues de bourrades et les mains étreintes par d'autres mains cent fois plutôt qu'une. Si le régisseur en second ne s'était pas mis à faire des « chut », d'autant plus impérieux qu'il n'avait pas la conscience tranquille, il se serait sans doute élevé, dans l'émotion générale, des clameurs d'enthousiasme. Je me demandai tout à coup ce qu'en aurait dit Vanny. Probablement : « Je vous pardonne et vous me pardonnez ». Mais je doutai que ce fût là l'état d'esprit de papa, lorsqu'il sortirait de scène.

Et ce ne le fut pas. J'étais trop jeune pour sentir tout le comique du contraste entre les sourires placides avec lesquels il saluait quand le rideau se relevait et les regards menaçants et furibonds qu'il jetait vers les coulisses quand le rideau retombait. Renaud, toutefois, y était sensible et je crois que c'est pour cacher son amusement qu'il s'assit sur une caisse d'emballage et me prit sur ses genoux.

Le dernier rappel se termina et papa entra en coulisse, bourdonnant comme une ruche entière d'abeilles indignement traitées : imbécile! crétin! *burino!* Le régisseur en second s'était prudemment volatilisé, mais les machinistes, que papa n'avait pas eu la moindre intention d'attaquer, se hâtèrent de se disculper en une sorte de retentissante cantate et avec un grand déploiement d'yeux blancs et de mains levées au ciel. « Renaud est-il ici la seule personne qui ait du bon sens? » demandait papa qui lançait sa voix dans les cintres et commençait à bien s'amuser. La cantate se mua en oratorio et je me rendis compte que si rien n'arrêtait papa, nous écouterions alors le discours classique : que ce genre de choses se reproduise souvent et nous aurions des critiques lamentables et bien méritées, la salle serait vide, et rien d'étonnant, la caisse aussi, il fallait naturellement s'y attendre, et ainsi de suite, pour terminer par une émouvante évocation de la famille Scott périssant d'inanition dans la prison pour dettes. Malheureusement pour les machinistes qui prenaient autant de plaisir à ce numéro qu'à écouter *la donna e mobile,* quelque chose arrêta papa.

Car, à ce moment précis, des cris éclatèrent à la porte des coulisses, les cris brefs et incisifs de gens annonçant une nouvelle plutôt que de gens qui s'amusent. Puis, un brusque silence. Sortant de la colère comme il aurait interrompu une répétition, papa retrouva sa bonhomie. Des regards et des murmures angoissés furent échangés. Plusieurs personnes avaient la honte au visage, on consultait sa montre. Renaud me fit glisser de son genou, se leva et se mit au garde à vous. Il y eut un très, très long silence, rompu par le seul claquement des interrupteurs électriques qu'on tournait dans la cabine de l'électricien. Ce bruit fit froncer les sourcils à plusieurs des machinistes qui tous, comme Renaud et ensuite papa, s'étaient mis au garde à vous.

Je pressai mes doigts contre mes cuisses et levai les yeux vers Renaud. Il était un peu plus pâle que d'habitude et tout à coup, consternée, je vis ses yeux s'emplir de larmes dont deux débordèrent, et roulèrent sur ses joues, puis dans sa chemise. Une boule me monta à la gorge et je me sentis déchirée entre une grande fureur contre celui qui avait à ce point bouleversé Renaud et la crainte que ce ne fût papa. En regardant autour de moi, je remarquai que plusieurs autres personnes, en plus de papa, avaient les larmes aux yeux. Bien sûr, dans le cas de papa, c'était peut-être le remords. Mais les autres n'étaient-ils pas depuis longtemps habitués au caractère de papa? Ils ne s'étaient jamais comportés de cette manière. Ils n'avaient tout de même pas été bouleversés à ce point-là par l'histoire du bol de sang. Après tout, les choses s'étaient beaucoup mieux terminées qu'à Marseille, où l'on avait oublié de mettre un téléphone sur scène et où la malheureuse actrice entendant sonner et cherchant autour d'elle, avait aperçu un bras velu qui lui faisait passer le téléphone par la fenêtre. Ou que cette autre fois, en Allemagne, où un virtuose de l'endroit, engagé pour jouer du piano en coulisse, à la place de l'acteur qui incarnait Wagner en ignorant tout de la musique, saisi d'un zèle exagéré, s'était mis à jouer fortissimo, longtemps avant que l'acteur épouvanté eût pu s'aprocher du piano. Qu'avaient-ils donc tous? En tout cas, Renaud n'était pas fautif; c'est lui qui avait sauvé la situation.

A la fin, le silence fut rompu par des toux et des frôlements de pieds. J'étreignis la main de Renaud et lui chuchotai : « Renaud, mon chéri, est-ce que c'est à cause du sang? » Il me lança un regard étrangement perçant, mais ne répondit

pas à ma question parce qu'il cherchait un mouchoir. Comme d'habitude il n'en avait pas, mais il sortit un livre de sa poche et pendant qu'il se frottait furtivement les joues du dos de la main, j'épelai le titre du livre : *A Passage to India.* Il remit ensuite le livre dans sa poche, se rassit, me reprit sur ses genoux et pendant plusieurs secondes nous restâmes absolument immobiles et silencieux. Je n'osais pas répéter ma question sur le sang, mais je continuais à être intriguée. Bientôt Renaud me dit, d'une voix que personne sauf moi ne pouvait entendre :

— Oui, Jocelyne, il s'agit du sang, mais pas de celui auquel tu penses. » Il hésita. « Vois-tu... tu es encore trop petite pour comprendre... et il faut que tu me promettes de ne pas en parler ici, tu pourrais attirer des ennuis à tes parents. Mais... » il hésita de nouveau, et me lança un regard que j'étais destinée à reconnaître dans la suite comme son regard le plus caractéristique, un regard laborieusement réfléchi, « mais il y a quelque chose dont il faut te souvenir si tu peux, bien que tu ne sois encore qu'un bé... qu'une petite fille. C'est par respect que nous sommes tous restés absolument silencieux, il y a un moment. A cause d'un homme qui vient d'être tué, ici. Un homme qui s'appelait Matteotti. C'était un homme bon et ceux qui l'ont tué sont méchants.

— Est-ce que les hommes méchants peuvent tuer les hommes bons?

— Quelquefois.

— Oh!... Vanny ne doit pas savoir ça.

Renaud sourit et soupira.

— C'est probable.

— Vanny dit que nous devons pardonner à nos ennemis.

— Oui.

Renaud me regarda d'un air troublé. « Peut-être est-ce notre devoir, mais... » Il avait l'air de se parler à lui-même, plutôt qu'à moi. « Mais devons-nous pardonner aux ennemis de nos amis? Voilà la question. »

Et, me rappelant brusquement combien j'avais été furieuse quelques moments auparavant contre l'auteur mystérieux du chagrin de Renaud, je lui répondis : « Non », si fort que nous restâmes tous les deux interdits, à nous dévisager, le gouffre qui séparait nos deux âges momentanément diminué. Mais ce gouffre reprit bientôt sa dimension réelle, car les hommes qui plantaient les décors nous firent quitter notre place; l'un deux m'avait acheté une poupée représentant Pinocchio, qui avait

un nez en caoutchouc, et j'oubliai tout dans mon impatience de la montrer à maman.

Vanny était dans la loge, et lorsque nous eûmes fini d'admirer Pinocchio dont le nez pouvait même servir à effacer les dessins au fard gras qui ornaient la glace, elle me prit à part et me glissa à l'oreille :

— J'espère que nous nous retrouverons l'année prochaine, ma chère petite fille. J'en suis même sûre. Votre maman a eu la bonté de me dire... » elle s'étrangla un peu, mais se domina vite et ajouta, avec dans les yeux une lumière que je connaissais bien : « Quelle âme merveilleuse! Elle s'avance exactement dans la bonne direction! Maintenant, ma chérie, je veux que vous me promettiez quelque chose. Rappelez-vous en récitant vos prières, le petit poème que je vous ai appris : « Et tout au long de l'éternité, je vous pardonne et vous me pardonnez. » Voulez-vous me le promettre, Jocelyne?

J'hésitai. Nos parents nous avaient enseigné que les promesses doivent être tenues.

— Ce n'est pas demander beaucoup, avouez.

Vanny parlait doucement comme d'habitude, mais sa voix chevrotait et je remarquai brusquement que ses yeux étaient bordés de rouge. Ce n'était pas beaucoup demander, mais... mais et l'homme qui s'appelait Matteotti? Je sentis monter en moi un malaise bien connu, celui qui précédait le mal de train ou le mal de mer.

Ce n'était pas la première fois que papa, sans s'en douter, venait à mon secours : il fit irruption dans la loge pour emprunter la crème à démaquiller de maman.

Quel brave garçon ce Renaud, dit-il à maman tout en se frottant, faisant surgir sa vraie figure de dessous le fond de teint, quel brave garçon et aussi débrouillard qu'il est possible de l'être. » Papa tendit la main vers une serviette éponge. J'ai l'impression que cette histoire Matteotti l'a vraiment bouleversé. Je reconnais que c'est abominable. Honteux. Est-ce que tu te souviens de lui chez son beau-frère?

— Qui?

Maman se retourna et je vis dans le miroir son profil se dessiner, avec au premier plan la grosse houppe à poudre, et papa qui plongeait la main dans le pot de vaseline en dessous.

— Qui? Matteotti?

— Oui, c'était le beau-frère du baryton. Tu te rappelles Titta Ruffo?

Titta Ruffo. Mon cœur battit plus fort. Car Titta Ruffo était l'un de nous. Aussi son beau-frère était-il certainement notre ami, de fait, sinon théoriquement. Je voyais maintenant ce que Renaud avait voulu dire en parlant des ennemis de nos amis.

Mais je ne voulais pas faire de peine à Vanny si je pouvais l'éviter, et lorsqu'elle répéta sa requête — elle était aussi tenace qu'elle était douce — je répondis très vite :

— Je promets, Vanny, je promets de ne jamais oublier.

Ceci est le Vin et ceci est le Pain.

Nous ne revîmes plus Vanny.

« *Devant les œufs, les rôties et le T* »,

mais je me souviens encore du goût amer de ce vin que Renaud me révéla dans un bol plein de sang de théâtre.

III

J'avais sept ans et Henriette en avait cinq quand nous retournâmes en Angleterre pour y passer six mois. Papa et maman jouaient à Londres dans deux spectacles destinés à tenir longtemps l'affiche; nous pûmes cesser de vivre avec nos valises comme seules armoires, et prendre nos aises dans la maison que nous venions de louer, en nous étalant exactement comme des gens qui n'ont jamais entendu parler de bagages faits à la hâte. Papa nous construisit un petit théâtre de salon et un wigwam d'Indien Peau-Rouge pour le jardin; une fois bien installés, nous nous trouvâmes devant une longue série ininterrompue de dimanches en famille, que ne romprait pas un seul voyage. A ce point précis, maman, qui avait un talent très remarquable pour se faire du souci, dit à voix basse à papa ces mots que nous entendîmes :

— Vraiment, mon ami, ce n'est pas bien. Nos filles sont élevées dans le paganisme.

— Heuh... acquiesça papa, en louchant aimablement pardessus les pages d'un petit Ibsen relié en vert.

— Je t'assure que je parle sérieusement, insista maman, de l'air particulièrement passionné qu'elle prenait quand elle avait perdu son aiguille ou s'imaginait qu'une de nous couvait une maladie.

— Heuh... répéta papa de la voix grave et attentive qu'il adoptait toujours lorsqu'il n'écoutait pas. Ensuite, il leva les

yeux, donna une petite tape affectueuse sur le derrière de maman et attira son visage près du sien pour l'embrasser. Nous étions sauvées pour ce dimanche-là.

Mais, le suivant, la conscience de maman la tourmentait encore. Les mots « office du soir » tombèrent sur nous comme les grosses gouttes de pluie qui précèdent l'orage et à l'heure environ où papa nous lisait d'habitude des Récits tirés de l'Histoire grecque, nous fûmes expédiées au premier étage pour revêtir nos plus belles robes en broderie anglaise et chausser nos escarpins vernis.

Si jamais nous avions eu l'illusion que nous partions pour une fête, l'attitude de maman, la porte de la rue à peine franchie sous son escorte, aurait suffi à chasser cette chimère. Ses paroles étaient de nature à nous encourager, et même à nous élever l'âme, mais elle prenait une voix aussi douce et aussi câline que lorsqu'elle nous cajolait pour nous conduire chez le dentiste. Lançant un dernier regard désespéré sur la fenêtre derrière laquelle papa, en veston de velours, était assis à lire Ibsen, je décidai d'être brave. Après tout, j'étais l'aînée. Pour une raison connue d'elle seule, Henriette faisait entendre un petit gloussement heureux. Je la regardai avec pitié. A quoi peut-on s'attendre de la part d'une personne de cinq ans? Maman me toucha la joue de ses longs doigts gantés de suède gris et me demanda :

— Jocelyne, est-ce que tu ne te sens pas bien, ma chérie?

— Je me sens très bien, merci, murmurai-je, aussi digne qu'une martyre de théâtre se préparant à monter sur un bûcher de théâtre.

Les paisibles rues de Londres étaient pleines d'une grisaille dominicale et d'une odeur de feux de joie. Au coin de la rue, il y avait un joueur d'orgue de Barbarie dont le singe aux grands yeux tristes portait un chandail rouge. Il jouait : « Nous ne voudrions pas vous perdre, mais nous pensons qu'il faut que vous partiez »; cette chanson était interdite chez nous depuis que mon parrain qui était artiste de music-hall m'avait fait pleurer en la chantant. Comment désirer que quelqu'un parte, si l'on n'a pas envie de le perdre?

Je commençai à compter mes pas, en prenant grand soin de ne pas marcher sur les lignes qui séparaient les pavés. C'était une des recettes inefficaces que j'employais pour conjurer les catastrophes. Les catastrophes étaient encore plus malignes que moi, mais j'espérais que cela changerait, le jour où mon âge s'écrirait avec deux chiffres.

— Nous y sommes, mes enfants, dit maman.

L'église était un grand bâtiment gris, à l'intérieur duquel régnait une odeur spéciale et où il y avait plus de courants d'air que de gens. Au fond, j'aperçus d'étroites fenêtres à vitraux et une longue table couverte de dentelle avec des bougies allumées. Une musique asthmatique s'échappait des piliers, à droite et à gauche de la table. Ragaillardie, je décidai en moi-même qu'une représentation allait commencer.

Maman nous fit avancer le long d'un banc en bois de pin, avec un appui sur lequel était placée bien en ordre une rangée de livres noirs. J'en ouvris un, lus en épelant « le sang de l'agneau » et me hâtai de le refermer. Je détestais la viande et j'avais la permission de la laisser à condition de manger une double ration de légumes.

Soudain, un chœur grec de très jeunes hommes en jupes froufroutantes fit son entrée d'un pas glissant, en une double file. Des lumières d'un jaune pâle s'allumèrent et tout le monde se leva. Des chants plaintifs s'élevèrent ensuite. Une tristesse sombre s'empara de moi. C'était évidemment une représentation d'amateurs. Tous les spectateurs s'agenouillèrent, cachèrent leur visage dans leurs mains et se mirent à parler à voix basse. Etrange conduite, pensai-je, en suivant leur exemple; et je chuchotai : « Vous êtes vieux, Père Guillaume (6) » dans mes gants doublés de lapin. Il y eut ensuite une période de grande activité pendant laquelle il fallut se mettre debout vivement, retomber à genoux, chanter et chuchoter. Ensuite, un homme qui (me souffla maman) était le curé, grimpa dans une boîte de bois placée contre le pilier de gauche, se pencha par-dessus le rebord, et se mit à nous parler de nos péchés. Pas très poli, pensai-je, en fixant mes doigts pour éviter de l'intimider si nos regards s'étaient croisés.

— Regardez la nature, mes chers frères... nous disait-il d'un air suppliant. Mais il prononçait : Regârdez la nâture, meu cheurs freures... »

Prenant ses paroles à la lettre, je me mis à penser à la nature qui était représentée pour moi par le jardin de Bonne-maman près de Naples. Ce fut une malchance, car je me rendis compte immédiatement que ce qu'il y avait de drôle dans la voix du curé, c'est qu'elle ressemblait étonnamment à celle de la chèvre favorite de grand-mère. Personne d'autre ne riait et je savais qu'il est impoli de rire à une représentation

(6) Alice in Wonderland : *You are old, father William, the young man said.*

qui n'est pas censée être comique, aussi fis-je un grand effort pour me dominer. En vain. Un formidable hoquet m'échappa. Epouvantée, je regardai furtivement maman. Ses joues étaient cramoisies, ses lèvres tremblaient. Aussitôt que ses yeux rencontrèrent les miens, elle fut secouée d'un rire silencieux. Dès lors, j'étais perdue; de même qu'Henriette, qui ne laissait jamais échapper une occasion de pouffer. Têtes baissées, nous n'étions plus côte à côte qu'un trio de gelées doucement tremblotantes. L'hilarité nous enveloppait comme un nuage. Nous ne savions plus pourquoi nous étouffions de gaîté. A la fin, maman se leva et nous entraîna précipitamment dehors.

— Nous nous sommes très mal tenues, mes enfants, dit-elle. Et je la trouvai adorable de dire « nous » plutôt que « vous ». Mais ses yeux étaient encore brillants de larmes, les larmes du rire, et tandis que nous trottions vers la maison, dans le crépuscule chargé du parfum des châtaignes grillées, elle ajouta :

— Si jamais je vous entends dire, l'une ou l'autre, regârdez la nâture, meu cheurs freures, vos derrières tâteront de ma brosse à cheveux.

Nous glapissions :

— Regardez la nature, mes chers frères, regardez la nature, en mettant nos consonnes et nos voyelles bien à leur place.

Mais la conscience de maman ne capitulait pas si facilement.

— La prochaine fois, dit-elle à papa, je m'assurerai d'abord que ce n'est pas un établissement où l'on gâte à tout jamais l'élocution des enfants.

Le résultat fut qu'on nous envoya dans une école du dimanche de la Science Chrétienne dirigée par une certaine Miss Armitage qui portait un costume tailleur en tweed, un chandail de laine de cachemire et un rang de perles. J'aimais beaucoup ces séances. Miss Armitage semait autour d'elle la belle humeur et le bon sens.

Mais, un dimanche, au moment où je me préparais à partir, maman me demanda de lui montrer mes mains. A la vue de mes ongles en deuil, elle s'écria :

— Oh, ma chérie! Qu'est-ce que Miss Armitage va penser?

— Ne t'inquiète pas, maman, répondis-je et je citai mes auteurs avec empressement. Miss Armitage dit toujours qu'elle interdit à son esprit de s'attarder sur des objets déplaisants.

Passé ce jour, je restai à la maison le dimanche, et papa

nous lut des scènes de Dante, ce Dante qui, sans nul doute, n'aurait jamais laissé passer sans le critiquer un ongle noir.

Il y a donc là toute une époque où la religion disparut de ma vie. Elle ne reparut que lorsque ma santé obligea mes parents à m'exiler au pensionnat de Heath Towers. Là, ainsi qu'aimait à le faire remarquer notre professeur principal, les lubies et les extravagances n'étaient pas de mise. La formation du caractère, voilà pourquoi nous étions à l'école, et afin d'y atteindre, nous restions assises, en brochettes bien serrées, frissonnantes sous nos chapeaux de velours en hiver ou nous trémoussant sous nos panamas en été, tandis que ronronnait la voix monotone du vicaire, parfois coupée de citations : « Alfred Lord Tennyson, un de nos plus grands poètes, dont certaines parmi les plus âgées des jeunes filles qui sont ici ont peut-être entendu parler ». J'étais assez grande à ce moment-là pour que cette dernière allusion fût plus que mon snobisme intellectuel n'en pouvait supporter. Morose, j'ouvris mon livre de prières et lus les Trente-neuf Articles. A peine les avais-je terminés, que cette vérité me sauta aux yeux : Je n'y croyais pas. Alors... un long silence dans ma tête... alors, peut-être étais-je une athée? Fière, mais inquiète, je remerciai Dieu de ce que je n'étais pas faite comme tout le monde.

A l'école, l'après-midi du dimanche se singularisait par une certaine heure, qui portait par euphémisme le nom d'Heure Paisible. Pendant une de ces périodes, j'allai trouver la directrice et, avec un visage aussi dénué d'expression qu'un fromage blanc, je lui annonçai que j'avais perdu la foi. Pourrais-je, dans l'avenir, fréquenter l'église catholique romaine? Cette femme compétente, qui avait plus de sens commun que d'intelligence, était une parfaite nullité pour ce qui est des scrupules intellectuels, dont elle avait rencontré fort peu d'exemples dans sa vie. Après m'avoir dit :

— Evidemment, mon enfant, vous êtes en partie étrangère, elle prit des dispositions pour que je passe désormais le dimanche matin avec la douzaine d'élèves catholiques qui remontaient la rue au lieu de la descendre.

L'église catholique était mieux chauffée que le temple protestant et j'y aimais l'odeur d'encens qui me faisait penser à Lady Diana Manners dans *Le Miracle*. Mais l'envie de changer me reprit bientôt. J'essayai alors d'une chapelle non-conformiste. Elle était fort ennuyeuse et pleine de courants d'air. Ensuite, je passai la mesure, comme l'avaient fait avant moi tant de criminels à qui tout avait jusque-là réussi. Je

demandai à la Directrice s'il y avait dans le pays une Mosquée où je pourrais prier. Pour une fois, elle n'était pas de bonne humeur (on avait découvert des externes en train de faire parvenir clandestinement des lettres aux pensionnaires), aussi m'accueillit-elle par ces justes paroles dites d'un ton irrité :

— Cessez vos stupidités, Jocelyne, la mesure est comble. L'école ne fonctionne pas pour la satisfaction d'une seule petite fille, et il faut que vous appreniez à vous adapter. Dans l'avenir, vous irez à l'église avec les élèves de votre classe. Et maintenant, disparaissez et que je n'entende plus parler de vous. »

Profondément offensée, je retournai à mon pupitre et passai toute la récréation du soir à fabriquer une couverture marquée : Livre de prières, pour mon exemplaire des *Trois Mousquetaires*.

Après cette aventure, je me mis à aimer l'église où je lus non seulement *les Trois Mousquetaires* mais *La Case de l'Oncle Tom* et la *Vie des Traqués*. J'attendais avec une telle impatience cette possibilité de lecture ininterrompue que je fus sincèrement déçue lorsque, un certain dimanche, une petite épidémie de grippe ayant éclaté dans le village nous ne pûmes aller à l'église. Je fus particulièrement déçue lorsque les gloussements de joie mal dissimulée de mes compagnes furent suivis par la voix de la directrice qui annonçait :

— Pour remplacer le service religieux, mes petites filles, il va y avoir une causerie dans le préau. Nous avons la bonne fortune d'accueillir Miss Nesbit, missionnaire, qui passe ses vacances à Heatherton, et qui a bien voulu nous adresser quelques mots. »

Le préau sentait la craie écrasée sous les pieds et les tuyaux de chauffage central récemment repeints. Dans un coin, il y avait un piano droit auquel il manquait trois notes; au-dessus, pendait le tableau d'Honneur (en ébène) où les noms et exploits d'illustres Anciennes Elèves s'inscrivaient en lettres d'or. Certaines de ces Anciennes Elèves étaient mortes, ce qui semblait rendre leurs exploits particulièrement illustres. Sur l'estrade, à l'autre bout, se dressait une table de bois blanc avec un verre d'eau dessus et une chaise cannée derrière. Je regardai ces préparatifs d'un œil torve. Si seulement nous avions été à l'église, j'aurais pu lire *Tom Sawyer*.

La porte s'ouvrit. Dans un grand bruit de chaises repous-

sées, nous nous levâmes et psalmodiâmes en chœur : Bonjour, Miss Nesbit.

Ayant accompagné Miss Nesbit jusqu'à sa chaise, la directrice toussa pour s'éclaircir la gorge et commença :

— Mes enfants, nous avons le grand bonheur d'avoir parmi nous Miss Nesbit que je n'ai pas besoin de vous présenter... Elle poursuivit en nous racontant que Miss Nesbit avait, à un âge qui ne dépassait guère celui des plus vieilles d'entre nous, abandonné le bien-être de son foyer pour aller instruire les malheureux idolâtres de la Chine.

Une peur que je connaissais bien, mais que je n'avais jamais analysée, s'éveilla en moi. Au lieu de me réjouir pour les idolâtres chinois de leur bonne fortune, je m'apitoyai sur la famille abandonnée par Miss Nesbit, et plus encore sur Miss Nesbit elle-même.

Miss Nesbit était encore jeune, et avait un visage très éveillé. Elle était agréablement vêtue de gris, et portait un petit bouquet de violettes épinglé à son revers de tailleur; je me demandai si elle l'avait acheté ou si quelqu'un qui l'aimait le lui avait donné. Henriette et moi, nous dépensions souvent notre argent de poche pour acheter des violettes à maman. Mais puisque Miss Nesbit était demoiselle, elle ne pouvait pas avoir d'enfants. J'en fus si désolée pour elle que je ressentis une douleur aiguë dans la poitrine; j'aurais bien voulu être à l'église, même si je n'avais pas eu *Tom Sawyer*.

Miss Nesbit nous fit un sourire timide, puis d'une voix très paisible se mit à nous raconter, comme pour aller au-devant de nos reproches, qu'elle s'était sentie forcée de devenir missionnaire parce qu'elle ressentait trop de tristesse à la pensée de tous ces malheureux infidèles qui, sans que ce fût du tout leur faute, ignoraient ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait fait pour eux. Elle nous raconta comment elle avait appris qu'elle était désignée pour la Chine, et c'était dramatique; elle nous raconta son voyage, et c'était intéressant, puis elle nous parla des pauvres Chinois et cela devint tragique.

Les seules idées que j'eusse sur les Chinois m'avaient été données par *Chu, Chin, Chow, Chin, Chin, Chinamam* (7). Et voilà qu'il me fallait voir des coolies, des millions de coolies, la sueur ruisselant sur leurs membres décharnés et difformes. Leurs salaires étaient insuffisants, leurs espoirs inexistants, et ils ne savaient rien de la Vie Future. La colère m'emplissait

(7) Comptine.

la gorge : bien sûr, il fallait les renseigner sur la Vie Future, mais ce qui me tourmentait c'était leur vie réelle et présente. Le présent est une chose qui dure très longtemps, pensais-je, en me rappelant le calendrier, fixé dans mon pupitre par des punaises et sur lequel je marquais d'une croix les jours qui me séparaient des vacances et de ma famille. Pourquoi les coolies devraient-ils attendre jusqu'à leur Vie Future pour être heureux?

La voix de Miss Nesbit continuait à résonner : parlant d'écoles et d'hôpitaux fondée par les missionnaires, et racontant que les missionnaires essayaient d'empêcher qu'on mutilât les pieds des petites Chinoises. J'étalai mes orteils à l'intérieur de mes larges mocassins sans élégance, et pensai que Miss Nesbit ne manquait pas de qualités. Le soleil brûlant, le sol calciné, les pauvres gens trottinant désespérément entre l'inondation et le tremblement de terre me montèrent peu à peu à la tête et s'y installèrent de telle façon que jamais plus, je le savais, je ne pourrais voir la Chine sous l'aspect d'une galette jaune et vide dans la partie la moins usitée de mon Atlas scolaire. L'adulte embryonnaire qui était en moi se révoltait contre cet envahissement de mes émotions : une galette jaune et vide est plus commode à transporter dans son imagination qu'une masse de gens maltraités et doués d'autant de sensibilité que soi-même.

Subitement, me sembla-t-il, Miss Nesbit s'arrêta. Elle désirait, dit-elle, réciter une petite prière avec nous. Poliment nous nous mîmes debout en traînant les pieds, mains jointes, têtes baissées dans un grand envol de boucles, de tresses et d'épingles à cheveux.

— Notre Père », commença-t-elle, avec autant de politesse respectueuse que j'en aurais eu pour parler à Papa; « notre-Père-qui-êtes-aux-cieux-que-votre-nom-soit-sanctifié... » débitions-nous en avalant des mots dont, Dieu merci, l'habitude nous empêchait de saisir le sens. Mais la prière ne s'arrêta pas au mot : Amen. Lorsqu'il fut prononcé, Miss Nesbit continua de prier seule, sa voix douce et qui semblait s'excuser exigeant de nos esprits une attention que notre stupide pasteur ne nous avait jamais imposée. Elle était retournée par la pensée, sous le soleil brûlant, auprès des infidèles et elle dit en manière de conclusion : « Et je prie pour que certaines des plus grandes d'entre vous entendent l'Appel et entreprennent la même œuvre que moi ».

Je fus prise de panique. Je pensai à papa, à maman, à

Henriette, et pour la première fois de ma vie j'envisageai la possibilité de croire en Dieu comme je croyais en ma famille. Seulement, si Dieu avait vraiment la responsabilité du monde, pourquoi permettait-il que les coolies soient si misérables? Peu importe, pensais-je, Il le permet. Et j'appuyai mes doigts sur mes yeux, fort, fort, pour empêcher mes larmes de couler, tout en priant avec une ferveur terrifiée, et je luttai, sans le savoir, pour faire triompher les droits qu'avaient sur moi papa, maman et Henriette contre les revendications des coolies : l'individu contre la société.

Pour la première fois de ma vie, j'entrevis les conséquences cruelles que peut avoir le désir d'être bon. Et parce que je ne me connaissais pas encore assez pour comprendre qu'aucun de mes ennuis futurs ne viendraient de ce que j'aurais fait le bien, je terminai ainsi ma prière :

« Oh, mon Dieu, s'il Vous plaît, faites que je n'entende pas l'Appel. S'il Vous plaît, faites que je ne croie pas en Vous! » *

* Extrait d'un roman intitulé « Souffler n'est pas jouer », à paraître aux Editions Laffont.

UN AMÉRICAIN EN EUROPE
(1817-1838)

par GEORGE TICKNOR
Traduction d'Agnès Joly

Quand la tempête des guerres du Premier Empire se fut apaisée en Europe, l'Amérique y envoya quelques-uns de ses meilleurs « scholars » pour s'initier à nos vieilles cultures.

Un des plus séduisants de ces visiteurs est assurément l'hispanisant George Ticknor, qui a donné, dans un journal et des lettres peu connus en France (1), le récit de ses expériences dans les plus brillants cercles intellectuels artistiques et mondains d'Europe en 1817, 1837 et 1857.

De ses premières impressions de soirée chez Benjamin Constant, en 1817, à celles que lui fit, en 1857, la conversation de Tocqueville, on retrouve constamment chez Ticknor une admiration nostalgique pour ce qui évoque en lui « l'Ancien Régime » français.

Avant de s'embarquer pour l'Europe, le jeune homme avait séjourné chez Thomas Jefferson, en sa belle demeure de Monticelli, et on sait que le grand Américain aimait à se souvenir de ses années d'ambassade à Paris, au temps de la « douceur de vivre ».

Cette sympathie qu'éprouvait George Ticknor pour la « Société » parisienne, ne semble pas avoir été du goût de tous les Américains. Peu après sa mort, le critique littéraire Charles Eliot Norton, son neveu, écrivait à Carlyle : « Il avait une nature séduisante, sinon très profonde. Ses

(1) Nous utilisons l'édition de 1909 : *Life, Letters and Journal of George Ticknor*, with illustrations, Boston et New-York, Houghton Mifflin Cie.

défauts mêmes, dont les pires étaient le manque d'imagination et d'humour, le servaient dans une société conventionnelle. Il pouvait prendre tout cela au sérieux, autant que s'il était né avec un titre et un majorat. »

De ses contacts avec les milieux les plus divers et les plus nouveaux pour lui, des Universités allemandes aux Ermitages d'Espagne, du Vatican aux salons de la Duchesse de Duras, de Chateaubriand ou de Lamartine, Ticknor rapporta dans son pays une curiosité toujours en éveil pour les littératures étrangères, dont il fut le véritable Ambassadeur; il devint le premier hispanisant des Etats-Unis (2), fut l'animateur de la création des Universités américaines et fonda la précieuse bibliothèque de Boston. — A. J.

CHATEAUBRIAND

Le 28 mai 1817, Ticknor dîne chez Mme de Staël (3) *avec le Duc de Laval, Barante, Chateaubriand et Mme Récamier* (4).

La Duchesse de Broglie, avec la gentillesse qui la caractérise, s'aperçut du grand intérêt que j'éprouvais pour ces nouvelles relations [Chateaubriand et Mme Récamier], et me plaça entre elles au dîner, si bien que j'eus la chance de les connaître un peu mieux. Mme Récamier doit avoir maintenant quarante ans, ou plus, bien qu'elle ne paraisse pas tant, et l'éclat de cette beauté, qui a été réputée dans toute l'Europe, est certainement atténué. Je ne veux pas dire qu'elle ne soit plus belle, car elle l'est, assurément, et même très belle. Sa taille est élégante, ses doux yeux remplis d'expression, son bras et sa main extrêmement beaux (...). J'ai été surpris de constater que sa physionomie n'est pas du tout mélancolique, et que sa conversation est gaie, remplie de vivacité (...).

Chateaubriand est un petit homme au teint brun, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, et, avec cela, il a une expres-

(2) Mérimée, qu'il vit en 1838, et dont l'affectation lui déplut, fait, de son Histoire de la Littérature espagnole, un compte rendu assez sévère dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1851.

(3) C'est l'*Allemagne* de Mme de Staël qui avait décidé Ticknor à venir travailler dans les Universités allemandes. Aussi une de ses premières visites à Paris fut-elle pour son auteur déjà mourant, et le récit de cette entrevue a été publié par la Comtesse de Pange.

(4) C'est à ce dîner que se « découvrirent » Chateaubriand et Mme Récamier.

sion très marquée; il ne faut pas être grand physionomiste pour dire tout de suite que c'est un caractère ferme et décidé : chacun de ses traits, chacun de ses gestes l'affirment. Il est excessivement grave et sérieux, et donne un ton grave et sérieux à la conversation dans laquelle il s'engage. Quand toute la table riait de l'esprit de Barante, Chateaubriand ne souriait même pas; non, peut-être, qu'il ne jouît autant que les autres de cet esprit, mais le rire est trop léger pour l'enthousiasme qui forme la base de son caractère (...).

(...) Il était naturel que nous parlions de l'Amérique, et il me fit un long récit, éloquent, de ses voyages de Philadelphie au Niagara, à travers les forêts vierges, jusqu'à la Nouvelle-Orléans; je dois avouer qu'il ne manifesta pas, sur ce sujet, l'ardeur et la vanité dont il témoigne, à mon avis, dans *Les Martyrs* et l'*Itinéraire* (...). Il semblait plutôt préférer parler de l'Italie et de Rome, dont ses souvenirs semblaient plus vivants que ceux de tous ses autres voyages (...). Il a parlé de Rome comme d'un « endroit où il est si facile d'être heureux ». Sa conversation, comme son caractère, paraît vive, originale, décidée, et remplie, de même que ses ouvrages, de phrases étincelantes, de pensées heureuses, quelquefois plus brillantes que justes. Son ton était généralement déclamatoire, mais pas à l'excès (...).

2 juin. — Ce matin, j'ai été voir Chateaubriand. Il est pauvre, maintenant, car il a perdu sa situation et vit dans un « hôtel garni », pas loin de chez moi. Nous avons parlé pas mal de nos Indiens d'Amérique, et des théories en vogue sur la manière de les civiliser; sur ce sujet, il a les opinions rationnelles que personne, je crois, ne peut avoir, sauf celui qui a vu les Indiens (5). Il m'a aussi beaucoup parlé de son voyage en Grèce, et cela m'a intéressé; il m'a dit bien des choses qui me détourneraient d'entreprendre une expédition de ce genre, en m'assurant qu'on y pouvait apprendre moins que je ne l'avais supposé.

5 juin. — Chateaubriand est venu me voir, ce matin, et m'a demandé de passer la soirée chez lui. Il y avait seulement trois ou quatre de ses amis, car Mme de Chateaubriand est malade. Il parla beaucoup, mais n'était pas aussi excité, ou « exalté », comme disent les Français, que chez Mme de

(5) Le témoignage de Ticknor semble avoir échappé aux nombreux historiens du *Voyage d'Amérique*.

Staël, et, de ce fait, il était plus raisonnable, mais moins amusant; cependant j'ai trouvé, ce soir, son caractère plus attachant; il a parlé avec simplicité et bonne humeur du *Mercure* qui l'a si terriblement « éreinté » ces jours-ci; il jouait avec son chat, aussi simplement que le fit jamais Montaigne, et allait souvent voir comment se portait sa femme (...)

16 juin. — J'ai passé une soirée délicieuse chez Chateaubriand, avec quelques-uns de ses amis, la plupart membres de la chambre des pairs. Il était en pleine forme (...) et répandit un torrent d'éloquence riche et variée (...). Au début de la soirée, la conversation se porta sur la situation de l'Europe; il bondit dans la discussion en disant : « Je ne crois pas à la Société Européenne », et il appuya son affirmation prophétique par une sorte de splendide déclamation à laquelle des arguments n'auraient ajouté aucune force : « Dans cinquante ans, dit-il, il n'y aura plus un souverain légitime en Europe (6). De la Russie à la Sicile, je ne prévois que le despotisme militaire, et, dans cent ans — dans cent ans! — le nuage est trop sombre pour la vision humaine, trop sombre, peut-on presque dire, pour que la prophétie puisse le pénétrer. *Là,* peut-être, est la misère de notre situation; *peut-être* vivons-nous, non seulement le crépuscule de l'Europe, mais le crépuscule du monde! »

Il prononça cette phrase d'un tel ton, et avec un tel regard, qu'un silence mortel s'ensuivit. Chacun sentit, je n'en doute pas, avec moi, que l'avenir lui était devenu incertain. Peu de moments après, par une impulsion naturelle d'égoïsme, on agita la question de ce que devrait faire un homme dans cette situation. Tout le monde regardait Chateaubriand : « Si j'étais sans famille, je voyagerais, non que j'aime voyager, j'en ai horreur, mais parce que j'aspire à voir l'Espagne pour savoir ce qu'y ont produit huit années de guerre civile. Et j'aspire à voir la Russie, afin de pouvoir mieux estimer la puissance qui menace de submerger le monde.

« Après avoir vu cela, je pense que je connaîtrais le destin de l'Europe; alors, j'irais fixer mon dernier foyer à Rome : là, je planterais ma tente, là je bâtirais ma tombe, et là,

(6) « Je me demande souvent si l'ancien monde peut éviter une révolution générale », écrivait-il le 5 juin dans le *Journal des Débats.* Cf. Beau de Loménie : *La Carrière politique de Chateaubriand de* 1814 *à* 1830 (Plon, 1929).

parmi les ruines de trois Empires et de trois mille ans, je me donnerais entièrement à mon Dieu! »

Eh bien, il n'y avait pas en tout cela beaucoup de fanatisme. C'était le désespoir s'exhalant du cœur du poète, dont la famille avait été exterminée par une révolution, et qui avait été sacrifié lui-même à une autre révolution, et, bien que je ne voie guère comme lui les destinées de l'Europe et du monde, aussi longtemps que je vivrai, je respecterai cet homme pour ce que j'ai connu ce soir de ses sentiments.

13 *février* 1838. — Je suis allé aujourd'hui voir Chateaubriand. Il vit dans un quartier très excentrique, bien au delà de Sainte-Geneviève (7), dans une sorte de farouche retraite, recevant peu et ne sortant pas. Il a créé là une sorte d'hospice où il fait vivre douze hommes et douze femmes pauvres, extrêmement âgés, non, en réalité, sur ses propres ressources, mais grâce à une contribution annuelle qu'il lève régulièrement, près et loin de lui, jusque dans le palais de ce Louis-Philippe exécré.

Il m'a reçu avec bonté dans son bureau, qui ne m'a pas semblé très confortable, mais contient une superbe copie de la *Sainte Famille* de Mignard; elle lui a été donnée par la Duchesse de Duras, dans le délicieux hôtel de laquelle j'avais l'habitude de le voir en 1818 et 1819.

Il est très changé depuis ce temps : les rides sont profondes sur son visage, et ses traits ont beaucoup durci. Mais il a la même physionomie frappante et quelque peu théâtrale, qui est tout à fait bien rendue dans ses portraits gravés courants.

Il parla de Mme de Duras avec sentiment, du moins en apparence, du règne de Louis XVIII avec un peu d'amertume et d'un ton très dogmatique, ne cachant pas son opinion que, si on avait mieux suivi ses conseils, les choses ne seraient pas où elles en sont. Son travail sur le Congrès de Vérone, actuellement sous presse, expliquera, dit-il, beaucoup de faits que le monde n'a pas connus jusqu'ici; d'après tout ce que j'ai entendu dire, je suis disposé à croire qu'il fera quelque sensation quand il paraîtra, et offensera probablement quelques-uns de ses meilleurs amis, comme l'auteur lui-même les a déjà souvent offensés.

(7) Le Panthéon. L'infirmerie Marie-Thérèse, fondée par Mme de Chateaubriand en 1819, était 86, rue d'Enfer (aujourd'hui, 92, rue Denfert-Rochereau), et le pavillon habité par les Chateaubriand se trouvait au 84.

Vraiment, à tous égards, sauf en apparence, il m'a semblé peu changé.

Quand je suis parti, il m'a demandé de venir le voir quand j'en aurais l'occasion, mais il a fait beaucoup de manières à ce sujet, disant qu'il était un pauvre ermite, qui n'avait rien à offrir à un étranger habitué aux « grands salons » de Paris. Je suis un peu de son avis, et je ne sais si je reviendrai.

ROME : PIE VII, LES BONAPARTE

1er février 1818. — Nous avons été présentés au Pape ce matin, Cogswell et moi. Il est le seul souverain d'Europe que j'aie jamais éprouvé la curiosité de voir; je désirais vivement le rencontrer, en considération de la fermeté, de la dignité avec lesquelles il s'est toujours comporté dans les circonstances les plus difficiles, les plus angoissantes, alors que les Rois et les gouvernements, de force incomparablement plus grande, reculaient et cédaient (...).

Comme Américains, nous eûmes une sorte de privilège national : audience privée, à un moment où il n'en est pas habituellement accordé. Personne ne vint avec nous, sauf le Professeur Bell, d'Edimbourg, le fameux anatomiste.

Il y eut très peu de cérémonie, ou de parade, et, à tous égards, cela me plut énormément.

En entrant, nous nous sommes agenouillés, et nous avons baisé sa main. Il est (...) très vieux, mais il nous a reçus debout, habillé avec une simplicité et une humilité caractéristiques, comme un moine, sans le plus petit ornement pour marquer son rang. Bell ne parlait pas italien, aussi la conversation se fit-elle surtout avec nous et comme nous étions Américains, entièrement sur l'Amérique. Le Pape parla beaucoup de notre tolérance universelle et la loua autant que si c'était une doctrine de sa religion (...). Il s'informa du prodigieux accroissement de notre population, d'une manière qui me montra qu'il avait sur ce sujet des notions plus précises que nous n'en trouvons habituellement en Europe; quand je lui expliquai un peu son développement, il dit que le temps viendrait bientôt où nous serions capables de donner nos ordres à l'Ancien Monde.

Il avait entendu aussi parler de la supériorité de nos vaisseaux marchands sur ceux de toutes les autres nations,

et parla de nos succès dans la dernière guerre contre les Anglais avec tant de liberté que je soupçonne qu'il avait oublié que deux sujets anglais étaient à ses côtés.

L'abbé, cependant (8), le lui rappela en disant, moitié en plaisantant, que nous avions fort bien fait, sans doute, mais parce que nous avions toujours eu les Anglais pour maîtres. « Oui, Monsieur l'Abbé », dit le Pape (...) « oui, c'est très vrai, mais je vous conseille de veiller à ce que les élèves n'en apprennent pas plus qu'il ne le faut pour leurs maîtres. »

Dans toute la conversation, il a montré beaucoup de bonhomie et de bonté, et une gaieté très remarquable chez quelqu'un d'aussi âgé et infirme.

J'ai réservé les Bonaparte pour la fin, parce que je ne sais vraiment pas où les classer, car, maintenant du moins, ils n'appartiennent à aucune nation (...). Ils sont recherchés, cependant, plus que qui que ce soit dans Rome; pour moi, je n'ai pas trouvé de sociétés aussi agréables, bien que j'en aie rencontré de plus cultivées ou de plus élégantes (...).

Louis, l'ancien Roi de Hollande (...), vit plus simplement que tous les autres membres de la famille, et il a gardé le caractère bon et honnête qu'il ne perdit même pas en Hollande, quand il agissait sous les ordres d'un despotisme cruel. Il a un fils, de quatorze ans, plein de promesses, auquel il est absolument dévoué, et c'est lui qui s'occupe de son éducation. On dit qu'il passe le reste de son temps à lire du latin et à écrire des vers. Le soir, il a sa coterie, qui est plus agréable que celle de sa mère, parce que sa conversation est plus amusante.

La Princesse Borghèse est la coquette la plus consommée que j'aie jamais vue. A quarante-deux ans, elle a une silhouette d'une beauté rare, et un visage encore frappant, sinon beau. Si on ajoute à cela qu'elle a gardé une gaieté de jeune fille, un talent peu commun et une adresse à manœuvrer, il sera évident qu'elle est, sinon une Ninon de Lenclos, du moins une femme des plus rares. Chez Lucien, où le ton est grave, elle est réservée comme une nonne; mais, dans son palais, où elle vit dans un grand luxe, elle se montre sous son vrai jour, et joue son rôle d'une manière qui fait d'elle une curiosité aussi attrayante qu'une exposition foraine.

Le soir de sa fête, elle a donné un souper pour soixante-

(8) L'abbé Taylor, Irlandais désigné pour présenter les Anglais au Pape.

dix personnes, tout le service était d'argent doré. Mais, malgré la splendeur orientale de toute chose, unie à un goût et un raffinement européens, je suis persuadé que les étrangers étaient, comme moi, plus frappés de ses manœuvres, assise entre le vieux Cardinal Albani et le Cardinal Vicaire, que de la magnificence et du luxe qui les entouraient.

LA DUCHESSE DE DURAS, TALLEYRAND (HIVER 1818-1819)

La Société de la Duchesse de Duras était ultra (...). Elle se composait de beaucoup de gens qui se distinguent actuellement dans la direction des affaires, auxquels la Duchesse a pu ajouter beaucoup d'hommes de lettres sans distinction de parti. Ceci, grâce à son caractère personnel.

Elle a maintenant à peu près trente-huit ans et n'est pas belle, mais sa physionomie est frappante, animée; elle a des manières élégantes et une puissance de conversation qui n'a pas d'égale en France depuis la mort de Mme de Staël (...). Son enthousiasme, sa simplicité, son sérieux (...) donnent à sa conversation le charme particulier que j'ai vu opérer comme un « philtre » sur des natures aussi différentes que celles de Chateaubriand, de Humboldt et de Talleyrand (...). J'ai dîné une fois chez elle avec Humboldt comme seul convive, et j'ai été positivement ensorcelé par sa conversation. Un soir, elle organisa une réunion délicieuse pour la Duchesse de Devonshire. Cinq ou six personnes seulement : mon vieil ami le Vicomte de Senonnes, Humboldt, Forbin et deux ou trois dames, et Chateaubriand lut une petite nouvelle sur les Zegris et les Abencérages de Grenade, remplie de descriptions d'une poésie étincelante comme celles des environs de Naples dans *Les Martyrs* (...).

(...) Un soir, quand j'entrai, je vis un vieux monsieur, debout, le dos à la cheminée, vêtu d'une longue redingote grise, boutonnée jusqu'au menton, ornée seulement du ruban rouge de la Légion d'Honneur, qui se trouvait à la boutonnière de tant de gens rencontrés dans la bonne société que cela n'attirait plus l'attention. Il avait un foulard blanc, épais, qui montait si haut qu'il cachait en bonne partie le bas de sa figure et ses cheveux, poudrés et pommadés, retombaient de manière à cacher son front et ses tempes (...).

(...) J'observai qu'il avait une conversation sérieuse avec Mme de Duras, qu'elle l'appelait « mon Prince », et qu'il y avait dans leur ton, surtout le sien, quelque chose d'un peu trop tendu pour être tout à fait agréable, bien que cela demeurât dans les limites d'une parfaite éducation.

Je pris donc une brochure et fis mine de lire, mais j'écoutai, car ils parlaient d'un sujet politique et législatif connu, dont la société et les journaux retentissaient. Il s'agissait de savoir si, suivant un article de la Charte, « la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat », les Protestants étaient tenus, aux jours des cérémonies religieuses dans les rues, de tendre des tapisseries sur leurs maisons, ou de donner d'autres marques extérieures de respect. Les Catholiques les plus convaincus soutenaient qu'ils devaient le faire, les Protestants le niaient, et venaient de l'emporter en faisant appel au Conseil d'Etat. Mme de Duras n'était pas contente de cette décision, et soutenait son point de vue avec éclat; le monsieur en gris lui répondait avec esprit, mais ne semblait pas avoir envie de discuter là-dessus. A la fin, il me sembla qu'il était un peu piqué par quelques-unes de ses « pointes », — et il dit, assez brusquement, et sur un ton différent : « Mais savez-vous, Madame de Duras, qui a conseillé à — je crois qu'il a dit : Beugnot — de mettre ces mots dans la Charte? » « Non, je ne sais pas », répondit-elle, « mais ce sont des mots excellents, quel qu'en soit l'auteur ». « Eh bien », reprit-il immédiatement, « c'était moi ». « Je suis heureuse », répondit-elle avec la même vivacité, et en riant, mais d'un rire qui sonnait un peu faux, « que vous ayez conseillé de si bons mots, et je vous en remercie ». « Mais savez-vous *pourquoi* je les ai conseillés? » « Non », dit-elle, « mais je suis sûre que vous n'avez pu avoir qu'une bonne raison pour une aussi bonne action ». « Eh bien », continua-t-il, « j'ai suggéré ces mots parce qu'ils ne signifiaient rien du tout ». Mme de Duras répondit avec un peu d'âpreté et la conversation continua quelque temps sur ce ton, jusqu'à ce que, estimant, je suppose, qu'il serait plus agréable de parler d'autre chose, elle se tournât vers moi de manière brusque et dît : « Vous n'avez pas de troubles de cette sorte en Amérique, vous n'avez pas de religion d'Etat. » (...). Le monsieur en gris, apparemment aussi heureux que la dame de changer de sujet de conversation, commença aussitôt à

parler des Etats-Unis, et à me poser des questions. Je ne soupçonnais absolument pas qui il pouvait être, mais je m'aperçus bientôt qu'il avait été lui-même en Amérique; je pris donc la liberté de lui demander quelles parties du pays il avait visitées. Il me dit qu'il avait été à Philadelphie, du temps de Washington, et, quand je répliquai que j'étais de Boston, il dit qu'il y avait été aussi et fit l'éloge de l'Amérique en général. Mme de Duras l'interrompit : « C'est là que je vous ai vu pour la première fois, quand j'étais petite fille, émigrée avec ma mère. Nous vous avons rencontré à un bal public à Philadelphie. » « Oui, dit le monsieur en gris, poursuivant ses propres pensées », « c'est un pays remarquable, mais leur luxe, leur luxe est affreux ». Il le comparait, sans doute, au luxe élégant, si plein de goût, auquel il avait été habitué avant de fuir la Révolution, et dans lequel il avait vécu partout depuis son retour.

Je devenais fort curieux de savoir qui il était et je lui demandai quelles autres parties des Etats-Unis il avait visitées. Il me dit qu'il avait été à New-York et qu'une fois il avait poussé à l'est jusqu'à Portland. Je devinai immédiatement à qui j'avais à faire, car je savais que M. de Talleyrand avait été jusque-là, à l'est, et pas plus loin (...). A la fin, Mme de Duras se tourna vers nous et dit : « Messieurs, vous parlez de tant de gens que je pense que vous devriez vous connaître » et elle me présenta au Prince de Talleyrand.

Naturellement, tout devint alors simple et facile, je le questionnai sur les Etats-Unis — sujet sur lequel il ne semblait pas aimer parler —, mais il dit : « Il y a beaucoup à apprendre là, j'y ai appris assez, moi-même », et alors, se tournant vers Mme de Duras, il dit en riant : « Si Dino (son neveu) allait là, il y apprendrait plus qu'il ne le fait chaque soir à l'Opéra. » Je le questionnai sur l'apparence de Washington : il en parla très respectueusement, mais très froidement, et je pus facilement en comprendre la raison, car il est bien connu que Washington avait dit à Hamilton qu'il ne pouvait recevoir Talleyrand à son « lever ». Pichon m'avait dit, en 1817, qu'il savait que Talleyrand ne lui avait jamais pardonné cela (9) (...).

(9) En 1837, le baron Pichon, qui avait été secrétaire de légation de Fauchet et de Genet aux Etats-Unis, puis aux affaires étrangères avec Talleyrand, dit à Ticknor que le « Prince » haïssait les Etats-Unis. Il n'avait, pensait-il, jamais oublié le refus de Washington de le recevoir à son « lever »; Washington ne croyait pas convenable, dans la position délicate où il se trouvait vis-à-vis de la France, de recevoir un émigré

(...) Je le revis plusieurs fois, et il y eut une conversation particulièrement intéressante, toujours dans la bibliothèque de Mme de Duras, quand je la vis pour la dernière fois, juste avant de quitter Paris pour Londres. Il y avait une « crise » depuis plusieurs jours... le Duc de Richelieu avait démissionné et il était difficile de former un ministère. Je n'avais pas été cinq minutes dans la pièce quand je m'aperçus que, comme tout le reste du monde, le Prince de Talleyrand et Mme de Duras parlaient des inquiétudes du moment; le Vicomte de Senonnes était là, écoutant. Je me rapprochai de M. de Senonnes, que je connaissais très bien, et nous parlâmes tous deux aussi peu que possible. D'ailleurs, il n'y avait rien à dire : le Prince tenait la conversation à lui seul, et il parlait avec beaucoup de sérieux; il semblait souhaiter qu'on l'entendît, et que ses opinions fussent connues. Il m'apparut qu'il voyait les choses fort sombres. Tout était menaçant. Aucun Ministère suffisant ne pouvait être formé. Le Roi n'avait personne sur qui compter. Bref, tout était aussi noir que possible. Mme de Duras parlait très peu. Elle était, tout le monde le savait, un personnage important dans l'organisation des affaires au Palais, et les vues que donnait le Prince sur le proche avenir, certainement assez attristantes, la rendaient évidemment malheureuse. Enfin, il se leva pour partir, mais continua ses mêmes discours péniblement tendus, tout en se dirigeant, très lentement, vers la porte, puis, au moment de quitter la pièce, il dit, d'un ton particulier : « Et, cependant, Madame de Duras, il y a un petit moyen, si l'on savait s'en servir », et il disparut, sans attendre de réponse. Il y eut un moment de silence étrange, puis, après avoir fait à Mme de Duras des adieux pleins de reconnaissance, je le suivis.

Mais je n'étais pas entré dans ma voiture, dans la cour, que M. de Senonnes me rattrapa, et me dit que Mme de Duras me serait obligée si je voulais bien revenir lui parler un instant dans la bibliothèque. Naturellement j'y allai, et, dès que j'eus fermé la porte, elle me dit : « Vous devez vous rendre compte de la signification de l'extraordinaire conversation que vous venez d'entendre, et, en particulier, des derniers mots du Prince; j'espère que

en présence du ministre de France. En tout cas, depuis le 18 Brumaire, Talleyrand s'était toujours affirmé ouvertement contre les Etats-Unis et avait récemment usé de son influence pour s'opposer à ce qu'on fasse droit à leur réclamation des fameux 25 millions.

vous me ferez la faveur de ne pas en parler tant que vous resterez en France. Comme vous partez si prochainement, j'ai confiance que vous n'estimerez pas faire un trop grand sacrifice. »

Je lui fis naturellement cette promesse, et la tins, bien que j'eusse beaucoup aimé raconter toute la conversation chez les Broglie, où je dînai le même soir avec Humboldt, La Fayette et De Pradt, ils en auraient beaucoup joui.

Mais la première maison où je dînai en Angleterre fut celle de Lord Holland, où je rencontrai Tierney, Mackintosh, et quelque autre Whig important, auxquels je racontai la chose, au milieu de grands rires. Deux ou trois fois, dans la suite, quand je rencontrai Sir James Mackintosh, il me parla de Talleyrand et l'appela toujours « le petit moyen ».

LAMARTINE

23 décembre 1837. — Je suis parti assez tôt de chez le Colonel Thorne, où je dînais, pour aller voir Lamartine, qui, à cause de sa santé assez médiocre, n'aime pas recevoir tard. C'est un homme riche, et il vit comme tel; de plus, il est au plus haut point l'intellectuel à la mode, en ce moment, à Paris (...) dans l'état d'équilibre actuel des partis, il a dans les mains une grande force politique. Comme poète, il est, naturellement, le premier et le plus à la mode, et il a toujours autour de lui quantité de jeunes aspirants à la gloire, auxquels on dit qu'il manifeste plus de bonté qu'il ne serait prudent et utile pour eux.

Je l'ai trouvé dans un magnifique hôtel et un salon arrangé avec goût, dans lequel il y a cinq ou six peintures de sa femme, et un excellent portrait de lui. Il y avait une douzaine de messieurs, parmi lesquels je ne connaissais que Tourgueniev et le Comte de Circourt.

Lamartine savait que j'allais venir, et, quand je fus annoncé, il me reçut cordialement, presque comme si j'avais été une vieille connaissance. Sa femme semble avoir quarante ans, elle était habillée en noir, couleur qu'elle a constamment portée depuis la mort de leur seul enfant, une fille de quatorze ans, qui est morte pendant leur voyage en Orient. Elle évite le monde et les grandes réunions, ne reçoit que les hommes qui viennent voir son mari. Elle m'a parlé, bien, de l'Abbé de Lamennais et de son *Livre du Peuple*, et

s'est montrée, ce que je crois qu'elle est, en réalité, une femme très cultivée.

Lamartine, lui, a, je pense, environ quarante-cinq ans, il est mince, mais de belle prestance et ses manières sont gracieuses; sa tête est fort belle. On peut vraiment dire qu'il a une tête et une allure de poète. J'imagine qu'il est nerveux et sensible, il marche de long en large au fond de son salon, ne parlant qu'avec une personne, — deux au plus — qui marchent avec lui. On me dit que c'est son habitude, et qu'il ne lui est pas agréable de parler quand il est assis.

Pendant la demi-heure que j'ai passée à marcher et parler avec lui, deux choses seulement m'ont frappé : son ignorance totale de la littérature anglaise actuelle, et la forte expression de sa foi dans la valeur poétique des progrès récents de la vie matérielle : la vapeur, les chemins de fer, seront des thèmes féconds pour la poésie (10).

Il a été aussi curieux de l'Amérique et de littérature américaine qu'il le fallait pour être poli, mais je pense qu'en réalité il se soucie fort peu de l'une et de l'autre.

20 janvier 1838. — Chez Lamartine : ce soir, en marchant de long en large dans son salon, comme il en a l'habitude, il a beaucoup parlé de lui. Il dit qu'il n'a pas écrit de poésie avant d'avoir vingt-deux ans, et pense qu'il en était empêché par la « fougue de ses passions ».

Il a cessé de le faire dès qu'il a obtenu une fonction diplomatique parce qu'il préfère, de beaucoup, les affaires d'Etat à toute autre chose, et pense qu'elles représentent un devoir plus haut, et plus honorable. Il a fort goûté son poste de Ministre à Florence et aime ses occupations de Député. L'été, quand il est à la campagne, il écrit encore de la poésie, et il a terminé, cette année, un poème assez long, mais il met toute activité de ce genre après les affaires publiques. En fait, il dit qu'il regarde la poésie comme l'occupation de la jeunesse ou de la vieillesse. Chacun de ces âges ayant son ton et sa veine propres, tandis que l'époque de la maturité devrait être consacrée, comme l'ont fait Milton, Dante et Pétrarque, aux affaires de l'Etat et au patriotisme. Il y avait peut-être, un peu d'affectation dans

(10) Ceci est intéressant à noter, car Lamartine aurait ainsi devancé Whitman de près de vingt ans.
Vigny a bien tenté d'utiliser le thème « chemins de fer » dans *La Maison du Berger*, mais il les prend au tragique, de manière presque comique pour nous.

ces mots, mais pas tellement. Son caractère semble franc, sinon tout à fait naturel.

28 février. — J'ai fini la soirée chez Lamartine, mais l'atmosphère y était uniquement politique. C'est une pitié. Il n'est pas un grand poète, c'est certain, mais il ne devrait pas être assez sot pour s'imaginer qu'il est un homme politique (11).

(11) Le neveu de Ticknor, Ch. E. Norton, qui vit Lamartine en 1850, est beaucoup plus dur pour lui que son oncle. Il raconte des traits de vanité naïfs du poète, parle de son salon, consacré à son culte, où se trouvent 9 portraits de lui (22 dans trois pièces !). Longfellow lui raconta que Sainte-Beuve, comparant devant lui Victor Hugo et Lamartine, avait conclu : « Charlatan pour charlatan, je préfère Lamartine. » Ch. E. Norton : *Letters...*, London, Constable..., 1913, t. I, pp. 65 sq.

MERCVRIALE

LETTRES

UN BON PELOTON DE JEUNES ROMANCIERS. — Est-ce une illusion? Le peloton des partants pour les prix littéraires paraît cette année de qualité. Il est triste que des éditeurs ne s'intéressent à la jeune littérature qu'en vue de cette compétition, que des auteurs écrivent en fonction d'elle et que des critiques n'abandonnent que pour ce court moment leurs dadas, mais les choses étant ce qu'elles sont, et difficilement amendables, il faut se réjouir d'avoir malgré tout à lire quelques bons livres.

En premier lieu je placerais *Le Conquérant* de Jean-Marie Caplain (1), peut-être parce que je suis directement responsable de sa publication, aussi parce qu'une fois accompli mon petit tour d'horizon il me semble être le plus original et le plus passionnant des ouvrages de jeunes que j'ai lus, sans doute également celui qui me paraît avoir la plus grande portée. Il est long, apparemment banal, minutieux à l'excès, et je n'assurerais pas qu'à son propos l'auteur ait été torturé par des problèmes d'écriture, mais il faut être aveugle comme le deviennent avec les ans les critiques chevronnés, ou malveillant comme voudraient le paraître les jeunes vedettes du journalisme littéraire pour ne pas ranger cette œuvre insolite parmi les révélations de cette année. J'ajouterais, afin de tranquilliser tout le monde et l'auteur, que *Le Conquérant* ne me paraît pas susceptible d'être distingué par les jurys.

C'est l'histoire d'un adolescent, étudiant en droit, qui fait la conquête d'une jeune fille, comme lui de bonne famille, lui promet le mariage et vit avec elle dans une chambre du Quartier Latin, puis, tout en continuant de l'aimer, éprouve jusqu'au supplice l'impossibilité de la vie commune. Au bout de 450 pages serrées qui ne traitent de rien d'autre, le héros-narrateur est

(1) Corrêa, coll. « Le Chemin de la Vie ».

enfermé dans une perplexité tragique : doit-il continuer de vivre avec Marguerite, doit-il définitivement la quitter? L'ouvrage se termine sur un appel au secours qui n'est pas feint : « Dites-moi, dites-moi vous tous, dites-moi ce que je dois faire. »

Le sujet est à la fois mince et immense, banal et extraordinaire, ennuyeux et passionnant. Tout dépend de la façon dont l'auteur entend le traiter. Depuis quelques années, disons depuis *L'Epithalame* de Jacques Chardonne, nous ne manquons pas de « romans du couple » qui, malgré la mise en œuvre de talents divers, se confondent étrangement dans la même monotonie, nos plus jeunes romanciers n'y ayant guère ajouté qu'une touche de cynisme. Je ne pense pas que Jean-Marie Caplain ait voulu écrire un nouveau « roman du couple », et ce qui le différencie de ses prédécesseurs, dont beaucoup ne manquaient ni de lucidité ni de courage, c'est un parti pris d'exactitude scientifique. On a parlé à son propos de Proust, un peu rapidement peut-être mais non pas faussement : de même que les contemporains d'*A l'ombre des Jeunes filles* faisaient de Proust le gibier des psychologues professionnels, de même *Le Conquérant* recrute ses premiers admirateurs parmi les philosophes et les médecins. Ce qu'ils y voient c'est l'étude minutieuse et objective, expérimentale même, de la passion amoureuse dans la transformation qu'elle opère du comportement des individus et de leur perception du monde, en même temps qu'est suivie pas à pas et analysée cette passion elle-même dans son évolution. Si l'on convient que la plupart des romanciers n'ont guère fait jusqu'à présent autre chose, notre auteur se sépare d'eux en ce qu'il refuse de valoriser ou de dévaloriser l'amour qui, pour lui, ne grandit ni ne rapetisse les individus, et qu'à son propos il ne voit nul motif de s'exalter ou de pleurer des larmes de sang. Il veut le voir comme une des caractéristiques de l'humaine condition au même titre que la faculté de vouloir ou de penser. Il veut la décrire, l'analyser, l'étudier en tant que telle. Est-il besoin de dire que sa peinture en prend une force étonnante?

Ce parti pris agace ou même indigne franchement la plupart des commentateurs qui, ayant l'habitude d'intégrer l'amour à l'arsenal des sentiments, des besoins ou des conventions, refusent de le voir en objet de laboratoire, détaché des sujets qu'il anime. Il y a l'amour de Chimène et celui de Julien Sorel, différemment colorés selon les personnages qui le nourrissent et qui ne sauraient se confondre. Il ne peut, selon eux, y avoir un phénomène amoureux, abstrait et désincarné, que l'adolescent revêt avec la

robe prétexte, et qui, pour un milieu et une époque, vaudrait pour la plupart des individus. D'autre part, et c'est un autre sujet d'indignation, on ne peut parler de ce phénomène qui tient à notre vie la plus intime et entre dans des complexes moraux, sociologiques ou religieux avec la précision dans les termes que requiert, par exemple, la faculté d'assembler des concepts. Jean-Marie Caplain heurte des habitudes, des traditions, des idées reçues.

Il procède pourtant de la manière la plus modeste, voire la plus naïve, qui soit. Il montre son héros arrivant à Paris et désireux de se procurer coûte que coûte une maîtresse. La bonne de l'hôtel, qu'il a sous la main, remplit cet office. Thierry est insatisfait : ce n'est pas ce qu'il avait pensé. Il vise alors plus haut et désire une liaison sérieuse. Ici encore son choix est réduit au minimum : l'élue sera la jeune fille qu'il est amené à rencontrer le plus souvent. Pendant deux cent cinquante pages nous avons phase par phase, gage par gage, le récit de la lente conquête de *l'autre*. Si Thierry agit comme n'importe quel adolescent amoureux, son créateur n'agit pas comme n'importe quel romancier : chaque phase de la conquête, chaque gage enlevé de haute lutte, est l'occasion d'une réflexion préliminaire, d'une description, puis d'un retour sur l'action, qui donnent de chaque événement minime au moins une triple image et contribuent à faire de chacun d'eux l'un des faits d'armes d'une bataille interminable. Si nous croyons qu'avec la victoire nous allons respirer, l'auteur ne tarde pas à nous détromper : à peine formé l'amour se désagrège et, pour en peindre la lente désintégration, il y faut d'innombrables descriptions de défaites particulières. Ce que semble vouloir dire l'auteur c'est que l'amour est impossible parce qu'il vise à conquérir ce qui, par définition, échappe à la conquête : la liberté de *l'autre*, inaliénable et imprévisible dans ses effets, logée au plus secret de sa personnalité. Il semble, par suite, que tous, tant que nous sommes, nous nous contentions de demi-mesures et de compromis. On savait déjà que l'amour est à réinventer.

On aura peut-être reconnu au passage, dans cette brève analyse, un dessein, voire un vocabulaire, qui nous sont familiers. En effet : Jean-Marie Caplain, qui met sans doute en œuvre des souvenirs personnels et campe des personnages qu'il a tout lieu de bien connaître, a choisi une méthode d'exposition, de description et d'analyse qui sort tout droit de *L'Etre et le Néant*. Quand Thierry souffre d'être regardé par sa compagne, quand il ne peut

bientôt plus supporter qu'elle le touche, quand il se sent dépossédé du monde au seul profit d'un être qui l'accapare, quand il reconquiert ce monde avec sa liberté, nous nous disons qu'il a lu Sartre de près et qu'il s'en montre le fidèle disciple. Nous n'en sommes point gênés parce qu'en l'occurrence le disciple ne se contente pas d'imiter et poursuit dans la voie inaugurée par le maître. Sa description phénoménologique de l'amour peut être portée au crédit de l'école qu'elle enrichit d'extraordinaire façon. Ce que Stendhal a fait pour son temps avec sa théorie de la « cristallisation », Jean-Marie Caplain l'a fait, toutes proportions gardées, pour le nôtre. Quand le bruit que fait son livre sera apaisé on s'en apercevra.

●

Jean-Charles Pichon, avec son nouveau roman *Sérum et Cie* (2), a lui aussi le don de soulever indignations et colères. Son sujet est, paraît-il, malsain, et il a une manière tout à fait morbide *(sic)* de le traiter. Son *Sérum* est l'histoire désespérante d'un inadapté social abandonné par sa femme, vagabond, impuissant et masochiste, que rien d'autre ne retient à la vie que la vie même. Il devient par hasard millionnaire, mais plaçant apparemment ailleurs que dans la fortune ses raisons de vivre il se laisse écraser par un taxi. Je ne vois là rien que de moral et de parfaitement sain. Il existe malheureusement une espèce de critiques pour qui les personnages de roman doivent être uniformément des héros ou des saints, mieux encore : des donneurs de leçons de morale. Le Sérum de Jean-Charles Pichon est au bas de l'échelle sociale, et il a le malheur d'aimer être fouetté par sa femme : voilà le bout de chiffon rouge qui fait se ruer les grenouilles moralistes à l'assaut. Elles en oublient de voir que Pichon est un de nos meilleurs romanciers et que dans ce dernier ouvrage il approche de la classe internationale. Lui aussi passera probablement à côté des couronnes.

●

Il est également des ouvrages susceptibles d'être mis entre toutes les mains et qui ne manquent pas de valeur. J'en vois au moins trois : *Le Souffle*, de la jeune mais déjà chevronnée Domi-

(2) Corrêa.

nique Rolin (3), l'auteur des *Marais*, *La Rançon*, de Julien Segnaire (4) qui avait déjà attiré l'attention avec son *Délire logique*, *Le Sang chaud* d'un jeune inconnu, Marcel Moussy (5) qui semble promis à une belle carrière.

Il est difficile de résumer *Le Souffle*, histoire d'une famille dont tous les membres possèdent peu ou prou cette étrangeté poétique que l'auteur aime donner à ses personnages. On y voit un grand-père moribond, sa fille aînée gardienne des valeurs familiales, une jeune mère dont l'enfant se tue accidentellement, une fille amoureuse, un fils assassin, des petits-enfants avides de vivre. Le cadre est indéterminé : ville et campagne, et, à la ville, un cabinet d'estampes. L'action est à peu près nulle : à la fin le fils, Valentin, tue la sœur aînée pour des raisons peut-être plausibles mais obscures. Le domaine de Dominique Rolin est la vie, non tant dans ses manifestations que dans son sourd mystère germinatif. Elle nous fait partager son étonnement de voir les vieux mourir, les enfants naître, les frères et sœurs s'aimer ou se détester. Elle se meut dans un climat d'irréalité curieusement fait de précisions réalistes et qui semble être celui de la vie appréhendée à sa source, dans ses origines à la fois biologiques et sentimentales. Elle a résolu à sa façon une certaine quadrature du cercle, et c'est un écrivain. Son univers clos, à l'atmosphère un peu lourde, est un de ceux qui s'imposent avec évidence.

Marcel Moussy cherche, lui aussi, à créer une atmosphère : celle de la vie quotidienne dans une ville d'Afrique du Nord où il n'advient que des drames communs. Grand admirateur de Faulkner il néglige d'allumer sa lanterne, et il nous faut lire au moins cinquante pages avant d'être au fait. Les personnages sont fuligineux, leurs aventures à peu près incompréhensibles, puis tout s'éclaire peu à peu. On distingue dans l'ombre chaude deux enfants qui s'aiment, un veuf qui traîne sa vie, une folle qui se laisse mourir de faim, un employé de banque libidineux, un très haut et très puissant seigneur : le maître des bordels de la ville. L'auteur passe de l'un à l'autre sans raison claire, voire sans nécessité, noue à la fin une intrigue dramatique qui finit mal, et se satisfait en définitive de nous laisser un tableau fait de petites touches criantes de vie et de vérité. S'il ne semble pas tout à fait maître de sa matière, il l'est déjà de son écriture, rapide, colorée, puissante, à l'image des humains banals et forcenés qu'il nous montre. Soutenu par un éditeur important qui

(3) Ed. du Seuil.
(4) Gallimard.
(5) Gallimard.

a disputé *Le Sang chaud* à quatre autres, on peut prédire à Marcel Moussy un départ foudroyant.

La Rançon de Julien Segnaire est plus une longue nouvelle qu'un roman. Elle se limite à la courte histoire d'un aventurier venu d'Amérique du Sud s'engager dans les forces républicaines espagnoles. Pilote habile et aguerri, il devient l'adjoint d'un sosie d'André Malraux (sous les ordres duquel l'auteur a lui-même combattu) à l'escadrille internationale. Cependant un soupçon pèse sur lui en raison des mauvais renseignements que les communistes donnent sur son passé. Il se pourrait qu'il fût un traître, un fasciste déguisé, prêt à livrer à l'ennemi les vieux « clous » dont dispose l'aviation républicaine. Les premiers événements auxquels il participe confirment une conduite ambiguë. Sans la protection de Réaux, son supérieur, il deviendrait victime d'un mauvais parti.

L'histoire repose sur un secret (c'est là sa faiblesse) que nous finissons par découvrir : si Atrier s'est en effet autrefois comporté comme un lâche et s'il mérite à bon droit qu'on le suspecte, c'est en raison d'une humiliation subie dans son pays et qui à ses yeux, comme à ceux du colonel Lawrence dans *Les Sept Piliers de la Sagesse*, lui paraît être la pire de toutes.

Julien Segnaire s'est souvenu de Conrad et de son *Lord Jim*. Il admire Malraux jusqu'à l'imitation. Ce ne sont pas là de mauvais maîtres. Et déjà au voisinage de deux grandes routes il donne la preuve qu'il peut tracer son propre sentier.

Maurice Nadeau.

Hommage à Alain, 1868-1951, numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française*, septembre 1952; 376 p., 650 fr. (Gallimard). **Propos d'un Normand**, 1906-1914, par *Alain;* t. I, in-16, 344 p. (Gallimard). — Qui est responsable de ce numéro spécial? Jean Paulhan, qui n'y a pas collaboré mais dont le « prière d'insérer » porte en signature les initiales? Michel Alexandre et Maurice M. L. Savin, signataires d'une note et auteurs de trois des meilleurs textes de l'*Hommage?* Si ce recueil est de si loin supérieur à ce qui se fait d'ordinaire dans le genre (sans excepter, certes, l'*Hommage à André Gide* de l'an dernier), c'est Alain lui-même qui en est d'abord responsable. « Je voyais son œil vif et clair, je sentais sur moi son regard... », écrit l'un des collaborateurs : le souvenir absolument pur de comédie et de complaisance en impose encore assez pour garder chacun de faire le malin et en même temps de tomber dans la platitude hagiographique. Sur trente-cinq hommages (dont peu sont d'écrivains vraiment connus), à peine en compte-t-on deux

ou trois qui soient sots ou ridicules; il est vrai que ceux-là le sont pleinement. Le reste est dense, précis, très vivant, très solide : c'est vraiment un grand homme que l'on voit se relever dans sa masse, dans sa puissance, dans tout l'énigmatique de son être vrai. A noter qu'il n'est guère question d'Alain comme philosophe : on croirait qu'il y ait là un problème, et qu'ils l'éludent. Il est vrai qu'une personnalité poussée à ce point de force et d'autonomie se trouve bien loin au delà de la condition moderne d'un philosophe.

Michel Alexandre a entrepris de rééditer les *Propos d'Alain* que Michel Arnaud (Marcel Drouin) avait choisis et fait paraître en 1920. Les deux volumes qui réunissaient ces 350 *Propos* d'avant 1914 s'épuisèrent en peu d'années; ils restèrent introuvables durant quelque trente ans. Voici le premier volume d'une réédition bien attendue. Le nouveau titre est le titre authentique; des 177 *Propos* de 1920, 167 sont repris, 10 ont été remplacés nombre pour nombre (Alain avait approuvé ces changements avant de mourir). Mais, du 16 février 1906 au 1er septembre 1914, la *Dépêche de Rouen* avait fait paraître 3.098 *Propos d'un Normand :* le premier choix était bien maigre. Michel Alexandre annonce donc, à la place du tome II de Marcel Drouin, toute une série de volumes reprenant dans l'ordre chronologique les meilleurs *Propos* d'avant 1914. — Mais quand? car ce fut là une aventure sans exemple. — S. P.

Saint-John Perse, poète de gloire, par *Maurice Saillet;* in-16, 192 p., 360 fr. (Mercure de France). — Publié si peu de mois après *Billets doux de Justin Saget,* ce deuxième livre permet d'apprécier l'ampleur des moyens que s'est donnés le critique; c'est bien là ce qui chagrine ceux à qui il ferait tant de plaisir en glissant sur une peau de banane. — La plupart des *Billets doux* étaient des textes brefs et — souvent écrits pour *Combat* — polémiques. Le *Saint-John Perse* est une étude critique unique, articulée, composée, ample et souple. Les lecteurs du *Mercure* y reconnaîtront la manière, par exemple, de l'essai qu'il a donné sur Paul Léautaud (« Un cœur plein de dandysme »), tandis qu'ils ont retrouvé dans *Billets doux* la manière (et parfois le texte) de ses chroniques. L'examen précis et même minutieux des mots, des images, des thèmes maintient le critique au cœur du mouvement poétique original, et ainsi au centre d'une pensée qui ne s'est jamais expliquée sur le mode analytique ou dialectique, mais qui s'est traduite par les moyens de la pure expression poétique. C'est le chemin par où Maurice Saillet accède à l'univers personnel du poète, et il en décrit les régions et les climats par référence à ces sortes de *complexes poétiques* que constituent l'Egypte pharaonique, Byzance, l'aventure d'Alexandre... Si même il ne s'agissait pas là de « sources » directes, du moins ces rapprochements paraissent-ils excellemment propres à restituer une atmosphère par définition indéfinissable; voilà donc de grands jets de lumière sur une œuvre à la fois peu connue et célèbre,

rayonnante d'une intense et étrange beauté, évidente en un sens et néanmoins secrète. L'auteur lui-même, qui sous son nom d'Alexis Léger a été au Quai d'Orsay un des personnages de première importance de l'Etat, s'est attaché à rester le plus secret des hommes : l' « essai de biographie » qui termine le volume dissipe beaucoup d'ombres. Et la culture profonde, la patience dans la recherche, la richesse et la qualité d'information dont témoigne évidemment ce livre, expliquent aussi par contre-coup sur quelle solide structure prennent appui les éblouissantes fusées de *Billets doux*. — S. P.

François Malgorn, séminariste, par *Henri Queffélec;* in-16, 216 p., 360 fr. (Mercure de France). — Le précédent recueil de nouvelles d'Henri Queffélec, *Pas trop vite s. v. p.*, remonte à quatre ans déjà. Le caractère en était la variété : variété des sujets, des cadres, des personnages, variété aussi des « manières »; on y trouvait tout l'éventail des thèmes, des techniques et des styles par lesquels l'écrivain, dans les intervalles de ses romans, s'entraînait au maniement du romanesque. La composition de ce nouveau recueil est tout autre : c'est son unité qui frappe d'abord. Huit récits seulement, et uniformément bretons, par le milieu comme par les héros. Il s'agit de petites gens — toujours des terriens — et de leurs humbles aventures, dont la plupart au moins sont retracées très probablement d'après des faits divers réels. Il en résulte une sorte de tableau animé de leur vie quotidienne, décrite avec pudeur, avec discrétion, avec simplicité, mais sans cesse vivifiée par la sympathie tendre de l'observateur et par la connaissance d'un certain et constant sentiment du mystérieux, ou du pieux, ou du merveilleux. (Sentiment qui n'a rien d'incompatible, on le sait, avec, par exemple, telles cuites sensationnelles : lesquelles ne se trouvent pas chez Théodore Botrel, s'il arrive qu'elles se rencontrent dans la nature.) Si l'art de *Tempête sur Douarnenez* s'apparentait à celui de la fresque, celui de ces nouvelles rappellerait plutôt celui de l'enluminure : en supposant que des comparaisons de ce genre aient quelque signification, ce qui est douteux. — S. P.

Cela s'appelle l'aurore, par *Emmanuel Roblès;* in-16, 224 p., 450 fr. (Ed. du Seuil). — Cadre : un village de Sardaigne (et la tonalité du roman est celle de quelques-uns des meilleurs romans italiens d'aujourd'hui). Le drame et le malheur accumulent leurs coups; mais comme le héros et l'héroïne ne se résignent pas à baisser pavillon et qu'ils gardent intacte une certaine exigence qui est celle de ce qu'on se doit à soi-même, c'est le destin qui cède. Non pas qu'il change de cap : simplement, l'honneur avait raison. Une stricte rigueur dans les enchaînements. Un récit tout en muscles : dépouillé, vigoureux, sans compromission, sans complaisance ni lassitude ni relâchement. Une qualité humaine haute et sûre. — S. P.

L'amour de rien, par *Jacques Perry*, in-16 jésus, 524 p., 900 fr. (Julliard). — L'écho a dit déjà la maîtrise de ce livre; pour averti qu'on soit, elle apparaît si singulière qu'on souscrit volontiers.
Il faut être bon joueur pour accepter le postulat : dès l'enfance, le narrateur se situe dans l'exception, une exception de peu de vrai-

semblance. Paralysé à deux ans, recouvrant plus tard sa motilité sans en rien dire et vivant jusqu'à douze séquestré par une bizarre et tendre mère, la mort subite de cette dernière le lancera après cette enfance contemplative strictement solitaire dans la vie et le monde. Et c'est l'enchaînement des expériences, toutes objectives au début et très sobrement évoquées; tour à tour matelot, travailleur agricole, ouvrier d'usine, faisant là un enfant, tuant ici Alias, ce mendiant pervers (quelle intention dans le choix de ce patronyme?) qui le menaçait sans doute, repoussant le sodomite Calavon. Enfin, à dix-huit ans, garçon de courses chez un notaire, il sacrifiera à l'âpre désir de s'instruire le moindre de ses loisirs et souvent ses nuits. Le voici, dès lors, précocement mûri et durci par l'épreuve de la pauvreté et de la solitude, soumis aux tests plus subjectifs : le savoir, l'amitié, l'art, le courage, l'argent, le monde. En chacun de ces divers périodes, que le seul déterminisme ordonne, il triomphe aisément; et pourtant, ces tentatives sont échecs en vérité, comme s'il mettait en le touchant le ver dans chaque fruit de vie; il a satisfait à un impérieux besoin de connaissance vite rassasié, servi par une facilité et une mémoire prodigieuses, s'est prêté à l'amitié, a construit son amour — le seul chef-d'œuvre qu'il ait vraiment tenté — ruiné par son impossible exigence, a éprouvé sa capacité de courage sans aucune foi patriotique, s'est laissé aller sans plaisir et comme expérimentalement aux vanités de l'argent, du monde, des liaisons faciles, victime d'une introspection abusive stérilisant l'imagination, de son inappétence aux plus courants désirs.

Lancé comme en marge de la société (« en dehors de l'humain », remarque le lieutenant qui s'est attaché à lui durant le temps de guerre), il s'y maintient tel un satellite, et note : « Quelque chose me manque, je ne suis de nulle part. » Ne se reconnaissant pas de raison d'exister — l'écriture même lui paraît refusée puisqu'il se dénie tout esprit créateur — l'idée de suicide germera « non par désespoir, mais par manque d'espoir, non par haine de la vie, mais par amour de l'existence... » Superbe exigence qui, dans ce livre glacé, saura nous émouvoir.

Fixant pour terme à ses jours le temps de rédiger ce récit de sa vie en renonçant à tout contact humain, nous saurons par la note finale de son ami Quelse alerté que sa décision a bien été exécutée.

Ce roman d'analyste — dont il semble permis, en raison même de son indiscutable valeur, de discuter le titre, bien audacieuse ellipse — témoigne d'une assez surprenante maturité (lucidité de l'exploration intérieure, recherche de la forme, d'une rigueur assez rare) pour qu'on l'inscrive parmi les plus dignes de remarque. — S. B.

La ville de joie, par *Serge Groussard;* 14×21 cm., 384 p., 680 fr. (Gallimard). — La ville de joie, c'est Paris; non la ville-lumière, non la cité des truands, mais, entre les deux, et par antiphrase, un Paris de désert et de désespoir dans le style « sombre dimanche » et « rue sans joie ». Un milieu pour homme traqué. Le héros se croit en effet traqué. Et le roman entremêle subtilement deux romans : celui de la traque (d'ailleurs imaginaire), celui des événements qui en ont été l'origine et la cause. L'alternance des deux séries de faits et de temps, encore qu'un peu mécanique, soutient jusqu'au bout le ton haletant et le mystère. Le *prière d'insérer* nous informe que « la puissance et la force d'évocation de Serge Groussard ne s'étaient pas encore affirmées aussi pleinement » : ma foi, c'est vrai. — S. P.

La croix des Jaume, par *Gisèle Guillot;* in-16, 280 p., 540 fr. (Stock). — Les irisations du temps, du souvenir, du rêve, de la destinée, de la grande peur, des forces profondes, dans un milieu d'eaux, de marais, de brumes et de vents charentais. Un beau sujet d'ordre cosmique. Il faut de l'âme pour concevoir un tel roman. Il faudrait autre chose que de l'âme pour le mener à bien. Et pourtant on ne peut pas dire que ce soit là un livre manqué. — S. P.

Bien sous tous les rapports, par *Claude de Fréminville;* in-16, 248 p., 490 fr. (Gallimard). — Une veuve de cinquante-deux ans, bien sous tous les rapports, et par le démon secouée, lance son S. O. S. par les petites annonces. Malheureusement, les pas sérieux ne s'abstiennent pas; et cela finit très mal. L'auteur tenait une idée. Mais d'une idée de roman à un roman, il y a comme de la coupe aux lèvres. — S. P.

Le caïd du bord, par *Maurice*

Lime; in-16, 236 p., 480 fr. (Julliard). — A bord d'un sous-marin : la vie, les bagarres et les amours de l'équipage. Ancien sous-marinier lui-même, l'auteur les dépeint avec la liberté d'un soldat qui sait mal farder la vérité. — S. P.

Le sommeil délivré, par *Andrée Chédid;* in-16, 256 p., 480 fr. (Stock). — S'inscrivant ingénieusement entre l'acte meurtrier et l'arrivée des tiers vociférants, la pauvre vie de Samya repasse en son esprit et nous est ainsi dite. L'auteur a su rendre avec un art extrême une poésie nuancée et profondément attachante, ce climat de fatalisme proche-oriental (d'Egypte non évoluée, semble-t-il) et cette solitude de femme inassouvie. — S. B.

Que votre volonté soit faite, par *Yvonne Chauffin;* 13×19, 256 p. (Amiot-Dumont). — Yvonne Chauffin qui, l'an passé, nous donnait avec *Marqués sur l'épaule*, un très sensible témoignage sur l'expérience vécue de la maladie, entreprend un grand cycle romanesque, « Les Rambourt », dont voici le premier tome. Et nous retrouvons dans la présentation de cette famille, appelée peut-être à être le pendant français des *Jalna*, son sens aigu de l'observation, une très féminine intuition, cet art de camper des personnages bien vivants et typés. Si leur charge un peu outrée nous rebute au début, la fibre touchée nous réconcilie vite : les marionnettes trouvent leur humanité, et dans la douleur leur noblesse. (Petits et grands problèmes posés en temps de guerre au sein d'une famille réfugiée en un château breton.) — S. B.

Celle qui est née un dimanche, par *Pierre-Henri Simon;* 13×18, 160 p. (La Baconnière, Lausanne). — Petite pousse bohémienne par hasard germée un dimanche de fête villageoise dans le pré d'une dévote famille bourgeoise, par elle recueillie et élevée, Dominique grandissante conserve sa farouche intégrité. Et le temps venu cédera à son atavisme nomade, promise maintenant à de glorieux tréteaux. Le narrateur — qui est le jeune parrain tutélaire — nous instruit de sa tentation grandissante de spiritualiste devant les forces vives de l'instinct; P.-H. Simon lui prête sa mesure et la rare qualité de son expression. — S. B.

La plaie et le couteau, par *Guy Le Clec'h;* in-16, 286 p., 480 fr. (Albin Michel). — A son troisième essai romanesque, Guy Le Clec'h ne fait pas encore mouche. Il met en scène un oisif (espèce aujourd'hui raréfiée) en mal de roman. Et qui, se cherchant, ne se trouvera que dans le crime. — S. B.

Les voleurs de cendres, par *Alfred Kern;* in-16, 320 p., 500 fr. (Ed. de Minuit). — Voici le soufre. Séminaristes en proie au diable. Intentions fuligineuses; mais style incisif. — S. B.

Le Mystère de sainte Dorothée, par *Alfred Kern;* in-16, 224 p., 450 fr. (Gallimard). — Petite chronique d'un Noirmont qui, quoique vosgien, n'est pas loin de Chaminadour. — S. P.

Le chat dans la noix de coco, par *Guy Porée;* in-16, 256 p., 480 fr. (Albin Michel). — C'est très gentil, vraiment, ces histoires d'un enfant français au Cambodge, naviguant avec une extrême simplicité entre un Orient et un Occident réputés ne devoir jamais se rencontrer. Mais il semble qu'il faille déjà connaître le Cambodge : ces noms, propres ou communs, sont si hérissés. — S. P.

Derrière cinq barreaux, par *Maurice Sachs;* in-16, 224 p., 450 fr. (Gallimard). — Ce sont soit des « pensées », soit des notes prises en vue d'une œuvre future. Sensiblement inégales. Ecrites dans une prison de Hambourg, régime politique, entre novembre 43 et avril 45. Cela est étrange; le régime était-il donc si conciliant? On nous donne d'ailleurs peu de précisions sur le manuscrit. En revanche, une note signée Etienne Gueland et Henri Perrin apporte du nouveau sur la mort de Sachs et sur ses activités policières au service de la Gestapo. Elle est suivie d'une étude d'Yvon Belaval sur Sachs. — S. P.

Carnets, par *Victor Serge*, 14×19, 224 p., 600 fr. (Julliard). — Non un roman ni même un journal, mais des « carnets », avec ce que ce mot implique de discontinuité et de diversité. Derrière l'exilé politique, le marxiste anti-stalinien axé sur le « sens de l'histoire », l'homme, l'écrivain se retrouve toujours. Qu'il parle de Gide, d'une fête au Mexique, d'un journal, d'un événement, la réflexion est toujours une réaction personnelle très directe et très humaine. — A.-M. B.

La colline oubliée, par *Mouloud Mammeri*, 12×19, 257 p., 450 fr. (Plon). — « Oubliée » la colline, lointain ce village berbère, et demeuré fidèle à ses traditions. Or voici que peu à peu l'atteignent les événements du dehors. « Le monde fini commence », disait Valéry. En fait, il a commencé. Et les personnages de ce roman souffrent de ce plan triplé sur lequel ils sont forcés de vivre : personnel et sentimental, local, mondial. Avec joie ou regret, suivant leur tempérament, ils se trouvent engrenés dans l'histoire des autres qui entraîne la leur.

Si parfois une certaine confusion nous donne l'impression que l'auteur a trop de choses à dire à la fois, ce qu'il nous laisse entrevoir correspond à une réalité profondément ressentie qu'il a raison de chercher à communiquer. — A.-M. B.

Le roi des prestidigitateurs, Robert-Houdin, par *Alain Sergent*, 14×19, 190 p. (Ed. du Seuil, Coll. « Les 400 coups »). — Une existence passionnante racontée honnêtement, avec d'importantes citations empruntées aux « confidences » de Robert-Houdin. Le livre est assez amusant. — A.-M. B.

Souvenirs d'*Yves Mirande;* in-16, 192 p., 400 fr. (Arthème Fayard). — On se doute que leur joyeux égrenage n'est rien moins qu'édifiant. Mais avec quelle verve malicieuse nous sont contés les avatars de l'adolescent breton débarquant à Paris (point trop innocent déjà) pour conquérir la célébrité! Mille anecdotes piquantes illustrent ce presque demi-siècle de journalisme et de théâtre. — S. B.

Abécédaire, par F. *Chaffiol-Debillemont*, gravures sur bois d'André Deslignères; 14×20 cm., 64 p., tirage limité à 175 ex. num. (Impressions de l'Ours). — Signaler ici un livre tiré à si petit nombre, c'est contraire aux principes de la maison. Mais comment résister au plaisir de dire ce qu'il y a de finesse et de grâce dans ce charmant divertissement du parfait lettré qu'est l'auteur de la *Petite suite excentrique*? Les bois d'André Deslignères — qui a tiré l'ouvrage sur sa presse à bras — forment avec les textes un ensemble accompli. — S. P.

Ma Polynésie, *de goélette en pirogue*, par *Jacques Chegaray;* 16×21,5 cm., 264 p., photos h. t. (Amiot-Dumont). — Sur Tahiti et les îles, un livre de plus. Ne nous plaignons pas : celui-ci est sans littérature et donc évocateur. L'auteur de *Mon tour du monde en bateau-stop*, dit avec simplicité ce qu'il a vu. Et sans parti pris pour ni contre les thèmes usuels. Il redresse quelques légendes (on lira avec curiosité une mise au point sur Alain Gerbault). En revanche, ses points de vue sur la sorcellerie ou les questions sociologiques paraissent simplistes. — S. P.

La Sainte Bible du chanoine *Crampon*, nouvelle édition révisée; 13×20 cm., 1.530 p. sur papier Bible, 12 cartes en couleurs et plans, relié toile, 1.260 fr. (Desclée). — N'oublions pas que tant d'incroyants, dans tous les temps, ont regardé la Bible comme un des textes littéraires de base.

Ce qui fit la nouveauté de la fameuse *Bible* du chanoine Crampon, publiée de 1894 à 1904, c'est qu'elle était traduite sur l'original et non plus retraduite de la Vulgate latine. De là sans doute date le retour du catholicisme français à l'Ancien Testament; retour encore timide (la crainte du jansénisme était encore très vivante dans le clergé). Une nouvelle édition, dont la traduction avait été revue par J. Touzard pour l'Ancien Testament et E. Levesque pour le Nouveau, parut après la première guerre. Voici la troisième, revue, pour l'Ancien Testament, par J. Bonsirven aidé de A. Lefèvre et A. Robert; la traduction du Nouveau Testament, par A. Tricot, est nouvelle. En tête, une longue étude : près de 50 pages en petit texte.

Réalisée à un prix extraordinairement bas pour le grand public catholique, et d'ailleurs excellemment présentée, cette version semble s'abstenir des recherches interprétatives ou poétiques à cause desquelles d'autres éditions récentes ont fait l'objet d'appréciations... divergentes. — S. P.

POÉSIE

LA NUIT DE SAINT-SULPICE, par *Jacques Reynaud* (Hors Commerce); DU COTE DE L'AURORE, par *Claude Fourcade* (Crabol); POEMES POUR UN MARIN PERDU, par *Alliette Audra* (Le Pigeonnier); AMOUR MOT DE PASSE, par *Robert Mallet* (Seghers). — Entre les poètes qui ont tiré profit de la grande leçon de Valéry sans jamais l'imiter d'une manière servile, Jacques Reynaud occupe une place dont l'importance ne saurait échapper à ceux que charme encore un lyrisme uni, dans son essence même, aux pouvoirs magiques du langage; et ses *Métamorphoses*, publiées en 1946 aux Editions IAC, sont incontestablement un des plus beaux livres de poèmes écrits en vers classiques, parus depuis la Libération.

On y peut lire à côté d'odes comme le *Chant pour les Morts et pour les Vivants* où la résurrection de la chair est célébrée avec une rare vigueur et que Jacques Madaule a qualifié de sublime, une suite émouvante rythmée après la mort de son père, plusieurs sonnets d'une rigoureuse plénitude et des stances à la fois très humaines et très secrètes en leur ferme intensité. Ce volume contient également une pièce à la Provence, pleine de parfums, de couleurs et de lumière méditerranéenne, une longue rêverie sur un *Château perdu* et un *Cantique du Rossignol*, aux suaves harmonies lamartiniennes, qu'aimait à dire Copeau de sa voix inoubliable et duquel je veux au moins citer un fragment :

Musicien, musique, Orphée
Ivre de lys et de benjoin
Qu'au plus secret de la nymphée
Cèle un minuit profond de juin,

Par les ramures amoureuses,
Par les couples dans leurs retraits,
Par le silence que tu creuses
Plus loin que l'écho des forêts,

Module tes métamorphoses,
Force l'ombre de diamant
Et roule en cascades de roses
Jusqu'aux grèves du firmament!

Rire, sanglot, pétale, perle,
Parfum, flux encore inouï,
Montez! que votre flot déferle
Sur les feux penchants de la nuit!

. . . .

La récente plaquette de Jacques Reynaud : *La Nuit de Saint-Sulpice*, offerte en hommage à Robert Browning et en souvenir de son séjour à Paris pendant l'année 1851, est composée d'un seul poème de cent quarante-quatre alexandrins où il nous laisse entendre une haute musique et nous transmet un message assez difficile à saisir, mais qui porte en lui d'évidentes et substantielles richesses.

•

Plus touchée par le supernaturalisme du Nerval des *Chimères* et d'*Aurélia* que par la sagesse antique du Moréas des *Stances*, Claude Fourcade nous montre aux meilleures pages de son recueil : *Du Côté de l'Aurore* que le rêve est pour elle une seconde vie et chante cette présence en des poèmes dont l'accent mélodieux semble unique dans la poésie féminine d'aujourd'hui :

Souviens-toi, souviens-toi des lointaines images
Qui charmaient en secret notre rêve jadis :
Les étangs de Commelle et les bois de Senlis,
Les gazons toujours verts sous la fontaine aux lys
Et les grands cerfs traqués jusque dans les gagnages.

Souviens-toi des étés mystérieux et lourds
Quand l'orage, éclatant soudain dans la vallée,
Faisait trembler la terre et, d'allée en allée,
Jusqu'à la roseraie en un soir effeuillée
S'abattre les oiseaux peureux des alentours.

Quelle extase à présent comblerait notre attente?
Quels jeux seraient permis, quel espoir, quelle ardeur?
Quand la jeunesse fuit, fuit aussi le bonheur
Car, dans un ciel terni de l'ombre avant-coureur,
Lorsque revient l'amour, c'est d'une aile mourante.

Ces trois strophes, où le sentiment de la fuite irréparable du temps s'exprime avec une pudeur héritée aussi bien du prestigieux poète d'*Hérodiade* que du moraliste aigu des *Contrerimes*, retiennent surtout par leur ineffable pouvoir d'incantation. Mais il y a dans les vers de Claude Fourcade, éclos sous le signe de la mélancolie, du regret et d'une certaine tristesse presque toujours dominée, d'autres qualités parmi lesquelles le mépris de toute vaine éloquence et la concentration sont peut-être les plus marquantes. Une telle concision de style ennemie des conventionnelles parures de la mode est peu fréquente chez nos poétesses qui préfèrent généralement s'abandonner à la facilité.

Dans ces treize courtes pièces la poésie de l'auteur des *Fugitives* nous paraît moins transparente que mystérieuse; et, plus qu'à l'eau d'une source calme, on doit la comparer à celle d'un étang caché dans l'épaisseur des bois, où se reflètent à la tombée du soir de sombres et frémissants feuillages. Ce ton crépusculaire s'allie d'ailleurs fort bien à l'étrange atmosphère de brume et de lointaine aurore qui a donné son titre à ce cahier de poèmes et que s'est plu à suggérer parfois Claude Fourcade avec un art savant et raffiné.

●

C'est excellemment que vers la fin de l'admirable texte qui sert de préface aux *Poèmes pour un Marin Perdu*, Edmond Jaloux a noté en 1949 : « Alliette Audra ne met pas dans sa poésie une confession plus ou moins voilée; elle ne fait pas la biographie d'elle-même. Elle extrait simplement des épisodes de chaque jour ces effluves, ces essences, ces auras — comme on dit en métapsychique — qui sont la vraie rencontre de l'âme avec la vie extérieure. » Ce nouveau livre au lyrisme si discret, si limpide et si généreux, ne pourra qu'augmenter le nombre des amis et des admirateurs du poète des *Herbes Hautes*, dont Henri Pourrat et Francis Jammes ont loué, il y a plus de quinze ans, la souple grâce et la pureté franciscaine. L'inspiration d'Alliette Audra baigne aujourd'hui dans cette lumière nonpareille qui nous relie aux secrets de l'enfance et nous laisse pressentir l'au-delà. En sa fidélité, la voix du souvenir nous y parle avec tendresse de beaux paysages toscans aux collines fleuries et plantées de cyprès, puis nous mène sur les pelouses d'anciens châteaux tapissés de vigne vierge, sur des terrasses où gémit le vent d'octobre et sur des tombes rongées par les pluies au fond de calmes cimetières de campagne.

A cette voix du souvenir s'unit, en certains poèmes plus rudes, le bruit de l'océan sous la tempête et le son des cloches d'une petite église de village breton. L'ombre d'un matelot de Bréhat, perdu en mer sur le « Mont Rose », passe auprès d'Alliette Audra qui trouve pour exalter sa mémoire des musiques de songe et des accents d'une fraîche et singulière émotion :

Il était mort quelque part sur la Manche
Un mauvais jour, le marin de Bréhat.
Nulle tombe, mais sous des roses blanches,
Contre l'église et qu'on lit le dimanche

Le nom de cet homme que Dieu créa.
Rien sur le nom que ces feuilles de roses
Si douces qu'on les donne aux mariées,
Et puis ces mots : « Perdu sur le Mont Rose... »
Dans l'air du soir un souffle grandiose
Plane, tourne et laisse enfin dépouillée
De pétales et de feuilles, remise
A la seule garde de Dieu la place
Etroite, qui jamais ne sera prise,
Hors du cimetière à même l'église

Où le nom du marin perdu s'efface.

Quoique la mort s'y promène souvent à pas de loup, la plupart de ces poèmes ne sont pas tristes, car ils sont illuminés par l'espérance et par la foi; et la dernière pièce du volume s'offre à nous comme la vision bienheureuse d'un tranquille paradis.

●

Apprécié des lettrés pour sa thèse sur *Francis Jammes et le Jammisme* et du grand public pour ses *Entretiens avec Paul Léautaud*, Robert Mallet est beaucoup moins connu en qualité de poète, bien que, dans ce domaine, ses œuvres soient loin d'être négligeables et qu'il mérite, mieux que tant d'autres, d'attirer l'attention des critiques.

Son premier recueil de vers : la *Clé Egoïste*, éditée en 1946, nous révéla un tempérament original que les *Poèmes du Feu*, où se manifeste une véritable force, confirmèrent un an plus tard. A ces deux ouvrages ont fait suite, en 1950, un long poème narratif sur la châtelaine de Coucy dont, au nom même de l'amour, Mallet révisa la féroce légende, et, en 1951, une plaquette hors commerce, d'un ton profondément humain, écrite après une opération dans une salle du service de chirurgie de l'Hôpital Saint-Antoine.

Enfin, au printemps de 1952, il nous a donné, dans la collection Pierre Seghers, *Amour Mot de Passe* où son talent s'élargit et s'affirme tantôt dans un climat presque sentimental et tantôt dans une sorte de fantaisie laforguienne des plus séduisantes :

Entre les lèvres du sillage
s'inscrit le vide des voyages.
Le temps liquide ne maquille
que les rides nées sous les quilles
et les errants bouclent des boucles
pour enrichir l'Agence Cook.
Le sourire tourne au rictus

quand les reflets — morte la houle
où les portraits mouvants se brouillent —
ne proposent plus de rébus.
Jamais les Americ Vespuce
n'empêcheront que chaque poupe
dans les rades neuves s'accouple
à la vase des Terminus.

Mais les réussites de Robert Mallet poète en vers, malgré leur charme authentique, n'égalent sans doute pas encore celles de Robert Mallet poète en prose. Ce genre si facile en apparence et si difficile en réalité, qu'ont illustré au XX[e] siècle des auteurs aussi différents que Max Jacob, Léon-Paul Fargue et Robert de La Vaissière, semble, en effet, lui convenir parfaitement; et, dès 1948, il nous y a montré, en publiant chez Laffont *De toutes les Douleurs*, combien sa maîtrise du langage est sûre et comment au prestige de l'inattendu il sait joindre la rigueur et la densité.

Philippe Chabaneix.

Captures, par *Aloÿs-J. Bataillard* (Les Cahiers d'art et d'amitié). — Les poèmes réunis sous ce titre par M. Aloÿs-J. Bataillard sont écrits dans une forme mal définie qui oscille entre le verset biblique et le vers libre. Mais il semble bien qu'aucune nécessité rythmique sensible n'imposait au poète l'une ou l'autre technique et que d'aller à la ligne en coupant la phrase arbitrairement ne saurait constituer un vers qui ne peut se définir que par un retour périodique d'un même nombre de syllabes. Il semble donc que ces poèmes sont tout simplement des poèmes en prose et comme tels absolument valables selon les modèles admirables que nous en ont donné Baudelaire et Mallarmé.

On comprend d'ailleurs le dessein d'Aloÿs-J. Bataillard adoptant la forme hybride que nous avons ainsi analysée, car son inspiration hautement religieuse et mystique appelait peut-être les larges cadences des psaumes ou du verset biblique. Toutefois, par son goût évident pour les oiseaux, certaines notations fulgurantes qui surprennent et hantent l'imagination du lecteur, le véritable maître d'Aloÿs-J. Bataillard paraît être Milosz.

Mais il n'y a pas là imitation ni même influence directe. Il s'agit d'une parenté d'âme et d'esprit et un tel rapprochement permet de juger la haute qualité de la pensée qui nous est offerte aujourd'hui par ce nouveau livre d'Aloÿs-J. Bataillard : *Captures.*

Au bord de la nuit, par *Henri Chabrol* (Points et Contrepoints). — Ce beau livre inspiré par la mort d'un fils de vingt ans que tous les dons physiques et intellectuels semblaient porter vers un avenir magnifique, traduit en poèmes bouleversants la douleur d'un père qui ne consent pas, qui ne peut accepter l'irrémédiable épreuve. Mais ce qui frappe, c'est l'expression quasi charnelle de cette passion paternelle qui trouve des accents dignes de la Grèce antique, celle du stade et des jeunes athlètes, pour évoquer, redonner vie par le mot et l'image à cet adolescent saisi en pleine force et beauté aux ténèbres mortelles. C'est ce qui, à notre avis, fait l'originalité de ce livre qui tente de recréer ce corps et cette âme, en retrouver le rythme vital par la mesure même du vers, le souffle aisé de la phrase. Ce côté payen, que la culture attique d'Henri Chabrol explique surabondamment puisqu'il a lui-même, dans la vie moderne, pour son propre compte, su adapter, par le culte de toute noblesse physique et morale tendu vers l'expression de la plus pure beauté, l'idéal des sages de la Grèce à la spiritualité la plus haute et la plus dépouillée sans qu'il y ait ici la moindre contradiction dans la pensée, si elle peut exister, en apparence seulement, dans les termes. Synthèse admirable de la pureté et de la liberté athéniennes avec le dépouillement surnaturel du chris-

tianisme, c'est cette conception haute de la vie et du destin de l'homme qui est transposée ici en des vers soumis à la rigueur la plus exigeante des lois de la prosodie classique. La sobriété de l'expression, la pudeur dans la traduction cependant directe de sentiments complexes rendent encore plus sensible cette douleur qui ne veut consentir ni à l'anéantissement des formes, ni à la perte de la personnalité de l'âme. Et c'est cette immortalité promise par le dogme chrétien de la résurrection de la chair qu'Henri Chabrol, sans se l'avouer expressément, chante en des accents inoubliables.

Le Buisson ardent, par *Georges Heullant* (Imprimerie Lenglet, à Doullens). — C'est par ses arrière-plans spirituels que la poésie de Georges Heullaut nous touche très particulièrement. Il écoute au fond de lui toutes les voix intérieures qui viennent du commencement du monde et dont, par ses vers incantatoires, il nous donne comme un sentiment éternel. La recherche de soi, de sa vérité, dans la souffrance, dans l'amour, ce besoin d'unir son âme et son corps à tout ce qui vit, de se confondre dans cette conscience universelle d'une création en perpétuel renouvellement qui ne peut que nous rendre sensible sans nous l'expliquer la vocation divine de l'âme humaine, c'est bien, croyons-nous, le dessein profond de Georges Heullant. C'est par ce sentiment hautement spirituel, ce jugement de soi-même par delà les contingences et par rapport à l'entité divine, origine et fin de toute créature, que les poèmes de Georges Heullant nous atteignent le plus sûrement et son chant noble exalte notre esprit vers les régions les plus hautes de la méditation.

La floraison des feuilles, par *Frédéric Tennog* (sans nom d'éditeur). — Ce titre délicieusement végétal donne bien le ton de ces poèmes sensibles pleins de sève juvénile. Une très utile préface de l'excellent poète André Stirling nous introduit à la lecture de cette mince plaquette, premier recueil publié à ce jour de Frédéric Tennog. La pièce liminaire est écrite en vers libres, mais si la graphie peut d'abord paraître arbitraire, on se rend compte très vite à la lecture que la fin de chaque ligne inégale marque un repos de la voix, une suspension heureuse de la pensée. Toutefois, pour notre part, nous préférons les autres pièces, toutes écrites en vers réguliers et qui attestent déjà une profonde connaissance des ressources de la prosodie classique. Il n'y a là aucun académisme. Il semble que le rythme équivaut bien ici à la respiration. Le chant s'élève tout naturellement et sans effort en une mélodie agréablement modulée. Et quelle grâce dans les évocations où l'on retrouve un peu de cette lumière dorée et de cette tendre mélancolie que l'on voit aux couples de l'embarquement pour Cythère! Car le sentiment de la mort, à peine exprimé, cerne d'une ombre mystérieuse et pathétique certains de ces poèmes et leur donne une étrange densité.

Poèmes au voilier d'ombre, par *Gaston Bourgeois* (La Revue Moderne). — Gaston Bourgeois a derrière lui une œuvre poétique abondante, et dont le mérite ne saurait être contesté. Ce nouveau recueil : *Poèmes au voilier d'ombre*, confirme non seulement des dons poétiques peu communs, mais encore un talent réel et une expérience et une science du vers qui font honneur à cet artiste authentique. Ce recueil se compose de deux parties : la première est supérieure à la seconde et comprend quinze poèmes qui forment un ensemble complet. En effet, ce voilier d'ombre auquel Gaston Bourgeois adresse ses incantations, est celui, symbolique, où ses songes se sont embarqués vers l'aventure intérieure. Il y a là un ton direct, une chaleur et un mouvement qui nous émeuvent et nous charment. Enfin, la personnalité de l'auteur s'y montre beaucoup plus originale et plus sensible que dans la deuxième partie de son ouvrage, composée de poèmes divers qui, certes, témoignent tous d'une science profonde de toutes les ressources d'une technique rigoureusement classique, mais qui rompent l'unité qu'aurait eu ce livre si l'auteur se fut borné à ne publier que l'ensemble des quinze poèmes qui sont proprement ceux qui donnent leur titre si suggestif à ce livre.

Traces, par *Jean Caubère* (Sinfonia). — Nous avons souvent ici parlé de ce poète dont chaque nouveau recueil marque un réel progrès dans le sens du dépouillement de la forme, la fermeté de l'expression, la sûreté du rythme et la variété des timbres. Il publie aujourd'hui une luxueuse plaquette, « très boîte à bonbons », selon le mot charmant de Mallarmé, qui, dans les grandes marges des pages, inclut une suite

de six poèmes. Six fusains de Geneviève Caubère illustrent de la manière la plus sensible, par des paysages pleins d'âme et de noblesse en leurs lignes pures, chacun de ces poèmes. Il suffit à Geneviève Caubère de quelques traits, d'une ombre et d'un blanc savamment ménagés pour faire entrer dans le plan de la page blanche toute la profondeur du ciel sur la plaine moissonnée, la mer mouvante, l'intimité d'une fenêtre qui ouvre sur le monde le jour d'un salon familier.

La même économie de moyens, la stricte ordonnance des propositions, la savante musicalité de la souple mélodie verbale font la beauté, la force et la grâce des poèmes de Jean Caubère. Ces traces de lui-même, de sa pensée, de sa vie, gravées par le chant mystérieux du poème, suggèrent tout un monde de songeries et de résonances où le moindre motif se révèle comme la clef qui ouvre au lecteur le royaume divin dont l'âme garde l'éternelle nostalgie.

Jean Caubère sait allier dans une musique subtile et mouvante en ses pures inflexions, la rigueur alternative d'une discipline toute classique avec la grâce toujours mélodique d'un chant plus libre mais dont les éléments demeurent la stricte mesure du vers français, dans la variété du métier.

Nocturnes, par *Jean-Michel Renaitour* (La Tour du guet). — L'entreprise tentée par M. Jean-Michel Renaitour de reprendre à son compte pour les huit mois dont Musset avait laissé libre les nuits comme dit le poète dans l'avant-propos où il explique son dessein, pourrait surprendre à première vue et paraître bien imprudent. Mais l'auteur brillant des *Etudes Latines* dont nous avons rendu compte récemment ici, est un poète bien trop averti et trop cultivé pour que sa tentative ne fut au contraire l'occasion d'affirmer une originalité qui toujours dans ses précédents ouvrages nous a enchanté. Il n'y a en effet ici aucune imitation et les thèmes très généraux sont très loin de ceux qui ont servi de trame au grand poète des Nuits.

Que le poète dialogue avec Satan (Satan est un personnage éminemment littéraire, disait Valéry qui à la fin de sa vie écrivit *Un Faust* qui demeure une de ses plus émouvantes réussites) ou l'Ange ou la Muse, c'est toujours, soit sur le ton familier mais jamais prosaïque ni banal, soit plus profondément lyrique ou quelquefois ironique et même satirique, une pensée déliée au jeu de la dialectique qui se confie à nous dans les rythmes alternés de l'alexandrin et de l'octosyllabique d'un vers rigoureusement classique, sûr et aisé auquel une technique savante et éprouvée dont Jean-Michel Renaitour connaît toutes les ressources donne un tour libre et comme facile où tant d'art se dissimule et qui est très justement le comble de l'art. L'expression reste toujours et d'abord poétique, si ces poèmes éveillent en nous des résonances philosophiques dont les prolongements nous ramènent au seuil des grands problèmes de l'existence. Une âme ici pudiquement se confie et traduit dans le langage le plus pur comme le plus clair ses aspirations les plus hautes, ses inquiétudes les plus anxieuses. Ce livre sous son apparente simplicité qui est un raffinement de la grâce et de la force, nous enchante et nous émeut. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINÉMA

MINNELLI. — LEAN. — WELLES. — L'été est l'hiver du cinéma. Outre les films en relief nés au festival de Grande-Bretagne, il n'a révélé que le délicieux *Américain à Paris*, de Vincente Minnelli, sous-estimé par Cannes. Puis brusquement, voici l'hiver, je veux dire l'été du cinéma. La moisson est nombreuse, bien que de qualité inégale. Réservons pour des notes, afin de n'être pas débordé, huit films dont certains, en une période moins faste, auraient mérité mieux. Soit : *Le paradis des mauvais gar-*

çons (Sternberg), *Anna* (Lattuada), *Gendarmes et voleurs* (Steno et Monicelli), *Le train sifflera trois fois* (Zinnemann) ainsi que ces œuvres attachantes et intègres qui se nomment *La jeune folle* (Yves Allégret), *Umberto D* (De Sica), *Les conquérants solitaires* (Claude Vermorel) et *La putain respectueuse* (Pagliero d'après Sartre). Entre le moment où j'écris ces lignes et celui où elles paraîtront, le dernier Chaplin, *Les feux de la rampe*, et le dernier Clair, *Belles de nuit*, seront à leur tour soumis à l'approbation de Paris. Ces deux œuvres — en principe capitales, bien entendu — feront l'objet de la prochaine chronique. Ce bilan provisoire se complète par les trois films rassemblés dans cette chronique-ci. Deux d'entre eux — *Le mur du son* de David Lean et *Othello* d'Orson Welles — aident à préciser le point d'évolution d'auteurs du tout premier rang. Quant à celui de Vincente Minnelli, je le tiens pour le plus attachant et le plus valablement expérimental des trois. En vérité, c'est une fulgurante révélation.

Un Américain à Paris est un film de music-hall. Or, le film de music-hall est presque odieusement méprisé, et je crois qu'il faut poser cela d'abord. Un critique consacré comme mon ami Bazin l'a, par exemple, relégué parmi le tout-venant, dans une demi-phrase lapidaire et incidente, au cours d'un article de *Radio-Cinéma* qui se présentait comme le bilan d'une série d'études sur les genres. Je crois qu'il y a là, de sa part, une évidente insensibilité à ce genre-ci, et le fait qu'étant né au cinéma après-guerre, il n'ait pas pu prendre contact avec les séries, défuntes aujourd'hui (alors que les cinémathèques conservent pieusement d'impossibles monuments d'archéologie) des *Chercheuses d'or*, des *Broadway melodies*, des Eddie Cantor, des Fred Astaire, et généralement des films, dont l'*Apollo* s'était fait la spécialité, avant-guerre. Je concède qu'il y avait de tout dans ces bandes, et qu'aucune assurément ne fut tout à fait accomplie, et qu'elles charriaient souvent du mauvais goût, voire de l'ennui entre leurs moments d'éclat; le genre s'est, en outre, énormément émoussé et appauvri depuis la guerre, ne retrouvant guère sa verve ancienne qu'avec l'aide de Danny Kaye, un mime génial doublé d'un talent oral d'imitateur qui emprunte ses effets jusqu'à la mitrailleuse même. Demeure que le film de music-hall a longtemps irradié cette irrésistible joie de vivre (que je n'ai guère retrouvée que dans les délicieux hors-d'œuvre expérimentaux de McLaren et dans le *Saludos amigos* de Disney), et qu'il occupa dans le cinéma des années 30 une situation analogue à celle du burlesque dans le cinéma primitif. Il fut encore, malgré

un vernis de *kitsch*, d'ailleurs supportable, cette incarnation du surréalisme qu'il est aujourd'hui de mode de rechercher, au terme d'une éprouvante opération de l'esprit, dans *The Shanghaï gesture* de Sternberg et dans la *Dame de Shanghaï* de Welles (œuvres fascinantes, du reste, qui flattent l'œil et sollicitent l'ingéniosité critique, mais ne jouons pas trop à l'auberge espagnole). Oui, le music-hall filmé des années 30 exige notre gratitude pour sa somptuosité baroque, pour l'ingéniosité du décor mouvant, pour la splendeur visuelle, pour la trépidante animation de ses hauts moments, et même, je crois bien, pour la joyeuse qualité sentimentale de beaucoup de ses rengaines. Or, il a fallu attendre le numéro de *Sight and sound* de l'été 1952 pour que cette poésie du mouvement fût célébrée.

Comme il convient, cette lacune est comblée par un jeune poète, M. Douglas Newton, et elle l'est en grande partie au sujet *de Singin' in the rain*, qui est la mélancolique parodie de *Broadway melody* et que Paris attend encore. Mais la nouveauté cardinale d'*Un Américain à Paris*, c'est d'avoir enfin imposé cet œuf de Christophe Colomb qui manquait jusqu'alors au music-hall filmé (et pas un spectateur qui n'ait confusément ressenti son absence). Je veux simplement dire que l'infantile histoire tenait lieu de pesante transition. Au lieu que, cette fois, l'anecdote est intégrée au film. C'est la plus banale anecdote du malentendu amoureux, et elle suffit. Elle est exprimée de deux façons. D'abord par les moyens dramatiques ordinaires, et l'humour y sauve à point nommé les scènes inéluctablement faciles où la sentimentalité risque de compromettre la réussite et son délicat point d'équilibre. Mais c'est l'autre façon d'exprimer l'anecdote, je veux dire le ballet, qui gagne absolument la partie, et là se situe la nouveauté cardinale d'*Un Américain à Paris*. Voyez la discrète déclaration d'amour qu'est le pas de deux dansé dans un décor parisien des berges de Seine. Il a pour lui une éloquente pudeur et une qualité de l'émotion qu'on rencontre peu parmi la cinématurgie. Joignez que l'argument est emprunté à la musique de Gershwin, et cette musique elle-même et son contraignant enthousiasme. Ma foi, il se pourrait que l'impossible spécificité du cinéma « parlant » puisse se chercher, avec moins de ridicule qu'ailleurs, dans cette fascinante rencontre d'une muette déclaration d'amour et d'une musique merveilleuse. Naturellement, ce n'est pas à dire qu'il faille tout admirer de ce film. On peut pinocher sur vingt détails; on peut déplorer que Georges Guétary — bien meilleur pourtant à Hollywood qu'à Paris, et qui, curieusement, a séduit Londres, sur scène, pendant

plusieurs mois — verse dans l'incarnation classique du *comic Frenchman.* On doit même dire que l'intérêt tarde terriblement à se nouer, mais pour ensuite prendre corps solidement. La fin s'épanouit selon un rythme soutenu, preste, irrésistible, peuplé de merveilles et performances, parmi des décors ostensiblement empruntés à Toulouse-Lautrec, aux Dufy, à Cézanne et au Douanier Rousseau (ce dernier est enchanteur). *Un Américain à Paris* est un beau cadeau de reconnaissance offert par quelques Américains à la France, que Paris, en retour, a su accueillir selon ses mérites. C'est encore une œuvre faite avec cœur, en évident contraste avec l'industrie américaine du film.

Il serait donc d'un naturel pervers de rogner sur l'apport du réalisateur Vincente Minnelli — né aux Etats-Unis de père italien et de mère française et dont l'œuvre antérieure est inégale —, si le film ne devait beaucoup aussi au couple des danseurs, Gene Kelly et Leslie Caron. A Gene Kelly est généralement imputé le mérite même d'avoir enfin fixé la formule qui assure une seconde existence au music-hall filmé et dont seule la trop longue gestation a surpris. Son apport au genre *(Un jour à New-York, Singin' in the rain*, etc., et bientôt *Invitation to the danse)* aide à corroborer cette hypothèse. « Pingouin viril et non sans humour », ainsi que le peint justement Douglas Newton, Gene Kelly reçoit de Fred Astaire la couronne de premier danseur de l'écran. Je nourris pourtant une nostalgique préférence pour Fred Astaire, pour l'humour extra-dry de ses cabrioles, pour sa désarticulation désopilante, pour sa silhouette aérienne, pour la nerveuse, impérieuse netteté du geste, pour l'épigone d'une période du music-hall, celle des claquettes. En Fred Astaire, il y avait quelque chose de Puck ou d'Ariel. En revanche, quelque grande sympathie qu'on éprouve pour Ginger Rogers, celle-ci, partenaire habituelle d'Astaire, est réduite aux plats mérites de la girl américaine vivante et bien moulée par la seule apparition de Leslie Caron, la partenaire de Kelly. Brune menue plus jolie que belle et plus fascinante que jolie, elle ajoute le charme à la présence, et le plus insolite. Frédéric Laclos (Jacques Doniol-Valcroze?) a célébré en elle, dans les *Cahiers du Cinéma*, la jeune fille et la mante religieuse. Peut-être, et son article est l'un des rares qui aient, en France, salué le film à sa vraie hauteur. Mais comme on regrette, devant *Un Américain à Paris*, le silence obstiné de deux poètes minutieusement avertis de cinéma, Maurice Saillet et Chris Marker.

Il n'y a aucune raison de dresser un parallèle entre *Un Américain à Paris*, d'une part, *Othello* et le *Mur du son*, de l'autre

23

(non plus, bien entendu, qu'entre ces deux derniers films), sauf pour situer deux champions confirmés au regard d'une révélation. Ce qui saisit — si l'on cède cependant à cette assez absurde tentation —, c'est l'étrange insensibilité des performances par lesquelles ces champions parviennent à se survivre honorablement. Kelly et Leslie Caron nous amusent, et nous émeuvent même quelquefois; cet homme et cette femme sont nos frères, et pour n'être pas armés d'un message, nous ne les entendons pas moins. Oserai-je dire, en ces temps de théoriciens accablés, que nous les en entendons plutôt mieux? Au lieu que Welles et Lean s'adressent à notre faculté d'admiration. Les moyens qu'ils emploient sont au rebours, comme il convient à un Anglais et à un Américain. David Lean, l'Anglais, se drape dans des litotes impériales : deux héros se sacrifient, lèvres serrées, à la plus haute gloire de l'aviation; le constructeur, sauf en une scène où, Hamlet à rebours, il lutte contre le doute et la première atteinte de la folie, poursuit son projet avec une obstination secrète de maniaque supérieur; les amoureux s'épousent sans s'être dits qu'ils s'aiment par le moyen du langage. Welles est, naturellement, un Othello tout extérieur, et ceux-là qui ne l'aiment qu'à demi diront : exhibitionniste. Vient le point où l'on ne peut être que ce spectateur-témoin que récuseront beaucoup de spectateurs. Je ne crois pas pourtant que beaucoup de spectateurs seront touchés par l'héroïsme sur pellicule glacée des héros de Lean, ou par la performance de Welles.

Non qu'il convienne de refuser entièrement l'admiration sollicité par ces auteurs. David Lean me paraît même avoir droit à beaucoup de reconnaissance pour la façon magistrale dont il a exprimé et assimilé tout le documentaire inscrit dans son sujet. Il s'est soumis à celui-ci avec une haute, scrupuleuse, exemplaire modestie, et la reconstitution des exploits supersoniques qui contribuent à conférer la maîtrise de l'air à son pays est à jamais gravée sur pellicule. A ces exploits s'ajoute, de son fait, l'exploit cinématographique. Mais on voudrait que tant d'exploits fussent en référence à une humanité plus modeste et mieux déchiffrable. Ou qu'il y eût, au cœur de ce documentaire, un plus valable point de vue, que la simple, conventionnelle et assez littéraire astuce du scénariste Terence Rattigan, laquelle est d'éclairer la lanterne en mettant l'accent sur la psychologie du constructeur (et pourquoi pas sur la psychologie de Winston Churchill, qui doit bien jouer aussi un rôle capital en cette affaire?) Le dénouement rejoint du reste la propagande : la veuve opte pour la conquête du son contre la douleur du souvenir. Le réalisateur de *Brève*

rencontre paraît bien, hélas! être la proie des visibles et assez illusoires sujets d'exception, et mal se garder de leurs pièges, depuis quelque temps. Joignez la malédiction de la froideur qui pèse sur lui, à ce qu'il semble, depuis le règne d'Ann Todd.

Orson Welles est une plus vigoureuse personnalité, certes : et le Stroheim de sa génération. Mais beaucoup plus sujette à l'erreur, dont l'apport total n'apparaît déjà plus aussi considérable qu'on l'avait cru, et qui se répète énormément, sous l'apparence et quoi qu'en disent une demi-douzaine de laudateurs qui, trapézistes imperturbables, se prennent la plume dans leur système. Je veux bien qu'on célèbre l'homme du Moyen âge, et celui de la Renaissance, et il y a du vrai. Mais qu'a-t-il à nous dire? Je vois les décors signifiants, et Trauner sait son affaire, mais si l'on n'entre pas dans le jeu, ce qui, après tout, est la décevante aventure courue par la plupart des spectateurs de cet *Othello?* Alors on peut plaisanter ces prétentieux décors, se souvenir de l'expressionnisme et, comme Georges Sadoul n'y a pas manqué, décliner un chapitre ou deux de l'histoire du cinéma. On écrit encore que Welles reprend toujours à zéro, sans souci d'une ligne ni de prendre appui sur son œuvre acquise : mais c'est l'apparence, comme pour Cocteau, et Dieu merci d'ailleurs. Shakespeare, enfin, est assez grand, ai-je lu, pour supporter les variations. Bien sûr. Et Othello, étant le Jaloux, serait l'alibi du Palais-Royal? Mais abandonnons ces facéties. *Othello*, le film d'Orson Welles, est une œuvre puissamment intègre dans son intention, mais qui se ramène, dans sa construction, à un solo d'Orson Welles, comédien, mal étayé sur des prétextes dramatiques de faible consistance. Il est le Jaloux, oui, sans doute. Mais de qui? Au sujet de qui? L'addition du décor signifiant et d'une demi-douzaine de plans où Suzanne Cloutier est vue par un photographe sensible ne donne encore qu'un fantôme, et non point vie à Desdémone. Peut-être une sorte de récital, ou de sketch, d'après *Othello*, eût-il mieux fait l'affaire. Dans le détail, il y a du toc et de l'admirable. Dans l'ensemble, les vessies ne sont pas des lanternes, et les théories abusives n'épousent pas les contours des œuvres individuelles.

Jean Queval.

Le train sifflera trois fois. — Le criminel va rentrer dans la ville. Le shériff l'a expédié en prison, naguère, et il peut ne pas affronter ce revenant devant qui la ville tremble, car il est démissionnaire. Or, il reste sur place. Pourquoi? Sa jeune femme, convertie à la religion des Quakers, veut qu'aucun sang nouveau ne soit répandu, et l'adjure de partir avec elle. Il reste. Tous les hommes de la ville lui refusent leur concours. Il reste. Il a peur, il caresse le cheval sur

qui il pourrait fuir. Mais il reste. Cette tragédie du courage solitaire est admirablement incarnée dans une histoire où tous les personnages ont un sens, une épaisseur, un arrière-plan, et représentent un aspect de la ville. Il n'y a qu'une concession. C'est que, seul, il tue le gredin et ses trois acolytes. Elle est presque compensée par la fin où le shériff jette son insigne à terre, sans un mot, parmi ses concitoyens admiratifs. Pas de sentimentalité, et une description tranquille, impitoyable mais sans férocité, des intrigues de la ville, et des intermittences du cœur. On regrettera tout de même ce qu'a de sommaire la fière garce mexicaine, venue là comme pour défier les conventions de la *Légion de la décence*. La « mise en scène » est réhabilitée par *Le train sifflera trois fois*, l'un des meilleurs films de l'année, dans lequel Gary Cooper est admirable de simple autorité. Peut-être est-ce le meilleur western depuis quelques années. Peut-être même ce film exceptionnel sera-t-il la victime d'un genre exsangue et dont le rabâchage contribue à la désertion des salles.

Les conquérants solitaires. — D'indigents moyens matériels. Des mois en Afrique avec une équipe technique où ne régna pas toujours la concorde, suivis de mois de négociations pour donner au film sa chance commerciale. Cela fait l'une de ces œuvres en faveur desquelles le critique équitable doit saluer les bonnes intentions profondément rédemptrices, s'il en est. Il en est. Une Afrique sans chiqué, presque sans pittoresque, peuplée de noirs dont l'âme est présente. L'opposition du blanc conquis par sa conquête et des colons qui croient dans le mythe de la route, rêvent d'une autre Québec, d'une autre New-York. La jeune femme du XVI[e] arrondissement venue prendre possession d'une illusoire fortune forestière. Cela fait de beaux éléments. Ils sont présents et sensibles. Je ne suis pas sûr que Claude Vermorel en ait tiré tout le parti, ni qu'il les ait fondus en une œuvre robuste, ni qu'il ait clairement arrêté son propos. Son récit est longuet, certaines répliques sont littéraires, et d'autres visiblement post-synchronisées. En revanche, certaines scènes ont de la force, voire de la fascination (la communion du sang), si d'autres eussent gagné à un moins écrasant sérieux. Claire Maffei est simple, vivante, vraie. Alain Cuny a toutes les qualités d'un grand comédien, et quelques autres. Pourtant, il suggère plutôt qu'il n'incarne, et ne convainc pas tout à fait. Une œuvre estimable, et quelque chose comme le plus intelligent des films d'amateur.

La jeune folle (*les intentions*). — Evidemment, Yves Allégret et Jacques Sigurd, son scénariste élu — *Dédée d'Anvers*, *Une si jolie petite plage*, *Manèges*, *Les miracles n'ont lieu qu'une fois* — sont de retour parmi nous, après leur glacial et insignifiant *Nez de cuir*. *La jeune folle* est un film où leur thème le plus constant, l'impossibilité de vivre en société, trouve matière, en principe, à une éloquente expression. Plus haute, même, que dans les œuvres précédentes, dont *Manèges*, la meilleure, n'était qu'un constat, après tout, de la malfaisance de l'esprit de lucre, c'est-à-dire de l'état présent de la société, telle du moins qu'ils le voient, selon leur droit et leur devoir d'auteur. Au lieu que, dans cette anecdote irlandaise adaptée de Catherine Beauchamp, c'est une rhapsodie a-sociale, et un principe d'auto-destruction, qu'ils apportent, et, je le crois, selon leur vœu profond. Il est bien d'avoir choisi l'Irlande, dans cette perspective tragique, et d'avoir donné son visage à de l'intemporalité. Bien surtout, peut-être, d'avoir, par l'élimination de l'élément étranger, l'Anglais, montré la vieille fatalité celte (ou gauloise) des factions, de l'auto-destruction collective — et par delà le goût vital de l'anarchie, le visage même du destin, symbolique autant qu'il se peut : celui de la jeune folle. Nous sommes en 1922, elle tue l'un des chefs de la guérilla républicaine, qu'elle aime de toute son âme, parce qu'il a exécuté son frère, lequel avait mouchardé. Belle histoire, beau sujet, beau thème.

La jeune folle (*sur pellicule*). — On voit combien l'on regrette de dire que le film est raté. Il l'est d'abord dans la mesure où l'Irlande échappe. Yves Allégret est probablement le seul réalisateur français, avec Carné, première période, qui sache brosser un climat nordique de brume et de pluie. Il y est certes parvenu de nouveau, avec l'aide de l'opérateur Roger Hubert, et de Trauner dont les décors se raccordent bien aux discrets extérieurs de Dublin. Il est même parvenu, ici et là, en particulier dans l'excellente scène de la gare (excellente à quelque

surcharge d'interprétation près) à capter l'insondable mélancolie d'un peuple. Mais les équivalences d'accents et d'intonations n'ont aucun sens, et le ton gavroche (de la patronne de buvette, notamment) frise le ridicule du film mal doublé. Je ne m'étendrai pas sur les gosses de Dublin qui chantent *Alouette, gentille alouette!* Observer du reste que les passages semi-muets sont, par contraste, fort bien venus (la faction de la jeune folle devant la demeure du chef de la police).

Suite du précédent. — Même en dehors de cette folle gageure, le film est peuplé de grosses erreurs. — Sauf pour le grand Blier, Yves Allégret a peu de chance, décidément, avec ses interprètes masculins : ici, Henri Vidal est insensible et insignifiant, et Debucourt exécrable. — Certaines répliques « vaches » de Sigurd relèvent du théorème et ne doivent rien aux situations (on se souvient que l'apparition de Sigurd fut saluée en termes vibrants par Pierre Laroche, et c'est peut-être au plus mauvais Pierre Laroche que Pierre Laroche identifiait son éloge). — La construction est vacillante, et le début n'a qu'un intérêt faible et forcé de symbolique sociale irlandaise. — Les religieuses ont un comportement protestant plutôt que catholique (décalage fâcheux, en l'espèce). — La musique de Misraki est dépourvue d'ampleur lyrique. — De sorte que, personnellement, j'ai été frustré, une fois que tout est dit, de l'émotion tant convoitée par les auteurs. Je suis demeuré à l'extérieur de leur sujet, l'œil critique et l'esprit éveillé, malgré une disponibilité entière. Ce sont des auteurs qu'on ne reconnaît qu'à leurs intentions, sauf quand ils imposent, comme dans *Manèges*, une vigueur admirable (chez Becker, c'est le contraire, l'image est signée et les héros vivent). Cela dit, Danièle Delorme (la jeune folle) est bouleversante. Une grande tragédienne est née.

Congrès du cinéma scientifique. — Le sixième congrès international du cinéma scientifique s'est tenu à la Maison de la Chimie : le premier avait également été organisé en France. *L'Association internationale du Cinéma scientifique* est essentiellement, à l'origine, une fondation franco-anglaise, et elle doit beaucoup à Jean Painlevé (aujourd'hui son secrétaire honoraire) et à John Maddison (aujourd'hui son président). Il y aurait grande injustice pourtant à ignorer le rôle important joué notamment par M. Korngold (Pologne) et par Luc Haesaerts (Belgique). Aujourd'hui, l'Association compte quatorze pays membres, des deux hémisphères politiques, mais ni les U.S.A., ni l'U.R.S.S., lesquelles pourtant adressent un envoi de films à chaque congrès. Cette fois, vingt-trois envois, soit cent treize films. Félicitations aux organisateurs français. Félicitations à cette Association internationale qui maintient les frontières entr'ouvertes.

Domaine du film scientifique. — Ces cent treize films sont de tous degrés d'ambition — de la grosse vulgarisation à la recherche pure —; de tous les genres — reportages d'expéditions, symphonies naturalistes, témoignages d'ethnographie, etc. —; de toutes les disciplines — médecine, chirurgie, chimie appliquée, mathématiques, biologie, industrie, astronomie, physique, anthropologie, etc. —; de toutes les techniques — micro-cinéma pour faire apparaître les domaines imperceptibles à l'œil, macro-cinéma pour déceler des vues en coupe, infra-rouge pour percer l'obscurité, ralenti, accéléré, ultra-violet —; de tous procédés de couleur — kodachrome (en 16 mm.), agfacolor (domaine russe), technicolor (américain ou copies ouest-européennes tirées à Londres), ferfaniacolor (domaine italien), gevacolor (sorte d'agfacolor sur pellicule Gevaert de brevet belge) —; de tous formats enfin (mais surtout, bien entendu, le 35 et le 16 mm.).

Quelques films scientifiques. — Le critique du *Mercure* n'a pu assister qu'à trois soirées sur huit (il y avait, en outre, des projections pour congressistes, en principe de recherche pure, le matin et l'après-midi). J'ai retenu (en vrac) : *Baleiniers soviétiques*, de S. Kogan (plaisant et impressionnant); *Volcano* (bouleversant film islandais sur l'éruption du mont Hékla auquel un opérateur a sacrifié sa vie); *La mante religieuse* (de l'Italien Alberto Ancillotti; c'est un ballet cruel tout à fait admirable, et qui vaut plusieurs prétentieux longs métrages); *Sons d'Afrique*, du Belge Gérard de Boé (témoignage unique et fascinant d'ethnographie musicale); *La vie des étangs*, du Hongrois Istvan-Homoki (la faune du lac Balaton, étudiée avec une patience et une tendresse qui rappellent le grand Flaherty); *Les fossoyeurs* (les insectes fossoyeurs de la taupe; il

s'agit d'un film polonais); une étude allemande à l'infra-rouge sur les combats de souris la nuit : on pense au catch féminin.

Avenir du cinéma scientifique. — L'apport du cinéma à la science est multiforme, inégal, considérable et insaisissable. La recherche par le cinéma entraine la recherche pour le cinéma. Tout cela est admirable et vertigineux. Peut-être le temps viendra-t-il où il faudra y apporter un peu d'ordre. En ce moment, Jean Painlevé et l'Italien Ancilotti font surtout du film artistique (l'hippocampe, la mante religieuse); les Anglais font surtout œuvre de vulgarisation et d'enseignement; Marcel Ichac et Paul-Émile Victor font de superbes reportages, mais qui ne sont ni des œuvres (Flaherty) ni des témoignages scientifiques rigoureux. Et il n'est nul besoin d'ajouter que le simple cinéphile n'entend rien au vrai film scientifique, dont il admire le surréalisme occasionnel. Il se pourrait que le cinéma scientifique pur se dissolve, dans vingt ans ou cinquante, dans les spécialités qu'il étudie. Sa mort serait sa gloire et sa justification ultimes. Je ne le souhaite pourtant pas, dans le futile espoir de vivre dans cinquante ans, et d'assister encore à semblable congrès — congrès hétérogène, congrès merveilleux, et qui entr'ouvre tant de portes et suggère tant de perspectives, même à l'ilote.

Norman Mac Laren en Inde. — A l'initiative de l'*Unesco* et avec le concours du gouvernement intéressé, Norman Mac Laren est parti pour l'Inde, en compagnie du charmant illustrateur Edward Ardizzone. Il y passera six mois. Comme il a fait en Chine, voici deux ans, il enseignera notamment aux artistes du pays à réaliser de petits films dessinés : divertissements sur pellicule, destinés à l'enseignement de base (hygiène, agriculture, lutte contre l'analphabétisme).

Norman Mac Laren par lui-même. — Séance Mac Laren sur invitations, organisée par l'*Office canadien du Film* et par l'*Unesco*, où l'auteur a présenté lui-même ses films, dans l'ordre chronologique (sauf ses essais d'amateur, les deux bandes en relief pour le festival de Grande-Bretagne, et ses travaux pour l'Unesco en Chine). On y saisit mieux son propos (se libérer d'un appareillage technique trop lourd, et garder, dessinant directement sur pellicule, la possibilité d'improviser). On y discerne mieux les influences (Len Lye, comme on savait, et Alexeieff, mais aussi, dans l'ordre de la découverte, les travaux antérieurs des Russes et des Allemands touchant le son synthétique; dans l'ordre de l'inspiration, les petits personnages linéaires d'Emile Cohl et les personnages humains désarticulés comme des marionnettes inventés par Méliès). Et, naturellement, on suit mieux, dans cette perspective, l'évolution des tentatives, et la conquête progressive de la maîtrise (*Caprice en couleurs* est continuement admirable). Il serait temps que les films de Mac Laren sortissent du circuit non commercial. Plusieurs d'entre eux sont éminemment « publics ».

Norman Mac Laren, trois nouveaux films. — Deux récents, réalisés au Canada (*Phantasy*, *Neighbours*), et le premier de tous, réalisé à Londres en 1938 et encore inconnu en France (*Love on the wing*). Pour ce dernier : objets animés peints sur pellicule (la musique est empruntée au *Divertissement* de Jacques Ibert). *Phantasy* combine le dessin au pastel et les objets découpés; la singularité de la bande sonore est de conjuguer le saxophone et le son synthétique. *Neighbours* est une parabole joyeuse et cruelle. Deux chefs de famille s'entr'égorgent pour la possession d'une fleur mitoyenne qui repoussera entre leurs tombes (« les principes de l'animation usuelle sont appliqués à des êtres humains »; partition musicale synthétique). Pour finir, une réserve, qu'on répugne à former au sujet du plus fascinant cinéaste d'avant-garde de cette génération : mais d'autres spectateurs ont ressenti le même malaise. Je veux dire qu'il se glisse quelque chose, ici et là, de sacchariné, de crispé, de précieux tout ensemble, qui n'est plus la joie de vivre, et qui est troublant (James Broughton a des passages analogues, avec un plus ferme arrière-plan d'amertume).

Télé-Ciné (nos 32-33). — Une étude sur l'économie du cinéma français armée de chiffres et autres précisions et qui vise à rassembler tout l'essentiel en seize pages. Pareillement sur le cinéma anglais, mais c'est moins minutieusement étayé. Les fiches ont le sérieux habituel (cette fois *La vérité sur Bébé Donge*, *Le voyage en Amérique*, *Le major galopant*, *L'homme au complet blanc*, *l'African Queen*). Notes sur l'humour anglais, par Gilbert Salachas. L'éditorial pré-

sente la partie économique et plaide opportunément pour une économie européenne (presque tout est à faire, et autant le savoir).

Une enquête sur la critique. — Les *Cahiers du Cinéma* (n° 15) publient la première partie d'une enquête sur la critique, celle où sont collectées les réponses des critiques eux-mêmes. Il y a de notables abstentions, et nul n'y apprendra. Une formule à l'exclusif usage de la postérité : « L'impressionnisme vivifie comme une chair, le squelette de la théorie » (A.-J. Cauliez). L'enquêteur ouvre sa conclusion en ces termes : « Nous voici enfin au terme de ce travail de Pénélope. » (Il est vilain d'exagérer.) « Faut-il encore y ajouter une conclusion? Sans doute après s'être donné tant de mal. » Espérons mollement que la seconde partie de l'enquête — les confidences des victimes — sera plus nourricière.

Cahiers du Cinéma (n° 15). — Mais cette entreprise devait être conduite, un jour, et l'on ne sait jamais. L'ensemble du numéro est bon. Une étude substantielle et opportune de Doniol-Valcroze sur le producteur-metteur en scène américain Stanley Kramer (« un producteur de choc dans l'univers kafkaien d'Hollywood »). Un témoignage de Philippe Sabant sur « la crise de scénarios en U. R. S. S. », entièrement neuf et bâti sur des textes soviétiques. Des notes drues et pittoresques de Marie-Claire Solleville sur « Carmela, actrice néo-réaliste » (de *Deux sous d'espoir;* elles aident à comprendre les insuffisances de ce film). Un numéro littéraire (« Défense et illustration du découpage classique ») où Hans Lucas (!) parodie Bossuet sous le prétexte d'écrire comme au XVIIIe (« Considérez plutôt, avec Diderot, que la morale et la perspective... »). Pourtant, si l'on a la force d'âme de lire jusqu'au bout ce pensum affecté — où l'auteur s'appuie sur Fénelon, Jean-Paul Sartre et Maurice Schérer — on découvre des vues justes qu'il faut arracher de vive force au prêcha-tourneboulis.

Exemple. — « Je crois assez avoir insisté sur le tort qu'ont nos critiques de tomber sous l'influence de la philosophie contemporaine, de faire de certaines figures de style jusqu'à une vision du monde, de vêtir tel procédé de prétentions astrologiques qu'il ne saurait avoir, et partant, d'enlever à la psychologie classique ce dont en elle le cinéma pouvait s'accompagner, rendre explicite, en ne réduisant pas l'homme à la « suite des apparitions qui le manifestent » (Jean-Paul Sartre), et, par paradoxe, du monisme du phénomène, ne restaurant que la pluralité d'interprétation qui lui fait défaut. »

Post-scriptum tardif à Cannes. — Le *Mercure* ne se plaint guère de ne plus pouvoir fréquenter aux festivals (sauf qu'on y boit). Cannes a couronné en tête, *ex æquo*, *Deux sous d'espoir* et *Othello*, plutôt qu'*Un Américain à Paris*. *Un Américain à Paris*, projeté le premier jour, a été accueilli avec une désinvolture de médiocre compagnie, à ce que l'on me dit. En tout cas, six mois après, on y voit mieux que dans la cohue. Comparer les festivals aux salons de peinture, comme un ami, me paraît ingénieux plutôt que convaincant (après tout, cent critiques voient des films tout le temps). La découverte du chef-d'œuvre japonais ou mexicain, et les rencontres d'étrangers sympathiques, ce sont les seules justifications, une fois que tout est dit. Mais l'élément mondain et publicitaire est plus odieux qu'amusant, à la longue.

Errata. — Deux erreurs, dans les récents numéros. Le jeune metteur en scène français d'*Une histoire d'amour* est Guy Lefranc (non Georges). Le dernier film de Charles Crichton n'est pas *The hunt* mais *Hunted* (titre français, *Rapt*).

MUSIQUE

HENRY EXPERT, MUSICIEN HUMANISTE. — Fort discrètement, comme il vécut, Henry Expert est mort à la fin d'août; les vacances furent un prétexte pour le laisser partir sans mener grand bruit autour d'un musicien et d'un savant dont notre pays

peut, cependant, se montrer fier. Mais si l'on n'a guère parlé de lui au moment où il eût été légitime de lui rendre un tardif hommage, Expert ne disparaît pas tout entier, victime de cette négligence sans excuse : l'œuvre qu'il laisse est considérable, et nul de ceux qui désormais s'occuperont de la polyphonie ne pourra le faire sans recourir à ses travaux. La résurrection de l'école française de la Renaissance est proprement son ouvrage, et pour l'accomplir tel qu'il le voulait, Expert négligea tout ce qui paraît le plus cher aux autres hommes.

Né à Bordeaux le 12 mai 1863, il y commença ses études, puis il vint à Paris en 1881 pour entrer à l'école Niedermeyer, où il s'initia à Palestrina, à Bach, à Haendel. Il travailla ensuite avec César Franck et Eugène Gigout, et bientôt il s'engagea dans la voie qu'il allait suivre sans dévier d'une ligne jusqu'à la fin de sa vie. Il s'était pris d'une véritable passion pour les XVe et XVIe siècles, et il se donna, comme l'a dit si justement Adolphe Boschot, « corps et biens », avec un dévouement qui alla jusqu'au complet sacrifice de sa fortune modeste à la besogne dont il était alors le seul à comprendre et la grandeur et l'utilité. Les œuvres des maîtres français des XVe et XVIe siècles étaient en effet disséminées, enfouies parmi des monceaux de paperasses, à peu près perdues jusqu'au hasard qui amènerait leur découverte. Mais lui, entreprit des recherches systématiques, de véritables fouilles parmi les pièces d'archives : il avait l'instinct du chasseur, habile à reconnaître les pistes; il acquit la science sans laquelle les découvertes qu'il pressentait seraient demeurées vaines. Car ces musiques d'un passé déjà lointain, il fallait apprendre à les lire. Expert devint bientôt le plus adroit déchiffreur de tablatures et de notations abolies, un Champollion de la paléographie et de l'archéologie musicales. Il recopia de sa main, mit en partition des monceaux de textes; il se fit photographe pour que les autres savants pussent contrôler ses travaux. Le résultat est considérable : c'est l'édition de six grands recueils de textes musicaux des XVe et XVIe siècles, auxquels il faut joindre son monumental *Psautier huguenot*, son *Anthologie de chansons mondaines des XVIIe et XVIIIe siècles français* (brunettes, chansons bachiques, airs de Lambert, etc.), et d'innombrables articles dans les revues spécialisées.

Nommé bibliothécaire du Conservatoire, Expert fonda une Société d'études musicales et d'études historiques, qu'il compléta bientôt, à l'occasion du troisième centenaire de Ronsard, par la création d'une « Chanterie de la Renaissance ». Il en recruta les

éléments parmi des gens du monde, quelques professionnels aussi, tous excellents musiciens; et, patiemment, il leur enseigna l'art difficile du chant choral; il leur donna le style, et fit si bien que ce groupement acquit vite la juste réputation d'un des meilleurs que l'on pût entendre dans le monde entier. Il demeura, en dépit des sollicitations dont il fut l'objet, fidèle à la Renaissance, et n'interpréta point d'autres ouvrages que ceux des polyphonistes, madrigaux, chansons françaises et motets de nos vieux maîtres. Les fêtes du Vendômois lui donnèrent la consécration officielle : le succès fut immédiat et ne cessa point de grandir. La plupart des auditeurs découvraient une musique dont ils ne soupçonnaient point qu'elle fût si belle, et s'étonnaient qu'elle eût demeuré pendant trois siècles dans un oubli total. Pourtant Ronsard avait bien écrit : « Direz, *chantant* mes vers, en vous émerveillant... », et chanter n'était point une figure. Il signifiait « accompagner du pouce » sur le théorbe, les vers mis en musique par Anthoine de Bertrand, par Goudimel et Lassus. Dans son admirable étude sur *Ronsard et l'humanisme*, Pierre de Nolhac a mis en lumière cette étroite collaboration des poètes et des musiciens de ce temps : « L'on sait que c'est toujours à plusieurs parties que se présentent ces divers ensembles de sonnets, odes et chansons de Ronsard, mis en musique de son vivant par les maîtres célèbres de l'époque. Cependant de nombreux indices permettent de croire que certaines de ses poésies eurent leur succès sous une forme plus populaire et bien des chansons de lui furent chantées à une voix « en forme de voix-de-ville ». C'est bien ainsi qu'il chantait lui-même en s'accompagnant d'un seul instrument et avant que ses grands succès de poète l'eussent imposé aux musiciens de la cour (1) ». C'est d'ailleurs à ce moment même qu'en Italie commence de se manifester la réaction contre les complications excessives de la polyphonie. A Florence, les amis de Giovanni Bardi, dei conti Vernio, n'auront point grand'peine à imposer le *stilo recitativo*, et le retour à la monodie. Mais dès 1550, Ronsard n'écrit-il pas aussi dans la préface à ses *Odes :* « Et ferai encore revenir (si je puis) l'usage de la lyre aujourd'hui ressuscitée en Italie, laquelle lyre seule peut et doit animer les vers et leur donner le juste prix de leur gravité. » Ronsard, remarque encore Pierre de Nolhac, a contribué pour sa part au progrès de la déclamation lyrique. Quoi qu'il en soit, les mots de luth et de lyre qui si souvent reviennent dans

(1) Pierre de Nolhac, *Ronsard et l'humanisme*, Paris, Honoré Champion, 1921, p. 30.

les écrits de la Pléiade, n'ont point comme aujourd'hui une valeur de pur symbole, mais bien un sens tout à fait littéral.

A la vérité, ces musiques dont nous savions qu'elles avaient existé, dont quelques-unes, même, en très petit nombre, nous étaient parvenues, restaient pour la plupart d'entre elles complètement inconnues et même perdues, et c'est bien à Henry Expert que nous devons leur résurrection. Le mot convient ici : Expert n'a pas seulement fait œuvre de chartiste, il a réchauffé ses trouvailles à la chaleur du souffle humain, il les a fait revivre en les faisant entendre au concert. Les progrès de l'enregistrement phonographique accomplis dans le même temps permirent de les répandre dans le monde entier.

Henry Expert paya de sa personne : paraissant sur l'estrade à la tête de sa chorale, il savait, en quelques mots, expliquer l'essentiel de ce qui pouvait aider le public à remonter le cours des trois siècles écoulés depuis Ronsard, Baïf, Goudimel, Le Jeune, Lassus ou Janequin. La beauté des chansons faisait le reste; mais lui, s'en tenait à la lecture du poème, à quelques phrases d'indispensables explications pour les archaïsmes, les hellénismes et les préciosités si fréquents chez Ronsard et ses amis. Esprit aussi fin que charmant, il garda jusqu'à l'extrémité de l'âge une vivacité, une jeunesse extraordinaires, une fraîcheur presque candide. Son érudition, la familiarité qu'il avait acquise de tout ce qui touchait à la Pléiade, à l'humanisme, faisait de lui comme un contemporain de ce monde disparu où il avait vécu par la pensée, et qu'il semblait prolonger parmi nous. Tous les chercheurs qui ont travaillé à la Bibliothèque du Conservatoire gardent de lui un souvenir reconnaissant. La cordialité de son accueil, la libéralité avec laquelle il faisait part des trésors de savoir qui étaient en lui, s'alliaient à la modestie la plus sincère. Ses travaux l'avaient mis au premier rang de la musicologie française; et sans doute le savait-on mieux à l'étranger que dans son propre pays.

René Dumesnil.

Jean-Marie Leclair l'Aîné, par *Marc Pincherle* (Collection Euterpe, La Colombe, 134 p.). — Nul n'était plus qualifié que M. Marc Pincherle pour faire revivre la figure si curieuse de Jean-Marie Leclair dit l'Aîné, qui doit tenir dans l'histoire de la musique française une place analogue à celle de Corelli dans la musique italienne. Marc Pincherle est l'homme qui, présentement, connaît le mieux tout ce qui concerne les instruments à cordes et les musiciens qui enrichirent la technique de la musique instrumentale. Mais Leclair l'Aîné eut une destinée étrange et périt assassiné, sans qu'on ait jamais éclairci le mystère de sa mort. L'homme est troublant; l'artiste est de premier ordre. Pourtant, comme le dit Marc Pincherle, pour

le commun des amateurs, ce n'est plus guère qu'un nom, cité dans les dictionnaires et les manuels, mais son œuvre reste à l'abandon. Le volume qui vient de paraître, et qui est un modèle d'érudition discrète (je veux dire sans vain étalage d'une science qui cependant le nourrit), contribuera grandement à faire rendre à J.-M. Leclair l'Aîné l'hommage qui lui est dû, un hommage vivant, dont la seule forme valable est l'exécution plus fréquente des chefs-d'œuvre qu'il a laissés.

Darius Milhaud : Entretiens avec Claude Rostand (René Julliard, édit., 192 p., 390 fr.). — Il faudrait, en toute justice, intituler ce volume : Darius Milhaud et Claude Rostand : *Entretiens.* Il s'agit en effet de dix-huit *interviews* devant le micro de la Radiodiffusion française, et qui passèrent sur les antennes à l'occasion du soixantième anniversaire de Milhaud, célébré cette année. Le ton en est tout de franchise et de simplicité, comme le sont les conversations à bâtons rompus, les libres propos échangés par deux amis. Claude Rostand avoue que la difficulté était d'obtenir de Milhaud qu'il parlât de lui-même. Mais il ne répugnait point, heureusement, à parler de musique et des musiciens, disant avec netteté ses opinions, se chicanant de temps en temps avec son interlocuteur — on trouve l'écho d'une de ces chamailles (sur Wagner) pages 55 et suivantes du volume. On ne peut entrer dans le détail en un court article; mais ce qu'il faut dire, c'est que ce petit livre si vivant fait pénétrer jusqu'au for dans la conscience du musicien (par exemple dans l'entretien sur Brahms et quelques Allemands, pages 64 et suivantes) et que cela est fort intéressant.

La vie de Chopin, par *Casimir Wierzynski* (préface d'Arthur Rubinstein, traduit par Geneviève Meker; Robert Laffont, édit. Collection « Grandes figures, nouveaux visages », 424 p. in-8°, 960 fr.). — Le livre qui vient de paraître n'est point inutile, en dépit des innombrables volumes consacrés à Chopin dans toutes les langues. L'auteur est un poète polonais qui a publié déjà de nombreux écrits de tous genres et qui est actuellement réfugié aux Etats-Unis. Sa connaissance de la langue polonaise lui a permis de remonter aux sources, de s'entourer de renseignements sûrs pour ce qui concerne la jeunesse, la formation artistique du musicien. Il a pu prendre connaissance et citer des fragments de la correspondance échangée entre Chopin et sa première maîtresse, la comtesse Potocka, habile musicienne à qui son amant pouvait faire ses confidences, dire librement ses idées sur son art. Et puis il n'était pas inutile qu'un poète nous parlât de ce mystère de la création artistique chez le plus sensible, le plus poète des musiciens; mais si le portrait est nuancé, il s'en faut qu'il fasse apparaître l'image d'un être efféminé, d'une « sensitive », comme on l'a trop dit de Chopin. On lira avec grand intérêt la préface de M. Arthur Rubinstein : nul n'était mieux préparé à présenter ce livre que l'illustre interprète du maître polonais.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

ROMANS CLASSIQUES D'AUJOURD'HUI. — Qu'on permette l'emploi sommairement convenu du terme « Classique » : non pas dans le temps et appliqué à une époque, ni dans le sujet, mais dans l'exécution et le ton des œuvres littéraires. Evitons les généralités périlleuses; posons qu'en tout temps, parfois au défi des modes, des artistes décrivent la vie uniment, sur une basse continue de raison et de réflexion. Deux Anglais de cette espèce indépendante méritent qu'on les lise : parlons des derniers romans, parus cette année, de Richard Church (*The Nightingale* — Lon-

don, Hutchinson, 248 p., 10/6) et de Joyce Cary *(Prisoner of Grace* — London, M. Joseph, 398 p., 12/6).

Church est connu des lecteurs du *Mercure*, qui a naguère présenté ses poèmes et traduit son roman *Le portique*, réussite due à l'intérêt de vies mouvementées, de caractères vigoureusement contrastés et délicatement nuancés, et d'une sagesse qui s'abandonne au public ami. Les thèmes de la sympathie, de la lutte et de l'apprentissage, de l'enthousiasme pour l'art, si attachants dans le *Portique*, le sont aussi dans *The Nightingale*. Mais le sujet est tout différent. Le titre fait allusion à la légende ancienne du roi Pandion, dont les filles, toutes deux fort belles, Philomèle et Progné (voyez La Fontaine), furent métamorphosées l'une en rossignol, l'autre en hirondelle. De la cruauté de la légende, pas trace dans ce roman; il ne garde que Mr. Pandion, bon bourgeois veuf, et ses filles, Priscilla et Millicent, symbolisées commodément par les oiseaux grecs. L'emprunt s'arrête là. Millicent, nature artiste par opposition à Priscilla, non moins aimable mais exacte et pratique, prend conscience de sa vocation de cantatrice et surmonte pour la suivre tous les obstacles qui assaisonnent l'histoire. Le récit nous fait partager ses inquiétudes et ses joies, et soutient l'intérêt par des rebondissements et des perspectives toujours nouvelles dont il ne convient pas de trahir ici le secret.

Church sait rester digne et paisible en retenant son lecteur. N'est-ce pas rare et remarquable? D'un bout à l'autre c'est lui qui parle d'un ton égal, ferme, confidentiel et naturel jusque dans la satire parfois cinglante. Peut-être est-ce l'ouverture de ce ton amical, la netteté choisie de l'observation et des termes, qui font surtout le charme d'un tel livre où la musique baigne, comme une lumière de tableau classique, des personnages sûrement enlevés. Je songe, par exemple, au rugueux Terenius, très allemand et très bon (est-il des Allemands délicieux?); ou à l'extraordinaire vieux dragon bougon, à la sibylle qui fait, par faveur, éclore les voix de génie en des scènes où la cordialité et la technique sont fondues comme on ne l'avait pas vu depuis les premiers *Jean-Christophe*. Le secret de Church, ce pourrait être une combinaison ordonnée de vigueur et de délicatesse, délectable triomphe, comme en cuisine, du goût entendu dans tous les sens, saveur et mesure.

Après tant d'éloge, que restera-t-il pour Cary?

Je lis avec un plaisir croissant, si possible, chaque nouveau roman de cet écrivain à l'abondance heureuse, à l'art minutieux sans y paraître, car c'est délicieusement peu écrit. Comme si sou-

vent chez lui, le récit est confié à un personnage; ici à Nina, déflorée par son cousin Jim, épousée par un garçon pauvre et ambitieux, Chester Nimmo, mariée à Jim après un divorce tardif, et toujours subissant le partage entre les deux hommes de façon à ne faire de peine à aucun si elle peut. Telle est à vol d'oiseau la situation acceptée et non voulue par Nina. Le conte est rapidement animé par ses données : corde raide sentimentale entre deux hommes diamétralement opposés, également difficultueux; ascension politique, victorieuse d'embûches incessantes, qui fait du petit orateur piétiste Chester un des « grands » du cabinet pendant la première guerre mondiale, puis un de ces Lords qui dictent leurs mémoires historiques dans la retraite où les a contraints la brutale défaveur du corps électoral; contraste entre l'homme public prestigieux et l'être humain aux instincts animaux drôlement exaspérés; tranche de petite histoire du parti libéral entre la guerre des Boers et l'après-1918; jeu réciproque de grands événements et de caractères qui le sont moins. Voilà, pêle-mêle, quelques ingrédients d'une œuvre écrite méthodiquement en cent vingt-six chapitres de trois pages à peine en moyenne, pareils chacun à la pulsation d'un mouvement d'horlogerie infaillible, chacun à sa place dans cette progression continue qui fait la réussite de tout drame bien mené.

Chester occupe le milieu de la scène. On se demande s'il a un modèle réel — peut-être un peu ou beaucoup d'un Lloyd George? Ce Protée a des côtés de grandeur et de bassesse, de ruse, de sincérité, d'illusion involontaire ou non, une jeunesse non-conformiste et une vieillesse de coq incoercible, une tactique peu kantienne à se servir des autres jusque dans le duel conjugal. Le portrait est beau comme une énigme où se mêlent, indécises, la vérité objective et l'interprétation. Le peintre figure dans le tableau, parfois sans le vouloir. Peu d'hommes sauraient se mettre à ce point dans la peau d'une femme présentée à la fois dans l'auto-analyse et dans la vie instinctive. Cette Nina ressemble à d'autres femmes de Cary : destinée à souffrir du mâle dont elle jouit, sachant découvrir et se réserver un domaine inviolable en même temps que s'abandonner avec bonté, avec un fatalisme prodigieusement intéressé à l'existence qu'elle décrit fidèlement dans ses méandres et ses contradictions, ses jours de crise et ses phases alcyoniennes, sur un ton sincère et détaché, entrant volontiers, avec une crudité décente, dans le détail le plus osé. Cette entente mûre et complète des choses, cette méditation sereine, cette sensibilité ouverte et parfois exaltée quand elle se livre à l'action même folle (voyez les deux courses en mer),

cette découverte des vérités morales souvent profonde et imprévue jusqu'au paradoxe, cette liberté de l'esprit jusque sous la contrainte, rappellent les grands romanciers aisés du XVIIIe siècle anglais et français, quand ce n'est pas un Tolstoï qui aurait le sens du comique et l'ironie, et quand même beaucoup moins d'ampleur. Point d'effort apparent chez Cary; un optimisme instinctif, la puissance à vivre et à méditer l'expérience. Plus on pratique ce talent complexe et original, plus on aime que la force bienséante des classiques de tous les temps se soit conservée jusque dans le nôtre.

Jacques Vallette.

See how they run, by *D. M. Mankiewicz* (200 p.); **The Kiss-off**, by *D. Heyes* (144 p.); **Stirrups in the Dust**, by *B. Arthur* (144 p.); **The Girl in His Past**, by *G. Simenon* (144 p.); **Rock Wagram**, by *W. Saroyan* (205 p.); **A Streetcar Named Desire** (142 p.), **The Roman Spring of Mrs. Stone** (141 p.), by *T. Williams*; **A Family Romance**, by *E. Pollet* (176 p.); Chac. : N. Y., N. A. L., 1952, 25 c. **Mister Smith**, by *L. Bromfield* (333 p.); **The Stubborn Heart**, by *F. G. Slaughter* (336 p.); Chac. : *Ib.*, *Id.*, 1952, 35 c. — La New American Library publie des romans pour tous les goûts. Les trois premiers sont franchement des « thrillers », très divertissants et propres à l'évasion aux heures de grande fatigue. Le Simenon, traduit, peut constituer un texte de secours et de contrôle aux apprentis de l'anglais, notamment aux étudiants traducteurs; quelque indécis qu'on soit sur le rang de ce diable d'homme, son talent est unique. Saroyan conte, lui aussi, avec bien du talent, l'histoire hollywoodienne d'un homme tué par son propre succès. Qui ne connaît Tennessee Williams depuis la représentation à Paris de son *Tramway?* Voici la version originale de cette pièce, et un roman écrit avec autant de brio et d'humanité, tous deux racontant avec pitié et mesure la destinée de deux femmes envoûtées et détruites par une Vénus tardive. Le coup d'essai de E. Pollet la désigne à l'attention; c'est l'analyse, dans un style uni, des passions et des catastrophes cachées sous une vie de famille apparemment paisible. On ne présente pas Bromfield; abondant et régulier comme un fleuve, il nous fait méditer le sort d'un homme qui, excédé de solitude, s'évade de sa prospérité, recommence sa vie, et paie. Slaughter est l'auteur de nombreux best-sellers; celui-ci met en scène un homme et deux femmes, l'une bonne, l'autre belle et alliée à des forces mauvaises, avec pour décor le Sud en pleine reconstruction après la guerre civile, des troupes d'aventuriers, le Ku-klux-klan, etc.

American Essays, ed. by *C. B. Shaw* (178 p.); **100 American Poems** (184 p.), **100 Modern Poems** (191 p.), ed. by *S. Rodman;* **America in Perspective**, ed. by *H. S. Commager* (223 p.). Chac. *Ib.*, *Id.*, 1952, 35 c. — Autre rayon des récentes publications N.A.L., dont l'utilité et l'incroyable bon marché s'affirment toujours plus : les anthologies. La première et la quatrième donnent des Etats-Unis deux images composites et différentes par le point de vue : du dedans, par la plume de quelques essayistes échelonnés de Franklin à nos jours; du dehors, par celle d'observateurs et de juges du XVIIIe au XXe siècle, et où la France est représentée par Crèvecœur, Tocqueville et Roussy de Sales; bonnes introductions, et choix qui, dans les deux cas, nous fait voir du nouveau. Introductions compétentes aussi dans les recueils poétiques, plus intéressantes peut-être par les idées émises que par l'information dispensée, excepté en ce qui concerne les poètes américains du XVIIe siècle à R. Lowell (né en 1917); malgré d'inévitables omissions, ces deux florilèges sont sérieux et substantiels.

Science and the Modern World, by *A. N. Whitehead* (212 p.); **Patterns of Culture**, by *R. Benedict* (272 p.); **The Birth and Death of the Sun**, by *G. Gamow* (219 p.); **Good Reading** (226 p.). Chac. : *Ib.*, *Id.*, 1952, 35 c. — Les plus grands

savants anglo-saxons ont peut-être moins négligé que leurs pendants français de résumer à l'usage du profane ce que la science moderne offre d'accessible. N.A.L. nous offre trois exemples de cette haute vulgarisation, donnés par un philosophe, une ethnologue, un physicien. Le livre de Whitehead présente la philosophie en rapport avec les sciences, surtout les mathématiques, des origines à la théorie des quanta, et examine les répercussions des résultats atteints jusque sur la religion. R. Benedict décrit et raisonne trois civilisations primitives fondées sur des états psychologiques différents; elle cherche à faire comprendre par suite que toute civilisation cohérente est valable et que l'anomalie ne se mesure pas par rapport à la nôtre nécessairement, mais par un écart individuel de normes socialement acceptées. Le sujet traité par Gamow est passionnant, tel qu'il est pris, car il entraîne des excursions dans l'astronomie, la physique et l'alchimie célestes, la connaissance de l'atome et l'emploi de son énergie, enfin dans les hypothèses sur la naissance de l'univers. Le dernier titre ci-dessus couvre une curieuse entreprise : donner aux lecteurs désireux de se cultiver en bon ordre une liste descriptive de quelque 1200 livres sérieux, accessibles, de toutes les époques, de tous les types littéraires, ayant trait à toutes les phases importantes des humanités et des sciences; on ne saurait se flatter de les lire tous; on peut y ajouter pour son compte; classée et présentée par de bons esprits, on doit reconnaître à cette liste une grande valeur de suggestion.

British Book News 1949 (1951, 892 p., 15/). **Shelley, by** *S. Spender* (1952, 56 p., 2/). Chac. : London, Brit. Council and Longmans. — Faut-il rappeler que les « British Book News » paraissent en brochures mensuelles où sont classés par genres, décrits et critiqués sommairement, tous les livres de quelque intérêt parus récemment en Angleterre? On a signalé ici les volumes où ces brochures ont été, depuis la guerre, réunis par année. Voici le dernier tome d'une série dont l'utilité est évidente; facile à consulter grâce à l'index par titres, par auteurs et par sujets. Le « Shelley », de la série des suppléments aux *Book News*, est un des meilleurs. Ecrit par un poète, il sépare autant que possible, chez Shelley, la vie, les théories révolutionnaires et les poèmes, qu'il divise en plusieurs classes de nature à en rendre la lecture plus distincte. Spender sème son exposé de discussions générales, souvent importantes pour l'appréciation de la poésie anglaise. Ce petit livre, avec ses jugements mesurés, devrait aider Shelley à regagner dans l'estime publique sa juste place.

Shakespeare's Histories at Stratford 1951, by *J. D Wilson* **and** *T. C. Worsley* (*Ib.*, Reinhardt, 1952, 106 p., 15/). — La représentation en un cycle de *Richard II*, des deux parties de *Henri IV*, et de *Henry V* l'an dernier à Stratford fut un événement si rare qu'on l'a commémoré dans ce livre où les absents trouveront un peu de ce qu'ils ont manqué. Sous l'impulsion de A. Quayle, l'interprétation paraît avoir été heureuse et brillante. Un des grands shakespearistes restitue l'état d'esprit des élisabéthains devant l'histoire de la guerre des Deux roses : beaucoup de nouveau révélateur là dedans. Le critique théâtral du *Statesman* discute la conception et la réalisation de l'entreprise, et montre quelle face nouvelle prennent, suivis d'un jet, les pièces et les personnages. Nombreuses et très bonnes photos.

Poems by N. Breton, ed. by *J. Robertson* (Liverpool, Univ. Press, 1952, 389 p., 30/). — Breton est mal connu. Écrivain abondant, divers, guère original, il intéresse par ce qu'il nous apprend de son époque à travers ce qu'on sait de sa vie. Poète à la mode, puis délaissé, presque toutes les anthologies modernes contiennent de ses œuvres : poèmes souvent chantés à la cour et dans la société polie, encore agréables aujourd'hui. Ceux qu'on trouve ici sont inédits; on aurait peine à les trouver ailleurs. Ils sont édités avec grand soin. Le livre consiste pour une grande part en une biographie qui renouvelle le sujet (la date de naissance est reportée à 1655 au lieu de 1645 admise jusqu'ici, et des faits curieux sont rassemblés) et en une savante étude sur le texte de l'œuvre, avec en plus des notes bibliographiques et explicatives. Voilà un livre qui fera autorité.

Trent's own Case, by *E. C. Bentley* **and** *H. W. Allen* (253 p., 2/6); **A Dictionary of Geography, by** *W. G. Moore* (182 p., 1/6). Chac. : Penguin, 1952. — Le premier est un roman policier écrit, pour leur divertissement et le nôtre, par deux écrivains authentiques; Bentley est l'inventeur du « clerihew » dont il fut naguère question ici; amu-

sant, ingénieux, poli. Le dictionnaire de Moore se lit avec grand intérêt; il décrit, définit, explique nombre de phénomènes plus ou moins familiers et très divers : p. ex. les ciels, les vents et cyclones, tout ce qui se rapporte au climat, à la face de la terre, beaucoup de curiosités astronomiques et anthropologiques.

Critics and Criticism, Ancient and Modern, by *R. S. Crane, W. R. Keast, R. McKeon, N. Maclean, E. Olson, B. Weinberg* (Univ. of Chicago Press, 1952, 655 p., 6 dollars). — On constate depuis une trentaine d'années, dans les pays anglo-saxons, un effort général pour repenser la critique littéraire. Le groupe connu sous le nom d'« école de Chicago » a lancé dans ce mouvement un courant homogène par les buts qu'il vise et que W. S. Crane expose dans une importante introduction. Il s'agit de reposer tout le problème à la base. Crane distingue quatre groupes d'humanités mutuellement complémentaires et souhaite leur voir assigner un rôle égal dans les études. Espérant pouvoir adapter mieux la critique aux missions qui sont les siennes, il cherche à en raisonner d'ensemble les pratiques actuelles et passées et lui propose des méthodes ordonnées selon le sujet traité et le but visé. Il est ainsi amené à considérer l'histoire de la critique comme une méthodologie commandée par des principes universels de définition et de démonstration. Sa conception des méthodes, dans un cadre aristotélicien, est suffisamment large et vivante pour ne pas les laisser dégénérer en automatisme. Les études qui constituent le corps du livre sont réparties en trois groupes : 1° Examen des théories modernes de Richards, Empson et Brooks (bonne entrée en contact avec un canton d'idées qu'il faut connaître); 2° interprétation nouvelle de quelques grandes théories critiques du passé; 3° discussion, appliquée à quelques œuvres illustres, de points se rapportant à la théorie de la littérature et à l'exercice de la critique.

La cocktail-party; La réunion de famille; Les buts du drame poétique, par *T. S. Eliot*, trad. Fluchère (Paris, Seuil, 255 p.). — Il était temps qu'on puisse lire en français les deux drames poétiques écrits par Eliot depuis *L'assassinat dans la cathédrale*, et dont le dernier a fourni naguère matière à l'une de nos chroniques. Remercions le traducteur attitré de ses essais et de ses pièces, qui nous permet aussi de mieux comprendre celles-ci en y joignant la traduction de l'essai *Poetry and Drama* également signalé ici en son temps. En avant-propos, expliquant les difficultés du travail, Fluchère fait preuve d'une modestie qui ne fera que mieux apprécier sa version.

REVUES

The New Statesman and Nation, 20.9-18.10.52. — *Séries :* Corée (20-27.9). Elections aux E.-U. (20.9-18.10). Vins de Bordeaux (27.9-4.10). Congrès travailliste (27.9-11.10). *20.9 :* Charges militaires. Indépendance de la G. B. Nenni et Staline. Point 4. Indo-Chine. Le lard. Lectures poétiques. N. Coward. Poètes anglais. *27.9 :* Loyer et logement. Nenni et Saragat. Champignons. Charlot. Lascaux. Acton. *4.10 :* Etat d'urgence au Kenya. Socialisme allemand. Ouvriers de couleur à Sheffield. Prêtres irlandais. Degas et Epstein. Livres d'automne. Stevenson. *11.10 :* Finances anglaises. Orthodoxie de Staline. Chine nouvelle. Etat-providence et sinistrés. Allemagne. Coulisses des nouvelles. Toscanini. Histoire de l'Europe. *18.10 :* G. B. et Pacifique. France pas polie pour E. U. Schacht. Bevan. Néo-nazis. Assureurs. « Limelight ». G. Fox.

The Listener, 18.9-16.10.52. — *Séries :* Recherche de l'abondance; Science et foi; Expositions (18-25.9). Paysages urbains (18.9-2.10). Musique; L'Islam; Elections aux E.-U. (18.9-16-10). Un nouveau radicalisme? Le squire (2-9.10). *18.9 :* Le système des partis. Nlle-Zélande et vivres. Asquith (2 art.). *25.9 :* La démocratie. Mines d'Afrique. Raison et passion. Mœurs diplomatiques. Logement. L'église de Saint-Pierre. *2.10 :* Pinay. Congo belge. Salaires. Pétrole italien. Amour, pouvoir, justice. Epstein. *9.10 :* Afrique du Sud. Inde. Nlle-Orléans. César et les jeunes. Allan Ramsay. *16.10 :* Démocratie italienne. Malaisie. Soudan. Varsovie. Monde bâti par l'homme. Les Fabiens. Inde.

The Cornhill. Summer 52 : Histoire naturelle de l'Arcadie. Montagnards victoriens. L'esprit de masse. 2 nouvelles. 1 poème. — Autumn 52 : Mrs. Gaskell et Ch. Brontë. R. Fry. E. Barrett et son frère. 1 nouvelle.

English, Summer 1952. — Saint George et son dragon. D. Wordsworth. Le cardinal Wolsey. Une correspondance du XVIIIe s. Poèmes.

The Poetry Review, Oct.-December 52. — Nombreux poèmes, dont un par de la Mare. La poésie moderne. Un hôtelier-poète. La traduction des vers.

The Dublin Magazine, Oct.-December 52. — Le poète et la mort (dialogue). Un coin celte chez Blake. Berkeley et Swift. Le nouveau roman policier.

Etudes anglaises, août 52. — Un ami des livres, par E. Blunden. W. Meynell. Fulke Greville. Chapman. A. Trollope. E. Muir.

GRÈCE

Fidèle à sa tradition des années précédentes, la revue thessalonicienne *Formes* a continué de nous adresser ses fascicules. L'année 1952 est la quinzième de son existence : cet anniversaire a été marqué par la publication d'un numéro spécial (n° 64, janvier) qui souligne l'effort accompli par la revue, depuis sa fondation, dans le domaine de la littérature, des arts et de la philosophie. Les fascicules de la présente année parus jusqu'ici (n°s 65-72) attestent des caractères analogues à ceux qui ont été signalés dans nos chroniques antérieures : création littéraire régionale, discussion d'idées à propos de telles œuvres publiées dans la capitale, intérêt porté aux œuvres et aux courants littéraires d'autres pays. On remarque, dans l'ensemble de la production qui nous est parvenue, une place plus importante consacrée à l'analyse et à la critique. C'est là une tendance de la Grèce actuelle, où la critique littéraire s'est développée à date récente, et a fait effort pour se constituer en un genre aux divers aspects, allant de la monographie à l'étude d'ensemble, de l'essai à l'analyse approfondie, de l'impressionnisme à l'érudition. En outre, *Formes* contribue à faire connaître l'école poétique contemporaine de Salonique qui se distingue par une sensibilité locale particulière tout en rejoignant l'école athénienne par trois courants : lyrisme, surréalisme et synthétisme philosophique. C'est ainsi que sont publiés de nouveaux poèmes de Mme Zoé Karelli, connue déjà par plusieurs recueils, et des pièces de poètes comme Pentzikis, J. Skarimbas, Sinopoulos, Yéranos, Dalias, Gosiopoulos. Parmi, enfin, les traductions d'œuvres étrangères, signalons une nouvelle de Tchékof *(Vieillesse)*, et *Le Procès* de Kafka, traduit par St. Démou.

L'Institut Français d'Athènes a poursuivi l'utile publication de son *Bulletin Analytique de Bibliographie Hellénique* pour les années 1949 et 1950 (nous n'avions pu mentionner à temps, dans la précédente chronique, le fascicule relatif à l'année 1949). Du point de vue littéraire, la comparaison entre les deux années

1949 et 1950 est intéressante. Elle indique d'abord une progression du nombre des revues de littérature et d'art ainsi que des périodiques groupés sous la rubrique *Mélanges :* d'un côté dix-neuf en 1949 et vingt-quatre en 1950, de l'autre seize en 1949 et vingt et un en 1950. Puis elle marque une production poétique moins nombreuse en 1950 qu'en 1949, alors que la production de prose (nouvelles et romans) se maintient, ainsi que celle du théâtre, des essais et de la critique.

L'Hellénisme Contemporain (5e année, fascicules 4-6, et 6e année, fascicules 1-3) rend compte d'abord des échanges culturels entre la Grèce et l'Occident : par exemple, conférences données par des savants étrangers à Athènes, ou par des savants grecs à Paris et à Londres, cours de littérature française professé à l'Université d'Athènes par un professeur de l'Institut Français, audition de musique byzantine à Paris, commémoration à Athènes du cent-cinquantenaire de Victor Hugo. Puis, par ses *Chroniques* (littéraire et théâtrale, artistique, musicale), il informe du mouvement des idées en Grèce. Mais surtout il consacre ses pages à des études étendues sur des thèmes variés d'hellénisme. Ainsi on retiendra, pour l'histoire et la littérature médiévales, les articles de D. Zakythinos (*Mouvement économique dans le Despotat de Morée*, V. 4-5. 293, et *Organisation ecclésiastique dans le Despotat de Morée*, VI. 1. 7 et 3.197), de D. Arriat (*Les Lusignans*, VI. 3.241), de E. Kriaras (*La littérature grecque médiévale*, V. 4-5.332), de Börje Knös (*Gémiste Pléthon et son souvenir*, V. 6.490). Pour l'histoire moderne, J. Savant poursuit son exposé sur *Napoléon et la libération de la Grèce* (V. 4-5.389 et VI. 2.103). A la littérature moderne appartiennent les études de J. Vlachoyannis (*A propos de la « tueuse » de Papadiamantis*, V. 4-5.341), de G. Géralis (*Poètes de Thessalonique*, VI, 3.238), d'A. Sahinis (*Le voyage dans la littérature néohellénique*, VI. 2.164, et VI. 3.250), de R. Milliex (*Victor Hugo constant ami de la Grèce*, VI. 3.214), de P. Lafeuille (*Nicolas Ségur*, VI. 2.156), tandis qu'un hommage est rendu à la mémoire du poète Angélos Sikélianos (V. 4-5.359). Du folklore relèvent les contributions de M. Montessanto-Jacopi (*Art et tradition dans la forématique néohellénique*, V. 4-5.414), de Mme Svoronos-Hadjimichalis (*Notes sur la maison rurale grecque dans l'antiquité et aujourd'hui*, VI. 1.53), de D. Loucatos (*Curiosités culturelles à Céphalonie*, VI. 1.57), de Mme G. Tarsouli (*Saint Nicolas dans le folklore grec*, V. 6.483) et de G. Spyridakis (*Saint Georges dans la vie populaire*, VI. 2.126). Un poème de G. Athanas, *Angoisse dans la nuit*, a été traduit avec talent dans le dernier numéro (VI. 3.212)

par Mme Chrysantopoulos. Enfin, la revue signale les publications suivantes, en volumes, qu'elle édite : de D. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIIIe au XVe siècle,* et, de Mme Hadjimichali, *La maison grecque* et *La sculpture sur bois.*

Il convient ici de signaler l'apparition d'une nouvelle revue d'hellénisme publiée à Paris, sous le titre *France-Grèce* (Directeur : G. Panopoulos), issue du *Bulletin de la Communauté hellénique de Paris et des environs.* Cette revue se rattache au *Comité France-Grèce,* qui, depuis plusieurs années, se manifeste par l'organisation de conférences dont certaines ont été publiées dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé.*

France-Grèce est une revue de culture, de tourisme et d'économie. Le premier numéro publié (Eté 1952) contient des articles sur *Les récents travaux de l'Ecole Française d'Athènes* (par H. Gallet de Santerre), *Les Romantiques français et la Grèce* (par S. Lacouture), *Impressions de Naxos* (par A. Mirambel), *L'Oracle de Delphes* (par Marie Delcourt), *Le théâtre de Christine et de Thanos* (par Michèle Barat), une chronique des livres de Grèce, et des études sur la structure de l'économie hellénique et les rapports économiques entre la France et la Grèce (de J. Fougerolle et R. Arnaud). La rubrique touristique est consacrée aux Cyclades (article d'Edith Mora).

●

Voici maintenant quatre ouvrages qui retiendront notre attention. Les trois premiers ont été publiés à Athènes dans la Collection de l'Institut Français.

Le Pétrarquisme en Chypre, Poèmes d'amour en dialecte chypriote, d'après un manuscrit du XVIe siècle (Athènes, 1952), tel est le titre du travail auquel Mme Siapkaras-Pitsillidès a consacré de longues années. L'intérêt de l'ouvrage dépasse le point de vue proprement philologique, déjà important pour lui-même (histoire et établissement du texte, traduction, lexique, étude de la versification) : il y a là une étude littéraire comparative à propos d'un mouvement qui fait date dans les lettres de l'Europe au XVIe siècle. Le recueil est en majeure partie la traduction en grec chypriote de poèmes de Pétrarque, et il se situe à l'époque que les historiens de la Renaissance ont appelée l'âge d'or du Pétrarquisme. On sait que l'influence de Pétrarque s'est exercée sur la France, l'Espagne, l'Angleterre; le présent travail prouve qu'elle s'est étendue aussi à la Grèce. Le recueil témoigne des

premières tentatives pour faire entrer les formes métriques italiennes dans la poésie néohellénique, et notamment le sonnet. Cette influence italienne sur la littérature grecque est la première étape vers l'occidentalisation qui marque la limite entre la littérature byzantine et la littérature moderne. La traduction des poèmes fait saisir tout le charme et toute la richesse d'une poésie, qui sait être personnelle, malgré le modèle, et est la marque d'un esprit nouveau.

Les *Proverbes de Farassa* (Asie Mineure) (Athènes, 1951) ont été recueillis par MM. Loucopoulos et Loucatos, d'après le plan de travail du *Centre d'Etudes micrasiatiques* d'Athènes, qui a entrepris la vaste tâche de reconstituer les éléments linguistiques et folkloriques de l'hellénisme d'Asie Mineure fondu dans l'ensemble du pays grec depuis les événements de 1922-4 et les échanges de population qui en ont été la conséquence. M. Octave Merlier a traduit ces neuf cents proverbes, déjà publiés en grec. Ils intéresseront le folkloriste, mais aussi le public non spécialiste curieux, sinon amoureux d'hellénisme. Si l'hellénisme, en effet, peut être défini, selon la formule qu'en a donnée le traducteur dans une suggestive *Introduction*, « une force de création et de défense » (p. 9), on en trouve l'expression dans la langue sous toutes ses formes et particulièrement dans les proverbes qui en donnent l'image raccourcie. Conseils pour la vie individuelle, de sagesse, de vertu, de prudence, jugements relatifs à la vie sociale, à l'expérience humaine et religieuse, d'où se dégage cette philosophie pratique qui fait le charme du peuple grec, et qui montre combien cet hellénisme, naguère oriental, est, au fond, très proche de l'Occident.

A M. Octave Merlier est due également la traduction d'un des derniers ouvrages de l'écrivain N. Kazantzakis, *Ascèse, Salvatores dei* (Athènes, 1951). Une préface (p. 9-32) explique la genèse et le sens de l'œuvre, chez un auteur qui a parcouru le monde pour faire l'expérience des diverses grandes philosophies qui sont nées sous des climats différents. Expérience décevante, qui conduit à la destruction des « faux dieux », et à la recherche des moyens de sauver par l'ascèse le divin où l'homme trouve le secret de la sagesse. On pourrait résumer le mouvement de pensée et d'action qui conduit le philosophe à cette fin suprême, en rappelant l'une des sentences par lesquelles se termine le volume : « Heureux ceux qui T'ont libéré, qui s'unissent à Toi, Seigneur, et qui Te disent : Toi et moi ne faisons qu'un, et trois fois heureux ceux qui portent sans fléchir sur leurs épaules l'ultime, le sublime, l'admirable secret :

même ce un n'existe pas. » La religiosité ne tient pas une grande place dans la littérature néohellénique, et l'exemple de Kazantzakis constitue, à cet égard, une exception, pour ce qui est de la prose. Toutefois, on remarque que, là où ils s'attachent à la religiosité, les penseurs de la Grèce moderne sont peu soucieux de conformisme : ou bien ils font des formes traditionnelles une synthèse originale, ou bien ils s'en détachent pour recréer une expression du divin.

On doit à Mme Claire Sainte-Soline un volume intitulé *Grèce* (Genève, 1952, édit. Pierre Cailler), qu'elle a conçu comme une présentation de soixante-six photographies d'art exécutées par Rudolf Pestalozzi. L'auteur d'*Antigone ou l'Idylle en Crète*, en une vingtaine de pages, donne au lecteur la somme des impressions qu'elle a ressenties au contact de la Grèce, dès son arrivée dans le pays et durant ses séjours. C'est tout un tableau de la vie grecque, familière et profonde, qu'elle peint, avec sensibilité et humour, en quelques touches nuancées et savoureuses. Le paysage, l'âme des hommes, le pittoresque de la vie sont évoqués par des souvenirs que font étinceler de lapidaires formules. Ainsi cette vision de l'Acropole (p. 14) : « Le jour, elle chatoie au soleil et se métamorphose d'heure en heure avec la lumière. La nuit, elle scintille et papillotte de tous ses feux au bord de la mer dans sa ceinture de montagnes. » Et cette autre de l'église byzantine de Daphni (p. 18) : « A l'intérieur, un grand Christ Pantocrator règne entouré d'apôtres aux larges yeux tranquilles. Il y a là beaucoup de draperies, beaucoup de barbes, de chevelures bouclées sur un fond d'or qui semble avoir été coulé le matin même tant il resplendit dans la pénombre. » C'est la mer, la nuit, avec la « fragilité du silence » (p. 21) : « De petites vagues muettes lèchent le sable ou les galets; une barque s'éloigne sans qu'on puisse entendre la déchirure de l'eau sous l'étrave, une autre barque demeure immobile et l'on s'imagine volontiers que c'est un excès de bonheur qui la fige ainsi au milieu du miroir clair. » Ce sont les îles, les Cyclades, Chio, la Crète, ce sont les hommes (p. 30) : « Le Grec... a besoin de vaincre des difficultés, de se montrer ingénieux; il lui faut pétrir la matière, la façonner de ses mains. C'est un artisan-né. » Et le tableau s'achève sur ces mots (p. 31) : « Sur ce sol pauvre, dans cet air transparent... un miracle s'accomplit : nous voilà lavés, rajeunis; nous voilà soudain à notre vraie place dans l'univers, en plein accord avec les éléments, avec les arbres, les bêtes, en plein accord avec l'homme. »

André Mirambel.

Les Grecs de Cargèse (Corse), par *Gérard Blanken* (Leiden, 1951). — Cette étude est le résultat de patientes recherches sur l'histoire, les coutumes et le dialecte de la petite communauté grecque, originaire du Magne (Sud du Péloponnèse) qui est venue se fixer en Corse au XVIIe siècle, lorsque la prise de Candie par les Turcs en 1669, consommant l'asservissement de la Grèce, poussa un grand nombre de Grecs à émigrer. L'auteur retrace toute cette histoire, fort complexe, car des conflits eurent lieu avec les Corses sur les conditions de l'installation de ces Maniotes, durant le XVIIe et le XVIIIe siècle; l'intérêt que leur porta Napoléon rendit moins précaire leur situation qui, depuis 1830, s'est améliorée du fait de l'assimilation à la population indigène. Actuellement, la colonie grecque de Cargèse forme une toute petite minorité (à peine un millier), dont la particularité est, pour un certain nombre de ses ressortissants, le trilinguisme grec, italien (corse) et français. Leur grec est demeuré dialecte, et se rattache au groupe maniote péloponnésien, dont il est un rameau détaché. Religieusement, ils sont uniates et rattachés à l'Eglise romaine, car la condition de leur installation en Corse avait été l'abjuration de l'orthodoxie et l'adhésion au catholicisme, toutefois en conservant le rite grec. En fait, cette abjuration ne fut que formelle, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1800, un séminaire romain se préoccupa de former pour Cargèse des prêtres uniates. Actuellement, il n'y a plus de question religieuse. Aux documents déjà relevés (notamment chansons populaires, distiques, proverbes), M. Blanken a pu ajouter ceux qu'il a lui-même recueillis (une dizaine de dictons courants, quatre distiques, et une chanson de Saint-Basile). Sans atteindre à la richesse des documents que l'on relève dans d'autres parties du monde grec, l'ensemble de la production cargésienne n'est pas cependant dépourvue d'intérêt. Elle montre, ce qui est remarquable, combien est forte la tradition d'hellénisme dans une petite communauté au contact de nombreuses influences extérieures, qui, sans doute, l'ont réduite, mais ne sont pas parvenues à la détruire.

Religion populaire à Céphalonie. — M. Jean Malbert a publié sous ce titre, dans la « Collection de l'Institut Français » (Athènes, 1951), une traduction d'un ouvrage en grec de M. D. Loucatos paru en première édition en 1946. Ainsi que l'indique l'auteur dans sa *Préface,* cette traduction « s'adresse aux ethnographes, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à la Grèce moderne et à la religion orthodoxe, ainsi qu'au grand public cultivé ». Le livre, en effet, dans sa version originale, a été écrit à l'aide de souvenirs, et se présente comme la chronique d'une forme de culte qui, à une époque où d'autres satisfactions intellectuelles et artistiques étaient maintenues loin du peuple, tenait lieu de divertissement. Le lecteur trouvera une description des églises de Céphalonie, un aperçu de la vie du clergé qui rectifie ce que le jugement de Lascaratos eut jadis d'excessif, des remarques sur l'usage du chant ecclésiastique, qui à Céphalonie diffère de celui du reste de la Grèce en ce qu'il est toujours resté lié à la musique sacrée de Constantinople. Des chapitres présentent un tableau des principales fêtes patronales (l'Ascension et le Jeudi Saint à Argostoli, le mardi de Pâques à Sia, la Résurrection à Lixouri, la Saint-Constantin à Caravado), ainsi que telles curiosités cultuelles comme la procession de Saint-Gérasime, les prières à la Prévéziana, la fête des icônes à Sissia et les serpents de Marcopoulo. Il se dégage de cette étude, attachante et écrite avec un réel talent littéraire, que le traducteur a su rendre, l'impression que les cultes populaires maintiennent, par leur réalisme, la vitalité de l'orthodoxie, et que le peuple grec vit profondément de sa religiosité.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

LE VANDALISME PUDIBOND. — La séance publique annuelle des cinq académies de 1952 se classe parmi les meilleures, grâce surtout à M. Jules Romains qui la présida avec une souveraine

aisance. Son discours sans apprêts, mais dans ses diverses parties d'une qualité assez rare, fut lu avec un art nuancé et, en dépit de sa longueur, écouté de bout en bout par tous avec une attention inhabituelle. S'il parla sans trémolos dans la voix, et même avec un air assez dégagé, des disparus de l'année, leurs mérites furent loués avec netteté en des raccourcis familiers et frappants. Il eut la coquetterie de donner l'allure de digressions à des considérations philosophiques et morales majeures sur l'évolution des méthodes de l'histoire et sur les dérèglements d'esprit contemporains. Et il prit prétexte de ces remarques formulées souvent sur un mode ironique gai, pour rappeler ses confrères au respect des valeurs en ce qui concerne leur recrutement et le prestige très utile de l'Institut de France. On ne pouvait que l'applaudir sur tous les bancs.

Mais bien que le discours de M. Jules Romains fût de nature à assurer à lui seul le succès de cette séance, il serait injuste de ne pas signaler l'intérêt d'un autre discours, celui que M. Louis Réau, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, consacra au « vandalisme pudibond ». L'auteur le présenta comme un intermède au cours d'une séance traditionnellement austère et qui ne comporte pas de récréation. Il qualifia lui-même de familiers et de badins des propos qui tournaient franchement le dos à l'académisme et réjouirent particulièrement la partie féminine de l'auditoire.

Il y a quatre ans, M. Louis Réau avait parlé du vandalisme en général, sujet inépuisable, et marqué que ses principaux mobiles sont l'instinct brutal de destruction, la cupidité, le fanatisme religieux et révolutionnaire, ou tout simplement la bêtise. Il visait cette fois un vandalisme bien intentionné, mais non moins bête, celui qui s'érige en défenseur de la morale et du bon goût : le vandalisme pudibond. Ses origines remontent fort loin puisque l'archéologue allemand Siegfried Schott a signalé que, dans l'Egypte des pharaons, des figures peintes sur les parois d'une tombe thébaine avaient été ceintes d'un pagne sous le règne de Ramsès II. Les « culottiers », on le voit, peuvent se réclamer d'une belle ancienneté. Le célèbre sarcophage de Junius Bassus, du IVe siècle, conservé dans les grottes vaticanes, fut victime, lui, d'un traitement plus grave, car la nudité du prophète Daniel fut habillée par un tailleur de pierres.

Au moyen âge où dominaient les figures drapées, à l'encontre de ce qui existait dans la statuaire grecque, le nu imposé par des sujets bibliques comme la *Tentation d'Eve* ou le *Jugement dernier* ne pouvait être complètement évité. Mais d'une façon générale, ce nu considéré par la morale chrétienne comme une

source de péché et surtout comme une tare humiliante, était réservé aux damnés, et de la sorte trouvait grâce devant les contemporains. La vertu — le croirait-on? — se montra plus exigeante au XVIIIe siècle. Sur l'ordre du chapitre de la cathédrale de Reims, les figures des Réprouvés, sculptées sur un des registres du tympan de la cathédrale, furent martelées « pour cause d'indécence ». Même aventure arriva à Saint-Etienne de Beauvais, où un vitrail attribué au peintre-verrier Engrand Le Prince fut brisé par des paroissiens pudibonds.

Pour l'époque de la Renaissance, qui ne connaît les aventures du *Jugement dernier* de Michel-Ange à la chapelle Sixtine? On sait peut-être moins (aussi M. Réau n'a-t-il pas manqué de le rappeler pour dénoncer la tartufferie) que l'initiateur de cette campagne pudique avait été l'Arétin, pornographe cynique, qui n'avait pas craint d'écrire que cette décoration serait mieux à sa place dans une maison de débauche!

Après le vandalisme des « culottiers », l'érudit historien de l'art stigmatisa celui des « châtreurs » inséparable du premier. « De nombreuses statues exposées au Vatican dans les galeries du Belvédère furent systématiquement « abélardisées » lorsqu'on se fut aperçu que les feuilles de vigne en plâtre ou en zinc festonné dont on les avait pourvues étaient insuffisamment adhésives et qu'il fallait sans cesse les renouveler. Une opération de chirurgie radicale permit d'économiser ces frais d'entretien en transformant les dieux et les héros grecs, y compris Mars et Hercule, en eunuques de sérail. » (Il convient de faire des réserves sur cette image de M. Réau, exagérément hardie et peu conforme à la vérité, les divinités en question n'ayant pas pu prendre l'aspect mou et bouffi qui est le partage des eunuques nourris depuis longtemps dans le sérail. Mais poursuivons la pittoresque citation de ton extra-académique.) « Les satyres eux-mêmes furent émasculés, ce qui prouve que la décence ne s'accorde pas toujours avec le bon sens. Car devant ces chèvre-pieds désarmés, aussi inoffensifs que des chapons dans un poulailler, on se demande comment ils ont bien pu s'y prendre pour acquérir une réputation de verts-galants que rien ne vient plus justifier. »

Revenons en France. Anne d'Autriche, « qui sut concilier les exigences de ses sens et de sa piété en devenant la maîtresse du cardinal de Mazarin », fit brûler plusieurs tableaux mythologiques de Nicolas dell' Albate, collaborateur du Primatice à Fontainebleau. Et, s'il faut en croire Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, c'est Marie Leczinska qui fit jeter une chemise

de marbre sur les fesses de l'Aphrodite callipyge, dont une copie de marbre ornait le parc de Marly. Le fils du Régent, lui, ne se contenta pas de faire voiler les nudités de la collection de tableaux de son père, il fit dépecer deux figures les plus voluptueuses du Corrège illustrant les *Amours de Jupiter* qui, sauvées par Charles Coypel, prirent plus tard le chemin de Sans-Souci.

Il faut encore classer parmi les manifestations de vandalisme pudibond les repentirs de certains artistes à l'égard de leurs œuvres. Watteau, à son lit de mort, commanda de brûler sous ses yeux ses tableaux de nudités, et Lépicié stipula dans son testament qu'on détruirait toutes ses études de femmes et tout ce qui, dans son œuvre, pouvait être sujet de scandale à des yeux sévères.

Les exemples de vandalisme pudibond les plus voisins de nous sont sans doute les plus intéressants parce qu'ils sont de ceux dont les motifs peuvent nous être encore intelligibles. Il y a celui de Mme Campan, surintendante des maisons d'éducation de la Légion d'Honneur, faisant badigeonner les fresques du château d'Ecouen, dont les nudités lui semblaient susceptibles de « donner des idées » à ses pensionnaires. Il y a aussi l'histoire du *Vœu de Louis XIII* d'Ingres, destiné à la cathédrale de Montauban, sa ville natale. L'archiprêtre de ce monument, pensant que la vue de l'Enfant-Jésus et de deux angelots nus inspirerait à ses paroissiennes des pensées coupables, fit coller sur les sexes de belles feuilles de vigne en papier doré qui signalaient de loin le corps du délit. Ingres se fâcha.

Le dernier exemple cité, le plus hénaurme, le plus tapageur, est celui du fameux groupe de la Danse, de Carpeaux, qui fut maculé et déchaîna en 1869 un tolle général, conséquence d'une insidieuse et violente campagne de presse d'opposition, visant à discréditer le régime par tous les moyens. On entendait dénoncer les mœurs dissolues de la cour impériale : « C'est une ignoble bravade du Bas-Empire », écrivait un folliculaire. Un autre assurait que l'on exhibait au frontispice de l'Académie de Musique et de Danse l'apothéose du cancan. Le grave *Journal des Débats* déclarait : « L'Opéra n'est pas une closerie où l'on doive étaler aux yeux de la foule ces nudités que le vice a marquées de ses stigmates. » Un critique d'art, Charles Blanc, frère de Louis Blanc, avançait que les modèles lascifs de Carpeaux avaient plutôt l'air de femmes déshabillées que de femmes nues. Le public ameuté s'en mêla. Un abonné écrivit à Charles Garnier : « J'ai une femme, Monsieur, j'ai des filles passionnées pour la musique et qui vont souvent à l'Opéra. Cela leur sera impossible mainte-

nant, car jamais je ne consentirai à les mener dans un monument dont l'enseigne est celle d'un mauvais lieu. » Il fallut la guerre de 1870 pour détourner l'attention d'une œuvre que l'on avait songé, en désespoir de cause, à reléguer au Foyer de la Danse, ce qui d'ailleurs avait provoqué les protestations vertueuses des demoiselles Cardinal.

Pour conclure, M. Louis Réau déclara qu'il livrait ces remarques sur les variations déconcertantes des exigences de la pudeur à travers les âges à la méditation des vandales pudibonds — s'il en restait encore.

Robert Laulan.

NATURE

L'OCEAN DE POCHE. — Voici, avec le déclin de l'année — du moins celle de nos calendriers — l'époque où l'usage veut qu'on regarde en arrière et qu'on pèse en un vague bilan les mois qui viennent de s'écouler. Décembre est sous le signe du passé, comme janvier, avec ses souhaits, porte au front la marque du futur. Que nous a donc valu 1952 dans ce duel sans répit qui oppose l'Homme à la Nature?

C'est le domaine de la Physique qui paraît surtout s'être enrichi, par une lutte farouche contre le Temps d'une part, contre la Matière d'autre part : le facteur « vitesse » et le facteur « structure », tels sont les deux domaines où le cerveau humain s'est acharné à gagner du terrain.

Il y parvient, mais à quel prix? Au mois d'août le mur du son crevé une fois de plus par l'avion de John Derry coûte, en éclatant, la vie à ceux qui le montent et sème la mort autour de lui; en septembre, le canot à réactomoteur de John Cobb, « l'homme le plus rapide sur l'eau », tue, en éclatant, son conducteur. Je cite au hasard ces deux exemples parmi une foule d'autres. C'est par l'explosion finale que la Nature traquée dans sa substance intime renonce au combat.

On s'apprête à lancer en Allemagne un train monorail qui franchira 350 kilomètres à l'heure en rase campagne; le modèle réduit en est mis au point. Que donnera le vrai train quand il roulera bondé de voyageurs? Il faudra bien qu'il éclate lui aussi. Comme éclateront les obus julevernesques qu'on projette d'envoyer vers les astres, et pour lesquels les listes de passagers sont déjà ouvertes. Comme éclatera un jour le centre atomique géant de

30 milliards d'électrovolts dont le Conseil européen de recherches nucléaires vient de décider la construction. Comme éclatera la Terre quand elle en aura assez d'être taraudée, grignotée, rongée, décortiquée, désintégrée en tous sens par le termite humain.

Soif morbide de surenchère, qui est, cliniquement, une exaspération, une sorte de cancer de cette affection naturelle à l'Homme : la nostalgie d'autre chose, de l'inconnu, de l'ailleurs, et par conséquent la psychose de l'évasion. Jusqu'à une époque relativement récente de l'histoire des sciences, l'exutoire normal de cette maladie, bénigne en principe, consistait dans la recherche, la découverte, la description de ce que le bon vieux temps appelait « les secrets de la Nature ». C'était là curiosité explicable, et la satisfaction n'en offrait aucun danger. On travaillait dans le grand laboratoire, mais sans prétendre comme aujourd'hui à en démolir les murailles.

L'évasion bien comprise d'à présent, celle qui met en jeu des concepts comme le Temps et la Matière, ne saurait s'entendre sans quelque risque honnête attaché à la personne des acteurs; il faut qu'elle revête, pour une galerie et une presse béantes d'admiration, la forme d'avions qui explosent, de sous-marins qui ne remontent plus, de voitures percutant les platanes, de promenades souterraines à l'issue dramatique, d'escalades de montagnes terminées par des chutes mortelles ou des disparitions. Seul le *camping* — pardon! le campisme — sauve l'honneur et renoue la tradition d'un passé qui a gardé malgré tout ses fidèles.

Ceux-là savent qu'il n'est pas nécessaire, pour se libérer du joug de la meule quotidienne, de désarticuler les lois de la Nature, et d'essayer de la renconstruire en les appliquant à d'autres fins que celles pour quoi elles furent créées. Ils savent que cette Nature nous réserve encore, et pour de nombreux siècles, de quoi alimenter la sagacité de longues générations. Qu'à elle seule la Mer, l'élément primitif d'où toute vie est née, recèle des énigmes qui ne seront jamais résolues, et c'est à peine si l'on a entrepris, dans le dernier demi-siècle, sa conquête expérimentale. L'Océan! Un naturaliste du Muséum, qui fut en même temps un écrivain de valeur, Maurice Maindron, a écrit un livre sur les petits habitants de nos demeures. Nos hôtes et commensaux, surtout les insectes, y sont décrits avec une science relevée de poésie. Mais Maindron a oublié tout un univers animal et végétal que chacun d'entre nous possède à sa portée, un champ d'évasion immense dans ses étroites et fragiles limites. Oui, ce vase de fleurs qui traîne là, sur ce guéridon, et dont on a oublié de changer l'eau depuis quelques jours; l'eau commence à croupir...

Tout l'Océan est là, le même que l'autre, ses falaises qui sont des graviers, ses rochers qui sont des grains de sable, ses algues figurées par des chapelets de chlorophylle, son plancton de diatomées, de vibrions, d'infusoires. Mer en miniature dont j'ai tant de fois scruté le spectacle toujours recommencé! Océan de poche que nous devons à un Hollandais qui, lui aussi, força la Nature, mais avec l'esprit de son temps, subjectif à partir d'une réalité objective, et sans rien vouloir démonter du mécanisme intérieur des phénomènes : Antoine de Leeuwenhoeck.

Quelques lentilles convenablement ajustées, un rayon de lumière, et le miracle s'accomplit, notre univers visible s'augmente, par le génie de Galilée et de Leeuwenhoeck, de deux univers virtuels, celui du tout-petit, celui de l'immense. Créateurs élargissant d'un geste ce monde étriqué, ils en font craquer le cadre, mais non pas matériellement, comme les baladins de nos jours, dans l'ordre supérieur de l'investigation et du savoir, dans les sphères où le rêve des penseurs devient tangible, où l'âme inquiète de l'Homme va pouvoir enfin rencontrer l'âme cosmique de Dieu, soupçonnée par Platon et placée par eux sous notre regard.

Les lentilles grossissantes remontent à une très haute antiquité; l'émeraude de Néron est connue, dont il corrigeait la déficience d'un de ses yeux; et l'on pratique depuis des temps très anciens l'art de regarder les objets à travers un globe de verre rempli d'eau. C'est la combinaison de ces moyens optiques qui constitue le coup de génie. On attribue l'invention des lunettes d'approche à un opticien de Magdebourg chez qui des enfants qui jouaient s'amusèrent par hasard à assembler des lentilles. Ce qui donna à Galilée l'idée de construire lui-même, en 1609, la première lunette qu'on tourna vers le ciel. L'univers astral s'ouvrait aux hommes.

De même en fut-il pour le microscope. Antoine van Leeuwenkoeck n'en est pas à proprement parler l'inventeur, mais il nous a révélé la vraie manière de nous en servir. Avant lui, Cornélius Drebbel, en 1572, puis Hans et Zacharie Janssen vers l'an 1600, avaient pensé à combiner des lentilles; pauvres merveilles dont les grossissements ne dépassaient pas 7 à 8 diamètres! L'immense mérite de Leeuwenhoeck est d'avoir transformé cet embryon en un puissant moyen de pénétration et de découverte. Huissier à la Chambre des Echevins de Delft, c'est le soir qu'il se plonge dans l'empire vierge que lui révèlent les machines qu'il fabrique et perfectionne sans cesse de ses propres mains. Comme il ne sait pas le latin, c'est son ami de Graaf qui communique ses trouvailles au monde savant. Tout lui est bon, un cheveu, un brin

de laine, un peu de poussière; mais le grand triomphe, c'est la goutte d'eau sale! Le 24 avril 1676, il donne à la Société Royale de Londres une note où sont décrits les animaux « dix mille fois plus petits que des crevettes » qu'on peut voir nager sous l'œil magique. *Observation faite sur de l'eau dans laquelle on avait fait infuser du poivre.* « (...) Ils se remuaient d'une façon plaisante, se vautrant souvent de côté et d'autre, et lorsque je faisais écouler l'eau, ils tournoyaient comme une toupie; alors leur corps devenait ovale; ensuite, lorsqu'ils cessaient de se mouvoir en rond, ils reprenaient leur première longueur. »

Le mot *infusoires*, pour désigner ces bestioles, ne fut lancé qu'en 1764, par Wrisberg, mais leur révélation produisit immédiatement, dans les milieux scientifiques et cultivés, une sensation prodigieuse, qu'on pourrait comparer à celle du Cinéma à notre époque. Tous voulaient contempler ces petits êtres qui nous montrent sur une lamelle de verre, dans l'espace de quelques millimètres, un raccourci de cette grande loi universelle de la lutte pour la vie : une seule cellule pour corps, et se livrant bataille avec autant d'ardeur, de férocité, d'ingéniosité, que leurs frères de plus grande taille; respirant, se déplaçant, chassant, digérant comme eux : nasses pour la pêche, cils pour la marche et la nage, longs flagelles flexibles pour la capture des proies; flèches pour le combat; vacuoles digestives, autres vacuoles battant comme de véritables cœurs. Et pour se reproduire, passant outre à cet esclavage splendide et néfaste : l'amour. Tel Narcisse, l'infusoire renaît de son propre amour; il lui suffit de se diviser, et deux êtres pareils à lui sont reformés. Et ainsi sans arrêt tant qu'il y aura de la matière vivante.

Alpha de l'organisation corporelle, peut-être aussi de la pensée consciente. Car on se pose depuis longtemps cette question : les protistes ont-ils un psychisme? Si, comme le croirait le biologiste Lapicque, toute cellule, même incluse dans un corps organisé, possède une existence individuelle présentant « une face matérielle et une face psychique »; si, comme l'admettrait le philosophe Raymond Ruyer, la cellule vivante, fût-elle amorphe, est douée d'une « autoconduction probablement tournée vers le maintien de sa propre forme contre les agents de destruction », on est fondé à dire que les infusoires, cellules hautement différenciées et donc supérieures, jouiraient d'une conscience également supérieure à celle de la cellule amorphe.

Grandeur du minuscule, éternité du périssable! C'est toujours à ces deux infinis que me fait songer l'océan de poche, double évasion des sens et de l'esprit que ne saurait nous apporter une

réalisation strictement physique, comme celle d'un robot miraculeux ou d'un moteur atomique. J'entends les fabricants d'automates m'objecter qu'on peut aussi bien s'évader par une machine que par une goutte d'eau. Ainsi raisonne la vanité humaine. Mais le remède à la vie n'est pas dans la mort, dans une matière dotée d'une existence artificielle; il faut le chercher dans la vie même. C'est le point de vue de la Nature; il se trouve que c'est aussi le mien.

Marcel Roland.

Le Livre des Ours, par *Franck C. Hibben*, traduit de l'anglais par Michel Benoît-Max (Amiot-Dumont, éditeur, Paris). — J'ai pour l'ours une sympathie particulière. Avec son corps massif, sa tête bonasse aux petits yeux malins et au museau de truffe humide, il me parle toujours des braves bêtes que des bateleurs font danser sur leurs pattes de derrière, avec de la musique de Jean-Sébastien Bach. Dès lors, pourquoi les tuer de propos délibéré? J'admets à la rigueur le tigre et le lion, parfois cruels et dangereux, mais l'ours? Enfin la chasse a ses raisons... Franck C. Hibben a les siennes, et qui ne sont pas, par bonheur, celles d'un tueur de profession; il lui arrive même de s'attendrir sur certaines morts de plantigrades. Son livre nous peint de façon pittoresque toutes sortes d'expéditions en plusieurs régions d'Amérique, dont chacune possède son espèce d'ours particulière. Ces mille détails sur la rude vie du campeur en pays sauvage sont aussi passionnants pour les jeunes qu'un roman d'aventures; la vérité en plus. — M. R.

PHILOSOPHIE

QUELQUES REMARQUES SUR LES PASSIONS. — Un récent ouvrage du Dr J. Borel sur *les psychoses passionnelles* (1) renouvelle, sur bien des points, un sujet que l'on pouvait croire épuisé. Notre propos n'est pas, ici, de résumer — et moins encore de discuter — cette riche et savante étude. Elle ne saurait manquer d'intéresser psychologues et psychiatres, ainsi, d'ailleurs, que tout esprit curieux des sciences, toujours si complexes, de l'Humain. Elle nous incite, en outre, à relire, pour y trouver matière à réflexion et confrontation, plusieurs travaux antérieurs : ceux, notamment, de Th. Ribot, de notre regretté maître Georges Dumas, de Louis Dugas (2)...

C'est ce que nous avons fait. Et les remarques qui vont suivre sont comme inscrites en marge de ces livres. Si nos bien modestes observations offrent quelque intérêt, tant mieux. Si, au contraire,

(1) Edité par l'Expansion scientifique française, Paris, 1952. Cf. notre compte rendu *in* Mercure de France, n° d'octobre 1952, p. 371.

(2) Th. Ribot, *Essai sur les passions* (Alcan, 1907); G. Dumas, *La vie affective* (P. U. F., 1948); L. Dugas, *in Nouveau Traité de Psychologie G. Dumas*, t. VI (Alcan, 1939).

elles ne méritent pas de retenir l'attention, le mal ne sera pas grand.

I. — Tout d'abord, à supposer que l'on pratique ce que nous avons appelé, voici plus de trente ans, une « psychologie à trois dimensions » (3), comment n'être pas frappé par les données sociales du problème? — C'est au sein du Groupe que naissent et se développent les passions. Elles sont, à certains égards, « contagieuses ». Et puis, beaucoup d'entre elles ne surgiraient point sans les contraintes, les prohibitions, ou, au contraire, les approbations, les stimulations collectives. Certaines doivent leur éclosion à la littérature, au théâtre... « Combien d'hommes », dit La Rochefoucauld, « ignoreraient l'amour, s'ils n'avaient jamais lu de romans! »...

Mais ce n'est pas tout. Maints problèmes psychologiques — et la passion est de ceux-là — (comme, aussi, la *volonté*, dont nous parlerons dans une prochaine chronique) — s'éclaireraient singulièrement si l'on se rendait mieux compte des « imports » éthiques ou sociaux qui interviennent dans les jugements portés à leur sujet!

Attribuer à quelqu'un une *passion*, c'est, n'en doutez pas, formuler un *jugement de valeur*. En mal ou en bien. Sa conduite « sort de l'ordinaire ». Tel est, en effet, un premier critère : comparaison avec la moyenne courante du Groupe. Le terme « passion » conserve en soi quelque chose de péjoratif, — à l'instar du mot « folie ». L'emploi laudatif n'en dérive que par métaphore. On dira : la passion du Beau, la passion de la Vérité (etc.)... Oui, mais comme Hokusaï se déclarait « un vieillard *fou* de dessin ». Bref, l'acception moderne n'est pas tellement éloignée de ce qu'impliquait le sens premier : la personnalité du passionné est envahie, *dominée*, asservie, par sa passion. Il y a rupture d'équilibre en faveur de telle ou telle inclination. Celle-ci est devenue prévalente, privilégiée; elle refoule, ou plus exactement, se surbordonne tout le reste de la vie psychique. Tant mieux, si cette inclination est noble, si elle sert les intérêts du Groupe. Grand dommage pour le sujet et son environnement, si elle est nuisible, ridicule ou odieuse. Cela ne change rien au mécanisme du phénomène idéo-affectif. Nous laisserons de côté, pour le moment, afin de ne pas embrouiller notre exposé, les états franchement morbides, et qui relèvent du psychiatre. Nous écarterons, à ce propos, une trop facile ironie sceptique, touchant les frontières du « normal ».

(3) Thèse reprise dans *Victoires sur la Bête* (Edit. du Mercure de France, 1945).

Si indécises soient ces frontières, elles existent pourtant. Et il serait abusif d'apercevoir du pathologique dans *toute* passion.

Insistons plutôt sur cette idée, trop méconnue à notre avis, que *juger* des conduites est chose très légitime, moralement et socialement, mais ne doit pas nous masquer la vérité psychologique. Le blâme — mêlé parfois de pitié — ou, au contraire, l'admiration, la louange, n'ont rien à voir dans la nature même d'une « démesure » affective. Pensons à la formule célèbre de Taine (formule que les adversaires du psychologue ont fait exprès de ne pas bien interpréter) sur « le vitriol et le sucre »... Et ajoutons-y une comparaison plus familière encore : il y a, dirons-nous, des champignons vénéneux et d'autres excellents; s'il importe fort de les distinguer... quand il s'agit de les consommer, — ce n'est tout de même pas cette particularité qui est considérée comme essentielle par la Botanique!...

Alors, *par exemple*, entre la passion du jeu, soutenant le joueur dans ses longues veillées au cercle, et, d'autre part, la passion de la connaissance et de la découverte, retenant le savant au laboratoire, une différence *morale* s'impose, — et qui est immense. Psychologiquement, toutefois, la ressemblance est étroite : l'un et l'autre oublient ou méprisent la faim, la soif, la fatigue et les multiples « contingences » de la vie quotidienne. En ce sens, Stendhal pouvait écrire que la passion est l'effort d'un homme « qui a mis son bonheur dans telle ou telle chose »...

II. — Selon l'idée que l'on se donnait, autrefois, des émotions, *l'âme* éprouverait comme une secousse à l'occasion d'un événement, d'une image, d'un souvenir (etc.). Puis, surviendraient *alors* des troubles organiques : respiratoires, musculaires, circulatoires, sécrétoires. Ceux-ci seraient *l'expression* de l'émotion. On semblait donc supposer que le corps, toujours docile, et ne voulant point se désolidariser de l'âme, manifeste, à sa manière, ladite émotion...

William James, inversant la marche du cortège, soutiendra que l'événement provoque directement des troubles organiques, et que ceux-ci entraînent, comme conséquence, un état d'âme...

L'erreur commune aux deux thèses consiste à considérer comme *se succédant* chronologiquement ce qui, en réalité, est inséparable, dans ce phénomène « à double face ». Et pourtant, la théorie « périphérique » a le mérite de souligner que si, par hypothèse, on supprimait les troubles organiques profonds (et non pas seulement l'attitude ou les jeux de physionomie, bien sûr!)... *il n'y aurait plus d'émotion.* D'autre part, — et cela va

nous servir pour comprendre des « cas » anormaux — il est très exact que parfois, en raison d'une disposition morbide (constitutionnelle ou accidentelle : intoxication, autointoxication, etc.) — le sujet ressent « *à vide* », pour ainsi parler, des troubles organiques dont la *forme* est précisément celle de la colère, de la tristesse, de la peur ou de la joie... Alors, il va, inconsciemment et instantanément chercher... et trouver, à ces *états*, une *motivation*. En somme, et c'est là où nous en souhaitions venir, dans de pareils cas, plus fréquents qu'on ne le croit communément, et qui peuvent varier depuis les plus anodines manifestations jusqu'aux grandes interprétations délirantes, on verra naître certaines *passions*, — ou du moins ce que l'on nomme ainsi, faute d'autre terme. Par exemple, la jalousie (morbide), ou d'extravagantes obsessions sentimentales dont l'objet est choisi au hasard, par simple besoin de légitimer *un état affectif préalable...* (4).

Nous en dirions autant pour ceux que Dide et Guiraud appellent des « idéalistes passionnés ». Oh! certes, tout cela est difficile à mettre au point. La distinction n'est pas toujours facile à établir entre tel et tel « cas ». Mais enfin, nous sentons bien que la marche *logique* (si l'on peut s'exprimer ainsi) de la passion — comme de l'émotion — serait : d'abord un objet, un *motif*; puis un sentiment vif, allant jusqu'à envahir la personnalité tout entière. Tandis qu'à l'inverse, la marche *illogique* et parfois franchement morbide serait : l'état affectif « vide » se donnant n'importe quelle motivation.

Ainsi s'expliquerait cette phrase de Ribot, qui a surpris tant de psychologues : *la passion est une émotion qui dure.* (Il faudrait ajouter : dans certains cas.) Oui, les dispositions émotives de paranoïaques (ou paranoïdes), d'hystériques, etc., peuvent, dans leur chronicité, revêtir les caractères généralement attribués à la passion. Des formes de colère-jalouse, par exemple, se cherchent et se trouvent rapidement un *objet*; des persécutés-persécuteurs, des persécutées-persécutrices éliront n'importe quelle personne qu'ils tourmenteront de leurs « revendications »

(4) Ce qui se dégage de l'ensemble de ces remarques, c'est sans doute l'impossibilité de trouver une formule *unique* convenant à tant de diverses espèces, rangées par commodité sous un vocable commun. — L'élément de ressemblance, c'est que, autour d'une idée obsédante, gravite toute la vie psychique. Mais l'*étiologie* diffère souvent, d'un cas à l'autre : état émotif de base accompagné d'interprétation; — inconsciente recherche d'émotions (nous le verrons plus loin) chez des sujets primitivement inémotifs; — sentiments normaux qui, peu à peu, s'exaltent, s'exagèrent (en raison des obstacles rencontrés, ou pour toute autre cause) : — habitudes dégénérant en « manies » (ex. : le collectionneur, le bibliomane, « l'amateur de tulipes », voire certains avares), etc...

amoureuses... Une certaine avidité de *croire*, un besoin d'enthousiasme fourniront des idéalistes passionnés (inventeurs, réformateurs, fondateurs de sectes bizarres, etc.)...

Bref, il nous semble que, — si aventureuse et presque impossible parfois soit la discrimination — le type même de la passion vraiment *pathologique* se définirait par : un état émotionnel durable se cherchant un objet capable de le justifier. (Conséquence, pour ce dernier point, de l'habitude sociale qui veut que l'on *explique* sa propre conduite aux yeux d'autrui et à ses propres yeux...)

III. — Troisième remarque, visant, celle-ci, *d'autres cas.* L'observation attentive et prolongée de quelques sujets nous a fait supposer — au moins pour ceux-là — une *diathèse* particulière. Ce serait, assez curieusement, *l'élévation du seuil émotif,* ou, si l'on préfère, une difficulté initiale à ressentir des émotions. Imagine-t-on combien doit être morne, insipide, la vie d'un être que *rien* n'émeut? C'est un peu comme ces malades dont les sensations cénesthésiques sont presque complètement abolies, et qui en arrivent à se mutiler pour « se sentir vivre »!... On comprend alors que si, un jour, par hasard, une émotion surgit au sein de ce désert affectif, elle soit accueillie comme une impression *neuve,* qui anime enfin l'existence. Cela fait « sortir » le sujet de sa monotone indifférence, de son ennui chronique. Si bien que, consciemment ou non, il va rechercher désormais les *mêmes* circonstances qui provoquèrent une première fois la bienheureuse secousse. D'où la naissance possible d'une passion : passion du jeu, par exemple, ou de simples « manies » (au sens usuel du terme) parmi les plus étranges... Pour renforcer l'hypothèse, que l'on veuille bien songer à ces perversions, à ces « fétichismes » d'ordre sexuel qui ont pour origine une frigidité constitutionnelle ou un état d'épuisement. Alors, telle *circonstance,* et pas une autre, qui aura provoqué l'orgasme, sera ensuite recherchée maladivement, en dépit des complications ou des risques, pour que reviennent les mêmes « impressions ». (C'est un aspect, en somme, de la fameuse loi de *rédintégration,* voire des simples réflexes conditionnés...)

Pour nous limiter aux passions courantes, il faut noter enfin qu'une fois née, la passion devient un centre, une source d'émotions continuelles et diverses. (Mais elles n'existaient pas *avant*...) La vie du sujet s'en trouve, nous l'avons dit, prodigieusement « animée ». D'où la difficulté de supprimer, d'extirper une passion, dès qu'elle s'est installée. Laissons ici de côté la passion

amoureuse : trop souvent, ce n'est qu'un désir masqué par de la rhétorique. Mais évoquons, entre autres, les fanatismes religieux ou politiques : que d'émotions ils *procurent!* Abolissant le sens critique, ils donnent de sereines certitudes, font haïr l'adversaire, haïr même les « tièdes », adorer les Chefs, espérer le triomphe de la Cause, craindre ce qui pourrait lui nuire, etc... Quiconque tentera de dissuader le passionné n'obtiendra que son mépris ou sa colère.

Ce que cherche le joueur (passionné) ce n'est pas le gain : ce sont les émotions provoquées par le jeu. Eh bien, il en va ainsi pour maintes autres passions. *L'inconscient besoin d'émotions* explique souvent des « conduites » qui, vues du dehors, semblent incompréhensibles...

Achille Ouy.

Sciences humaines et philosophie, par *Lucien Goldmann.* Un vol. de 150 p. petit in-8°. Nouv. Encycl. philos. Presses Universit. de France, Paris, 1952. Prix : 300 fr. — M. Lucien Goldmann, à qui nous devons déjà, entre tant d'autres travaux, *La Communauté humaine et l'Univers chez Kant* (Presses Univ. de France. Cf. notre compte rendu *in* n° d'avril 1949), nous donne aujourd'hui, dans une collection tout récemment encore dirigée par notre regretté maître Emile Bréhier, une étude sur le problème des rapports entre sciences humaines et philosophie.

Chacun sait que, depuis environ le dernier tiers du XIXe siècle, un effort continu a été fait pour appliquer aux sciences biologiques et humaines les mêmes méthodes que dans la Physique ou la Chimie. On abandonnait, pour parler comme A. Comte, « l'état métaphysique », et l'on entrait délibérément dans « l'état positif ». On délaissait l'étude du « pourquoi », afin de se consacrer exclusivement à la recherche du « comment »...

La réflexion concernant la méthode en sciences humaines pose donc, sur le plan même de la science positive, le problème de l'inutilité ou, au contraire, de la valeur de la philosophie (entendez ici : de la Métaphysique). C'est, au fond, à cette question centrale que s'attache M. L. Goldmann. Selon lui, on ne peut pas concevoir l'objectivité, en sciences humaines, dans le même sens qu'en Physique ou en Chimie. Les faits *humains* ne livrent leur signification qu'en fonction d'une théorie philosophique d'ensemble.

Aussi bien dans sa partie critique que dans sa partie constructive, ce petit ouvrage (qui en annonce d'autres) est d'une rare précision et d'une réelle élévation de pensée. Même ceux qu'il ne convaincra pas auront profit à le lire.

Réflexions sur la prière (Ses causes et ses effets psycho-physiologiques), par *Pierre Marinier.* Un élégant vol. de 84 p. in-8°, sur papier chamois vélin apprêté, de la collection « Beaux Textes », Pierre Cailler, édit., Genève, 1952. En vente : 41, rue de Seine, Paris (Sté « Tous les livres »). Sans indic. de prix. — En général, lorsque le croyant prie, il ne se pose pas de questions sur l'acte qu'il accomplit. Il est tout engagé dans cet acte. Si on l'interrogeait sur les effets de la prière, il répondrait sans doute qu'elle lui fait du bien, qu'elle le console, le fortifie. Il ajouterait peut-être qu'il a l'espoir d'être exaucé.

Ne serait-ce pas suffisant? M. Pierre Marinier veut pourtant y réfléchir davantage. Et il nous expose, avec d'ailleurs beaucoup de délicatesse de « touche » (comme il en faut en un pareil sujet) ce que lui révèle son analyse de la prière, — envisagée à tous les points de vue possibles, sans s'attacher à telle ou telle religion particulière.

Essai sur l'expérience libératrice, par *Roger Godel.* Préface de Mircea Eliade. Un vol. de 345 p. in-16 double couronne, de la collection « Les Essais », Gallimard, Paris, 1952. Prix : 700 fr. — L'homme

est un être *conditionné* par son héritage zoologique, par ses glandes à sécrétion interne, par son psychisme infantile, par sa « situation historique » (conditionnements économique, sociologique, culturel, etc.). Admettons tout cela, dit en substance M. Mircea Eliade dans sa préface. Mais, ajoute-t-il, le problème reste toujours ouvert : l'être humain est-il tout entier défini par ces conditionnements?... Le *jivan mukta* indien, le « délivré dans la vie », affirme qu'il connaît une expérience non conditionnée, une parfaite spontanéité créatrice. Le Dr Godel s'est rendu aux Indes. Il y a observé de près deux de ces *jivan muktas*. Les Essais qu'il publie aujourd'hui sont, en grande partie, le résultat de ses méditations et de ses recherches. Ancien Chef de clinique à la Faculté de Paris, Professeur à la Faculté française de Médecine de Beyrouth, Médecin-chef d'un hôpital en Egypte, il a publié d'importants travaux de cardiologie, mais aussi des ouvrages en des domaines très variés : par exemple, *Recherche d'une Foi* (1937), *Cités et Univers de Platon* (Assoc. Guillaume Budé, 1940), *Les Portes d'Ishtar* (Institut franç. d'Archéol. orientale, 1942)... C'est assez dire l'étendue de sa culture et la variété de ses « explorations », aussi bien scientifiques que spirituelles. Cette variété se retrouve dans les différents chapitres et dans les nombreuses notes complémentaires des *Essais sur l'expérience libératrice*.

La Cité totalitaire de Hobbes, par *Joseph Vialatoux*, chargé de cours aux Facultés Catholiques de Lyon. — Théorie naturaliste de la Civilisation. Essai sur la signification de l'existence historique du totalitarisme. — Edition augmentée d'une préface nouvelle. Un vol. de 250 p., gr. in-8°. Edit. de la Chronique sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon, 1952. Prix franco : 450 fr. (C.c.p. Lyon 65-78). — La leçon de Hobbes vaut la peine d'être entendue et d'être comprise, nous dit M. Joseph Vialatoux, qui expose avec beaucoup de sobre érudition et de clarté les thèses du célèbre philosophe anglais. Elle nous montre, ajoute-t-il, « sous une lumière crue et froide, en l'Etatisme totalitaire, la floraison naturelle, nécessaire et suprême du Naturalisme ». Les Cités ne sont rien, rien que des monstres, des *Leviathan*, si elles ne sont « humaines ». Et la Cité n'est humaine que dans la charité.

A noter que les deux premières parties de ce livre, publié il y a dix-sept ans, avaient été écrites avant 1914. Ce n'est donc point l'avènement des régimes totalitaires nés de la première guerre mondiale qui avait attiré l'attention de l'auteur sur la Cité de Hobbes, sur les *Elementa philosophiae* (De Corpore, de Homine, de Cive) et du *Leviathan*. C'est bien plus tard, au spectacle de ces régimes, que M. J. Vialatoux a complété son travail initial par une troisième partie : la leçon de Hobbes...

Précieuse pour l'histoire des idées, cette magistrale étude répond donc, en outre, à de légitimes inquiétudes, dans l'ordre spirituel et politique.

Angoisse et Religion, par *Edmond Rochedieu*. Un vol. de 175 p., in-8° carré, de la Collection « Action et Pensée ». Edit. du Mont-Blanc, Genève, 1952, sans indic. de prix). — Indépendamment de l'intérêt que présente son étude personnelle sur l'Angoisse, M. Ed. Rochedieu fait connaître à ses lecteurs les thèses de ses principaux devanciers. Si bien que quiconque n'aurait pas lu les ouvrages de Juliette Boutonier, de René Lacroze, Charles Odier ou Oscar Pfister, en trouvera ici un excellent résumé.

Comme nous le signalons à propos d'autres livres de la même collection (« Action et Pensée »), plus de vingt pages terminales contiennent des références, une bibliographie, un index des auteurs cités, un index des sujets traités... Tout ce qu'il faut, en un mot, pour nous procurer de bons instruments de travail.

Après une minutieuse analyse du sentiment d'angoisse, et un exposé de ce que l'on pourrait appeler les « classiques », tels que Bleuler, Freud, Kierkegaard (à qui tout un chapitre est consacré), l'auteur aborde « la réponse religieuse à l'angoisse » (où diverses sortes de religions et de sectes sont évoquées). Enfin, distinguant l'angoisse profane de l'angoisse religieuse, M. Ed. Rochedieu aboutit à une conclusion de haute portée, dont nous citerons ces trop courts extraits : « N'oublions jamais que, pour la foi chrétienne, l'inquiétude religieuse n'est pas un but en soi, mais un moyen; qu'elle n'est pas un point d'arrivée, mais une étape nécessaire. Cependant, pour que cette expérience cruciale ne tourne pas à fin contraire, pour que son résultat soit un progrès dans la foi et non pas un acte de désespoir, il faut que cette angoisse soit authentique, qu'elle soit normale et non pas morbide (...) Car le

sentiment de culpabilité ne prend son sens chrétien et ne devient tonique que dans la perspective de la grâce offerte et accordée à tout pécheur repentant... »

Le triomphe du Héros, par *Charles Baudouin*. Etude psychanalytique sur le mythe du héros et les grandes épopées. Un vol. de 236 p., in-12, de la collection « Présences ». Plon, Paris, 1952, sans indic. de prix. — Auteur justement apprécié de plus de vingt ouvrages où la psychologie et la psychanalyse voisinent avec l'esthétique et la littérature, M. Charles Baudouin nous offre aujourd'hui un ensemble d'études qui firent l'objet de ses cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, entre 1937 et 1952. Le Râmayana, l'Iliade, l'Odyssée, le De Natura rerum, l'Enéide, la Divine Comédie, Roland furieux, la Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, la Henriade, le mythe d'Hélène dans le Second Faust, la Chute d'un ange, la Légende des siècles, le Printemps olympien (de Spitteler), sont successivement analysés... et psychanalysés, — le tout étant précédé d'une Introduction sur *Présence du Mythe*, et suivi d'une Conclusion sur la *Signification de l'Epopée*.

Le livre de M. Charles Baudouin intéressera les psychologues et les sociologues, mais il fournira aussi d'utiles éléments de réflexion aux spécialistes de l'Histoire littéraire (générale et comparée). Il montre, en effet, dans le mythe du héros une forte infra-structure tirée de l'« inconscient collectif ». Chaque poète, d'ailleurs, développe et prolonge les données collectives dans un sens qui lui est propre, où l'on retrouve un tempérament, une vie personnelle. Et le héros est toujours, à quelque degré, le Moi humain, qui, à la faveur de ses armes d'intelligence et de vouloir, doit « arracher l'âme à l'emprise de la bête, et conquérir l'éternité sur la mort »...

Psychanalyse de l'artiste et de son œuvre, par le *Dr N. N. Dracoulides*, Président de la Soc. Hellénique de Psycho-Biologie, Vice-Présid. de la Ligue europ. d'Hygiène mentale. Préface du Dr A. Hesnard. Un vol. de 235 p., in-8° carré, avec 18 illustrations. Collection « Action et Pensée », Edit. du Mont-Blanc, Genève, 1952. Sans indic. de prix. — Médecin et psychanalyste, l'auteur est, nous dit le Dr A. Hesnard, « un écrivain, admirateur militant de la culture française ». Il a soutenu, aux époques critiques de notre récente histoire, l'honneur de la cause française en son pays. Ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts (de Paris) et poète, par surcroît, il a traduit en grec des œuvres poétiques de chez nous, et donné lui-même, sous le pseudonyme d'Ange Doxas, des productions littéraires de valeur. Enfin, ses travaux scientifiques, écrits dans notre langue, touchent tantôt à la Biologie, tantôt à l'Esthétique et à la Sociologie, — le plus souvent à la Psychologie et à la Psychanalyse.

Dans l'ouvrage que nous venons de lire, le Dr Dracoulidès témoigne d'une vaste culture et d'une fine originalité. Neuf chapitres : La création artistique et l'Inconscient; Refoulement et compensation; Sublimation de l'instinct sexuel; la tendance artistique innée et le talent; Conséquences psycho-intellectuelles des aberrations sexuelles; Influence des facteurs psycho-sensoriels et psycho-traumatiques; Contribution de la souffrance à la création artistique, et contribution de l'Art au soulagement de la souffrance; l'Art en fonction de la vie (dans la première moitié du XXe siècle); investigations psychanalytiques sur l'art moderne...

Au cours de ces chapitres (et dans sa Conclusion), l'auteur, s'inspirant d'un freudisme élargi et nuancé, montre comment la psychanalyse interprète et valorise la signification de l'art, en rapport avec la civilisation, tout en respectant les valeurs esthétiques.

Plus de quinze pages, en fin de volume, sont consacrées à des références bibliographiques, à un index des noms cités, à un index des matières, etc. Excellente pratique, que l'on devrait bien généraliser.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

LA GRANDE PITIE DES CHATEAUX DE FRANCE. — Dans ce fascicule des Mémoires de la Société archéologique de la Manche où il a retracé l'histoire de la seigneurie de Médavy et

de ses possesseurs, M. de Peyerimhoff a eu le mérite de poser sans ambages le problème de l'avenir des châteaux historiques de France. Ce problème-là, qui intéresse au premier chef nos sociétés savantes de province — et nous savons que plusieurs d'entre elles l'ont abordé et discuté — fera l'objet de cette chronique. A la lumière des commentaires que les discussions ont provoqués, nous nous proposons d'en examiner les divers aspects.

Un premier point doit être souligné : il ne saurait être question de s'intéresser ici au sort des centaines de châteaux construits ou reconstruits au cours du dix-neuvième siècle, et qui n'offrent aucun intérêt architectural. Certes, nous n'ignorons pas que les propriétaires de telles demeures connaissent les pires difficultés pour parvenir à les maintenir en bon état. Nous n'ignorons pas que beaucoup d'entre eux sont placés dans l'obligation de les mettre en vente. Or, la capacité d'absorption de la Sécurité sociale ou des colonies de vacances est quasiment atteinte. Les B. O. V. ne se plaisent plus à jouer aux nouveaux châtelains et souvent ces propriétés — si elles ne sont pas soutenues par le rapport de bonnes fermes — sont bien difficiles à placer. Elles représentent des charges écrasantes que la vanité ne compense plus. Mais, encore une fois, puisque ces châteaux ne présentent pas de valeur historique ou archéologique, il s'agit là d'un problème d'ordre social qui n'est pas du ressort de cette chronique.

Il en va tout différemment des châteaux qui appartiennent, par les fastes de leur passé ou l'intérêt de leur architecture, au patrimoine d'une province ou même du pays tout entier. Le sort de ceux-là est précieux, d'autant plus précieux qu'il est davantage menacé. Pour être maintenus en bon état, de tels monuments exigent en effet chaque année des sommes considérables. Le seul entretien des toitures coûte plusieurs centaines de mille francs. Et le personnel indispensable, les mille dépenses inévitables exigent des fortunes que, la plupart du temps, les propriétaires ne possèdent plus; les malheureux succombent sous le poids des charges qui les écrasent. Les impôts qu'ils doivent payer absorbent souvent le revenu annuel tout entier des terres qui entourent la propriété.

Alors? le propriétaire, lui aussi, sollicite le concours de l'Etat, en arguant que son château est une richesse qui appartient à la collectivité tout entière. Si la construction en vaut la peine, l'Etat prononcera volontiers le classement et paiera désormais une partie des grosses réparations. L'Administration des Monuments Historiques aidera dans la mesure de ses moyens, qui sont faibles, le propriétaire défaillant. Mais cette aide ne pourra jamais aller

très loin. L'Etat possède ses propres châteaux dont l'entretien coûte très cher. On sait que, pour Versailles, il a dû déclarer forfait et s'adresser à la générosité publique. Chambord, qui revit aux lumières depuis quelques mois, Chambord est, à l'intérieur, en complète décrépitude. La chambre de François Ier est une ruine et pour assurer les réparations les plus urgentes, il faudrait cent un millions. Et cependant cette administration des Monuments Historiques que seuls quelques imbéciles ou quelques ratés aigris peuvent critiquer fait chaque année des miracles pour sauver les pierre de France qui lui sont confiées.

Le concours de l'Administration n'est pas suffisant. Le propriétaire, en dépit qu'il en ait, ouvrira son château au public. C'est, pour lui, une gêne sensible. Les touristes n'ont pas toujours la discrétion et la délicatesse que l'on aimerait trouver chez des gens qui, moyennant un droit d'entrée relativement faible, sont introduits dans votre intimité. Il est notable d'ailleurs que les troupeaux de visiteurs se conduisent souvent beaucoup plus grossièrement dans les demeures privées que dans celles de l'Etat où main de velours et œil sévère des gardiens les contraignent à une certaine réserve, leur inspirent quelque crainte révérentielle. Mais enfin les bénéfices encaissés compensent bien ces ennuis.

Encore faut-il que le château ait fait l'objet d'une propagande publicitaire suffisante, qu'il se trouve sur un grand itinéraire touristique, ou pas trop éloigné de cet itinéraire. Nous connaissons des châteaux en France qui, bon an mal an, reçoivent moins de trois mille visiteurs. Défalcation faite des gages du gardien, de la quote-part prélevée par l'Association de la Demeure historique si le propriétaire y est inscrit, que reste-t-il, en fin de compte, à ce malheureux?

Mais ce n'est pas tout : l'admission du public dans un château exige qu'on lui offre de quoi le contenter. Telle demeure, dont l'architecture est admirable, est pauvrement meublée; on ne peut pas demander un droit d'entrée qui atteint aujourd'hui partout 80 à 100 francs pour ne montrer qu'un mobilier en toc, un ameublement Louis-Philippe et des croûtes au mur ou des vagues tapisseries du XVIIIe siècle reproduisant les éternels cartons d'Oudry ou de Boucher. Beaucoup de propriétaires hésitent à ouvrir leur demeure dans la crainte justifiée de susciter des railleries en étalant le délabrement de l'intérieur. L'Etat, propriétaire, le sait bien, qui a meublé — d'ailleurs avec goût — des châteaux comme Chaumont ou Azay-le-Rideau. Mais l'Etat dispose du garde-meuble national où il peut puiser à son gré. Et quel est le Siegfried qui pourrait aujourd'hui reconstituer des collections et rendre, comme à Lan-

geais, l'atmosphère d'autrefois? Le temps des Mécènes est passé.

Voilà pourquoi l'ouverture des châteaux aux visiteurs ne constitue pas une solution définitive. Le propriétaire songera-t-il à transformer sa demeure en hôtellerie de luxe pour des étrangers? Un riche Américain sera toujours flatté de coucher dans la chambre qui a reçu la visite de Catherine de Médicis ou d'Henri IV. Et pour peu qu'on fasse miroiter à ses yeux la perspective de la venue du fantôme familier sur le coup de minuit, il sera prêt à s'installer pour plusieurs jours. Cette solution connaît en Grande-Bretagne un très vif succès et les hôtes payants sont volontiers admis dans la demeure des nobles lords, aussi désargentés qu'en France. On répugne, dans notre pays, à de telles solutions et le nombre des châteaux historiques ainsi utilisés reste infime.

On voit quelle est la complexité du problème. En désespoir de cause, il est arrivé que des propriétaires aient offert d'abandonner gratuitement leur château à l'Etat. Après évaluation de l'administration des domaines, celui-ci a repoussé un cadeau si onéreux. La nationalisation — si l'on peut dire — des châteaux historiques n'est d'ailleurs pas souhaitable. Un des charmes de ces édifices c'est, en effet, d'avoir conservé la chaleur de la vie. Les châteaux-musées ont toujours quelque chose de froid, d'impersonnel. La demeure encore habitée — et souvent habitée par une famille qui la possède depuis plusieurs siècles — garde aux yeux des visiteurs, et surtout des étrangers — un attrait que les autres n'ont pas. L'Etat ne tient donc pas à s'infliger des fardeaux supplémentaires. Il a bien assez des siens. Mais il peut tout de même intervenir en faveur des propriétaires. Il doit alléger leurs charges.

C'est le premier remède qui a été proposé et vient tout naturellement à l'esprit : l'Etat pourrait diminuer le faix des impôts qui pèsent sur les châteaux. S l'on admet que le tourisme est devenu une richesse nationale, on ne conteste pas que ces monuments constituent un des éléments de cette richesse. Ne tuons pas la poule aux œufs d'or.

On peut ensuite envisager une aide apportée par les collectivités locales. Les charges de celles-ci sont lourdes, mais dans un budget qui dépasse chaque année plusieurs milliards, il serait peut-être possible de réserver quelques millions pour aider à l'entretien des châteaux historiques. Combien en compte-t-on dans un département? Trois ou quatre, guère plus. Un organisme central, une commission dont feraient partie l'architecte du département, celui des Monuments historiques, les représentants des sociétés savantes — et c'est ici qu'elles seraient appelées à jouer un rôle important —

serait chargée de la répartition des sommes et veillerait à leur judicieuse utilisation.

Qu'on ne vienne pas nous dire que cette aide à la propriété privée constituerait une mesure illégale. Après tout, et dès maintenant, la plupart des départements ne sont-ils pas amenés à aider les petites communes rurales dont les ressources sont insuffisantes pour entretenir leurs églises, même classées parmi les Monuments historiques? (On sait en effet que l'administration exige une participation des communes, propriétaires de ces églises et que le plus souvent celles-ci sont dans l'incapacité de la fournir.) Il ne semble pas administrativement impossible d'assimiler les châteaux aux églises et les familles qui les possèdent aux communes.

Sans doute serait-il équitable d'exiger une contre-partie. Le propriétaire s'engagerait à laisser visiter sa demeure s'il ne l'avait déjà ouverte au public. On pourrait même envisager un partage des recettes provenant des droits d'entrée.

Cette solution, pour révolutionnaire qu'elle soit, est peut-être bien la seule qui puisse sauver de nombreux châteaux. Il serait souhaitable qu'elle soit défendue par les sociétés savantes de province. Celles-ci ont pour premier devoir de protéger le patrimoine artistique de leur contrée. Elles ont le moyen d'alerter l'opinion publique, de faire entendre leur voix auprès des collectivités locales qui connaissent insuffisamment ce genre de problèmes. En revenant plusieurs fois à la charge, en multipliant les démarches auprès des autorités, elles finiront par émouvoir l'opinion.

Etat, départements, communes, sociétés savantes, tous peuvent collaborer à la sauvegarde des châteaux de France.

Jacques Levron.

GAZETTE

Légion d'honneur. — *Un décret du 22 octobre a promu officier notre collaboratrice Béatrice Dussane.*

Le même décret a nommé chevaliers René Bailly, qui a publié au Mercure *à la fin de* 1944, Ange Pitou, conspirateur et chansonnier (1767-1846), *et Paul Hartmann, directeur de la revue et des éditions du* Mercure de France.

Le Prix Nobel, François Mauriac et le « Mercure ». — *Et pourquoi le* Mercure, *lui aussi, ne revendiquerait-il pas sa part, une toute petite part, de l'honneur? Vous y êtes :* Le mystère Frontenac. *Yves Frontenac; c'est au* Mercure de France, *c'est à Alfred Vallette (l'imprimeur a écrit Valette) que l'adolescent envoie ses premiers vers. Et il attend. Les mois passent. Il faut croire qu'en ce temps-là déjà le comité de lecture était surmené; songez-y, vous qui attendez quelque réponse en trépignant comme Yves Frontenac avait trépigné plusieurs années avant* 14 *(et une quarantaine d'années avant ce Nobel). Et soudain, comme il n'y pensait plus guère, voici non seulement la réponse, mais les épreuves elles-mêmes, avec une lettre signée Paul Morisse : « ... Nous plaçons la poésie trop haut pour que toute rémunération ne nous paraisse indigne d'elle... » Enfin les poèmes paraissent; la mère ne manque pas de remarquer que le numéro de la revue contient « des pages immondes d'un certain Remy de Gourmont ». (L'imprimeur a écrit Rémy au lieu de Remy. Paul Léautaud a-t-il lu* Le mystère Frontenac? *C'est une faute à laquelle il est sensible, dit-on.)*

Si les épreuves avaient estropié en Mauriou le nom de Mauriac comme, dans le roman, celui de Frontenac en Frontenou, la faute a été corrigée dans le numéro de la revue. C'est le numéro du 1er *juin* 1910 : Poèmes, *par François Mauriac, pages* 420-424.

Il faut donc redresser la légende. Elle veut que l'aventure d'Yves Frontenac au Mercure *soit l'aventure même du jeune Mauriac. Mais Mauriac, en* 1910, *avait (sauf erreur) vingt-cinq ans : beaucoup plus que son héros. Et il avait déjà publié — en* 1909 *selon la bibliographie de Mme Nelly Cormeau — son premier recueil de vers,* Les mains jointes. *Et le fameux article de Barrès dans l'*Echo de Paris *avait paru le* 21 *mars* 1910.

*Barrès à l'*Echo de Paris *comme aujourd'hui Mauriac au* Figaro, *toutes choses supposées égales d'ailleurs. « J'aime, dans ce livre, écrivait Barrès, un don charmant de spiritualité joint à la jeunesse et au goût le plus pur... C'est la poésie de l'enfant des familles heureuses, le poème du petit garçon sage, délicat, bien élevé, dont rien n'a terni la lumière, mais trop sensible, avec une note folle de volupté... Nous aimons qu'un livre si frêle fixe la minute éphémère d'une inquiétude éternelle... L'adolescent perdra son âge aimable et sûr de plaire. Saura-t-il mûrir? C'est là le grand problème... Ce n'est pas bien malin d'être une merveille à vingt ans! Le difficile est de se prêter au perfectionnement de la vie et de s'enrichir d'elle a mesure qu'elle nous arrache ses premiers dons... »*

Un moment devait venir néanmoins, en 1927, *où Mauriac renierait avec violence le premier livre qui lui avait valu une bienvenue dans les lettres si éclatante : alors il aura pris « en horreur ces poèmes flasques, ces vers sans vertèbres : « Je ne hais point seulement, dans ce petit livre, dira-t-il encore, une technique; j'en déteste surtout l'esprit. Cette adolescence lâche, apeurée, repliée sur soi, je la désavoue... Ma façon de croire valait ma façon de rimer : quelle facilité! »*

Ainsi ce n'était ni un débutant ni un inconnu de qui le Mercure *publiait* Poèmes, *le* 1er *juin* 1910, *puis, le* 1er *avril* 1911, Enfance, *autre suite poétique. L'une et l'autre suite se retrouvent dans le recueil* L'adieu à l'adolescence, *paru chez Stock en* 1911. *Les amateurs de variantes, s'ils veulent comparer les deux textes, y moissonneront corrections et remaniements.*

Les « pages immondes » de Gourmont? On a à choisir. Le numéro de 1911 *donne, en guise d' « Epilogue », une des* Lettres d'un satyre *qui ne manque pas de polissonnerie. Mais la pudibonderie provinciale pouvait s'effaroucher aussi bien d'autres titres du même sommaire : un article signé Saint-Alban sur* Le nu au théâtre, *en tête, passerait sans peine pour égrillard, et les poèmes d'*Enfance *sont immédiatement suivis d'une* Philosophie de la volupté *de Péladan; Gourmont ne s'est pas singularisé. On sait d'ailleurs que le péché de la chair n'est pas le plus grave des péchés. Plus grave, certes, et plus particulier est l' « Epilogue » du* 1er *juin* 1910. *Il y est question d'une certaine Sœur Candide et d'un certain hospice d'Ormesson; manifestement une âme candide, ou résolue, avait laissé la charité l'entraîner à des imprudences financières que le code pénal a définies. « Du point de vue social, prononce Gourmont, la charité est un vice. J'écris par delà le bien et le mal et il n'est pour moi dans le mot nulle signification laide... Sur quoi repose cette passion ou ce vice, la charité? Sur la confiance en Dieu. Ce sentiment était excellent, quand tout le monde croyait en Dieu... Mais on ne croit plus beaucoup à Dieu, même dans le monde où il est le plus en faveur. Il est advenu de cela que la charité n'a plus de bases certaines... » Gourmont dit encore : « ... Puis Dieu se fatigue. Il n'est plus ce qu'il était au temps de saint Bernard. Dieu*

est devenu capricieux... » La « page immonde » pourrait bien être celle-là.

On cherche d'autres rencontres piquantes dans ces vieilles pages aux bords jaunis. Il s'en trouve. En voici une. Dans le numéro du 1er *avril* 1911, *André Fontainas étant tombé malade, c'est Maurice Boissard qui le remplace et reprend la chronique des théâtres. On voit aujourd'hui des gens qui s'étonnent de lire le nom de Paul Léautaud sur le sommaire de la* Table ronde, *revue où François Mauriac passe, à tort ou à raison, pour exercer un droit de regard. C'est un voisinage qui date de loin. Maurice Boissard, dans cette chronique de* 1911, *fait tout juste une allusion à ses chats : il parle effectivement des pièces qu'il a vues. Il y a* L'oiseau bleu *de Maeterlinck, « un fort beau spectacle » : « Je ne crois pas qu'on puisse le voir sans en goûter tout l'enchantement, toute la profonde poésie, toute la belle leçon qu'il donne. » Il y a aussi* Le tribun *de Paul Bourget; cette fois Maurice Boissard n'a pas été pris par le drame, il s'est bien amusé au contraire. Mais Bourget, n'est-ce pas lui justement qui avait mis entre les mains ouvertes de Barrès* Les mains jointes?

Mauriac s'est fait prosateur : en 1912 *le* Mercure *publie son premier roman dans trois numéros, le* 1er *juin, le* 16 *juin, le* 1er *juillet. Il s'appelle* L'enfant chargé de chaînes (*et non pas* L'enfant chargé de chênes *comme écrivit un jour, en son titre doré, un vieux relieur*). *Mais entre temps, le* 16 *novembre* 1911, *le* Mercure *avait passé, dans la chronique « Les poèmes » de la « Revue de la quinzaine », une longue analyse de* L'adieu à l'adolescence, *par Pierre Quillard, à qui il faut laisser le mot de la fin. Parlant du poète de vingt-six ans : « On oserait souhaiter, concluait Pierre Quillard, qu'au détriment de sa sérénité personnelle il demeurât torturé par l'épouvante du péché et l'amour contradictoire des bonnes lettres. »* — H. G.

« Tempête sur Douarnenez » au cinéma? — *Nous avons lu le* 29 *octobre dans le* Figaro :

« Henri Queffélec et Georges Régnier séjournent depuis deux semaines environ à Douarnenez où l'auteur du Recteur de l'Ile de Sein *et le réalisateur de* Paysans noirs *élaborent le scénario de leur prochain film.*

« L'ouvrage sera tiré du roman de Queffélec : Tempête sur Douarnenez, *dont toutefois l'intrigue sera resserrée et le climat modernisé.*

« Auteur et réalisateur vont consacrer une large partie de leur temps à des voyages en mer afin d'étudier les méthodes et les conditions de travail des pêcheurs bretons.

« Le film ne sera pas entrepris avant juin ou juillet de l'année prochaine. »

Victor Hugo et la zoologie. — *Je remercie vivement mon aimable et savant confrère M. Marcel Roland d'avoir dissipé les doutes que des chasseurs d'occasion m'avaient donnés sur le flair du loup, et point n'était besoin de s'excuser auprès de moi de témoignages contredisant une opinion que je ne faisais que rapporter. Eût-elle été la mienne, je sais supporter la contradiction, surtout quand il s'agit d'établir la vérité.*

Donc, Hugo avait raison d'écrire :

Le loup flaire au vent les troupeaux lointains

mais — pour rester dans la zoologie — il semble bien qu'il ait eu tort, dans Les travailleurs de la mer, *de calomnier le poulpe (ou pieuvre) à grand renfort d'antithèses et de pathos, dans un chapitre entier où il le compare avec dix-sept animaux qui n'ont rien de commun avec lui :*

« Le buthus a des pinces, la pieuvre n'a pas de pinces; l'alouate a une queue prenante, la pieuvre n'a pas de queue; le lion a des griffes, la pieuvre n'a pas de griffes; le gypaète a un bec, la pieuvre n'a pas de bec... »

« Mais si, rétorquait lors de l'apparition du roman, le naturaliste Crosse, la pieuvre a un bec, et un bec très fort, corné, tranchant, mu par des muscles puissants, et présentant une analogie singulière avec un bec de perroquet retourné, au moyen duquel elle brise l'enveloppe calcaire des crustacés et des mollusques dont elle se nourrit. Lui contester ce bec, c'est la priver de ses moyens de subsistance. »

Ce qui révoltait le naturaliste Crosse, c'était surtout la suite de l'étude anatomique de Victor Hugo : « La pieuvre a un orifice unique au centre de son rayonnement. Cet hictus unique, est-ce l'anus? Est-ce la bouche? C'est les deux. La même ouverture fait les deux fonctions. L'entrée est l'issue...

« Une seconde de plus, et sa bouche-anus s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc et les deux bras garottés, était mort... »

« Mais vous n'y pensez pas, monsieur Hugo, s'exclamait Crosse, vous donnez là au poulpe une organisation aussi malpropre qu'inexacte. Tous les naturalistes savent que les céphalopodes ont un orifice anal parfaitement distinct de l'orifice buccal et débouchant au dehors par le tube locomoteur. »

Après cette description de l'animal qu'Hugo définissait « de la glu pétrie de haine », on sera moins surpris, peut-être, de la méfiance que m'avait inspiré le vers sur le flair du loup. — ROBERT LAULAN.

Mise au point. — *Un collaborateur du* Mercure (1er *septembre* 1952, *p.* 177), *à propos d'une édition critique de Théophile de Viau procurée par Mme Jeanne Streicher, ayant exprimé l'opinion que les érudits, comme les gendarmes de Mireille, ne sont pas toujours*

des gens sérieux, Mme Jeanne Streicher a estimé, à juste titre, cette réflexion déplacée. Elle nous envoie la mise au point suivante, que nous insérons volontiers :

« *Page* 17, *vers* 18. *La présence du possessif* ses, *qui renvoie à* val, *dans la strophe* 1, *tend à prouver que les strophes* 2, 3 *et* 4 *ont été insérées après coup, comme un ornement mythologique, dans une version plus ancienne.*

« *Page* 179, *vers* 10 (*et non* 11). *Elision qui rappelle l'ancienne césure épique, mais n'est sans doute ici qu'une « négligence », qui évite une cacophonie (... le Pactole et le Tage est...).* »

Errata. — *M. François Constans nous signale deux fautes d'impression dans son article sur Nerval, « Ascendance mystique, existences mythiques », paru le* 1[er] *novembre dans le* Mercure.

Page 452, *lignes* 27-28, *il faut lire « par deux fois » au lieu de « parfois ».*

Page 456, *ligne* 7, *il faut lire « philologie » au lieu de « philosophie »,*

Au Mercure de France. — *Le texte d'Henri Michaux sur lequel s'ouvre le présent numéro est extrait de* Nouvelles de l'Etranger, *titre d'un livre à tirage limité qui paraîtra en décembre au* Mercure.

En décembre aussi, et aussi dans une édition à tirage limité, paraîtra un petit volume de Jarry, L'Amour absolu, *suivi de* L'autre Alceste, *avec une préface de Maurice Saillet.*



Le nouveau roman de Paul Pilotaz, Combat avec l'Homme, *annoncé dans la* Bibliographie de la France *du* 7 *novembre, a été mis en vente le* 6 *novembre.*



Avant de prendre l'avion, le 2 *novembre, pour le Japon, Georges Duhamel a remis au* Mercure *le manuscrit d'un nouveau livre de souvenirs,* Les Espoirs et les Epreuves. *L'ouvrage formera le cinquième volume de la série « Lumières sur ma vie ».*



De Henri Michaux le Mercure *a déjà publié un poème,* Premières impressions, *en mai* 1949, *et, sur lui, de Maurice Saillet, une chro-*

nique, « Henri Michaux et le voyage imaginaire », une note sur La vie dans les plis *et une note sur* Mouvements *en octobre* 1948, *novembre* 1949 *et mai* 1952. *Ces trois derniers textes n'ont pas été repris dans* Billets doux de Justin Saget, *où l'on trouve, en revanche, une étude sur « L'humour et Henri Michaux ».*



De Romain Rolland, le Mercure de France *a déjà publié* Le Grain de Vie *en juin* 1947, *et sur lui, de J.-B. Barrère,* L'âme religieuse de Romain Rolland, *en mars* 1951.



De Jacques Perret, rappelons Trafic de chevaux (*décembre* 1950), *le* Rendez-vous de la Grand'Buse (*novembre* 1951), La boxe, la rose et le géranium (*juillet* 1952).



De François Mauriac, Prix Nobel, on a pu lire une Note sur « Partage de Midi », *dans le numéro du* 1er *mai* 1948, *et, sur lui, le mois précédent,* François Mauriac et les Anglais, *par Gérard Hopkins.*



Jacques Vallette consacre une partie de sa chronique de ce mois-ci à Richard Church. De celui-ci Le Portique, *roman traduit par Anne-Marie Bauer, a paru aux Editions du* Mercure de France *en mai* 1951. *Et Jacques Vallette avait précédemment donné une* Présentation de Richard Church, poète, *dans le numéro du* 1er *février* 1950 *de la revue.*



Une traduction allemande des trois premiers titres de la « Chronique des Pasquier » — Le Notaire du Havre, Le Jardin des Bêtes sauvages *et* Vue de la terre promise — *vient de paraître, en un seul volume, à Stuttgart (Port Verlag).*

Une édition scolaire, abrégée, du Notaire du Havre, *est publiée en même temps à Londres, Toronto, Wellington et Sydney, chez George G. Harrap and C°.*

Cri des Profondeurs *va être traduit en langues espagnole et flamande.*



Après Le Salut par les Juifs, *deux nouveaux livres de Léon Bloy vont être traduits en Allemagne :* L'Ame de Napoléon *et* Le Désespéré.

D'autre part, Exégèse des lieux communs *va être traduit en langue flamande.*

TABLE

ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1952

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre M, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 758), où les rubriques sont classées par ordre alphabétique, et les textes par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot Gazette désigne les textes parus dans la *Gazette*, et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 764).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1061	Tome CCCXIV p. 1-192	1er mai 1065	CCCXV 1-192	1er septembre 1069	CCCXVI 1-192
1er février 1062	CCCXIV 193-384	1er juin 1066	CCCXV 193-384	1er octobre 1070	CCCXVI 193-384
1er mars 1063	CCCXIV 385-576	1er juillet 1067	CCCXV 385-576	1er novembre 1071	CCCXVI 385-576
1er avril 1064	CCCXIV 577-768	1er août 1068	CCCXV 577-768	1er décembre 1072	CCCXVI 577-776

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES
1952

ALLEMAGNE
(J.-F. Angelloz)

1er **Janvier :** *Pour le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Rilke.* Comptes rendus (Bibliographie rilkéenne). — 1er **Février :** *Le « Journal quotidien » de Kafka et les « Cahiers de Malte Laurids Brigge » de Rilke.* Comptes rendus. — 1er **Mars :** *Stifter et le problème de la forme pure.* Comptes rendus. — 1er **Avril :** *Stefan George et son cénacle.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Hugo von Hofmannsthal.* Comptes rendus. — 1er **Juillet :** Claude Vigée : *Le « Rilke » de J.-F. Angelloz.* — 1er **Septembre :** *Défense et illustration de la langue allemande.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *Dramaturgie.* Comptes rendus. — 1er **Novembre :** *Wieland et l'idée d'humanité.* Comptes rendus.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr G. Contenau)

1er **Juin :** *La cryptographie en Egypte et en Mésopotamie.* Comptes rendus. — 1er **Septembre :** *Médecine d'Egypte et de Mésopotamie.*

ARTS
(Lucie Mazauric)

1er **Février :** *L'Exposition des Trésors d'Art de la Vallée de la Meuse au Musée des Arts Décoratifs.* Comptes rendus (par S.). — 1er **Avril :** *L'Exposition Philippe de Champaigne à l'Orangerie des Tuileries.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *La Nature Morte, de l'Antiquité à nos jours (Musée de l'Orangerie).* Comptes rendus. — 1er **Août :** *Trésors d'art du Moyen Age en Italie, au Petit Palais.* Comptes rendus (par S., M. H.). — 1er **Novembre :** *Rouault au Musée d'Art Moderne; Les théâtres populaires de marionnettes au Musée des arts et traditions populaires.* Comptes rendus (par L. M., S.).

BELGIQUE
(René Lyr)

1er **Juillet :** *La Belgique littéraire célèbre des anniversaires.* Comptes rendus.

BIBLIOTHÈQUES
(Patrice Fontaine)

1er Mars : *Une nouvelle littérature semi-clandestine.* Comptes rendus.

CATHOLICISME
(A.-J. Maydieu)

1er Avril : *Remous dans le monde catholique français : La communauté de l'Espérance et « Jeunesse de l'Eglise ».*

CINÉMA
(Jean Queval)

1er Janvier : *Les fâcheux indispensables.* Comptes rendus. — **1er Février :** *Capra ou l idéalisme américain.* — **1er Mars :** *Le Fleuve; Cinema dell' Arte.* Comptes rendus. — **1er Avril :** *Wolfgang Staudte.* Comptes rendus. — **1er Mai :** *Le temps retrouvé.* — **1er Juin :** *Fanfan la tulipe; L'African Queen; Un tramway nommé Désir.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** *Les jeux interdits.* Comptes rendus. — **1er Août :** *L'Autriche en Normandie.* Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Amusettes futuristes.* — **1er Octobre :** *Deux sous d'espoir.* Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Quelques noms de la relève.* — **1er Décembre :** *Minnelli; Lean; Welles.* Comptes rendus.

CIVILISATION ANTIQUE
(Fernand Chapouthier)

1er Janvier : *Littérature égyptienne et littérature grecque.* — **1er Mai :** *Poésie et civilisation* [A propos de l'« Anthologie de la poésie grecque » de Robert Brasillach]. Comptes rendus. — **1er Juillet :** *Civilisation concrète et civilisation abstraite.* Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Sophocle et son temps.* Comptes rendus.

DISQUES
(Yves Florenne)

1er Août : *Longue durée.* Compte rendu.

GRÈCE
(André Mirambel)

1er Décembre : [*Bilan de l'activité littéraire* 1952.] Comptes rendus.

HISTOIRE
(Georges Mongrédien)

1er Mars : *Le Mémorial de Sainte-Hélène.* Comptes rendus (par G. M., G. L., Marianne Mahn). — **1er Juin :** *Au temps de la Fronde.* Comptes rendus (par G. M., S., Marianne Mahn). — **1er Septembre :** *Les Mémoires de Saint-Simon.* Comptes rendus (par G. M., Marianne Mahn, G. L.). — **1er Novembre :** *Autour des Mémoires du Maréchal de Richelieu.* Comptes rendus (par G. M.).

HISTOIRE LITTÉRAIRE
(S. de Sacy)

1er Janvier : *Deux numéros spéciaux.* Comptes rendus. — **1er Août :** *Nerval et le mouvement romantique.* Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Trois biographies.* Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Dix-septième siècle.* Comptes rendus.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES
(Robert Laulan)

1er **Janvier :** *Véracité de Froissart.* — 1er **Février :** *La démographie au grand siècle.* — 1er **Mars :** *Cinquantenaire de l'Ecole d'Extrême-Orient.* — 1er **Avril :** *La mort de Mlle de Fontanges.* — 1er **Mai :** *La communauté des filles pénitentes de Sainte-Valère.* — 1er **Juin :** *Chateaubriand à Trieste; Encore les manuscrits de la Mer Morte.* — 1er **Juillet :** *Voltaire et Mallet du Pan.* — 1er **Août :** *Napoléon et la Chouannerie.* — 1er **Septembre :** *Archéologie et géomagnétisme, ou d'un nouvel art de vérifier les dates; Découvertes nouvelle à Ras-Shamra.* — 1er **Octobre :** *Actualité du Déluge.* — 1er **Novembre :** *La science au service de l'archéologie.* — 1er **Décembre :** *Le vandalisme pudibond.*

ITALIE
(Nino Frank)

1er **Février :** *Alvaro, ou d'une conscience continentale.* — 1er**Mai :** *La pensée de Benedetto Croce.* Comptes rendus. — 1er **Août :** *Bruno Barilli et Alberto Savinio.* — 1er **Novembre :** *L'humour noir de Papini.* Comptes rendus.

LETTRES
(Maurice Nadeau)

1er **Janvier :** *Albert Camus et la révolte.* Comptes rendus (par M. N., S. B., A.-M. B.). — 1er **Février :** *Le nouveau roman de Georges Duhamel; André Gide posthume.* Comptes rendus (par M. N., S. P., S. B., A.-M. B.). — 1er **Mars :** *Le hussard sur le toit* [de J. Giono]. Comptes rendus (par M. N., S. B., A.-M. B.). — 1er **Avril :** *Trois romans, trois auteurs* [« Le dimanche de la vie » de Raymond Queneau, « Au moment voulu » de Maurice Blanchot, « Cimetière Saint-Médard » de Pierre Molaine]. Comptes rendus (par S. P., S. B., M. M., A.-M. B.). — 1er **Mai :** *L'univers d'Henri Bosco.* Comptes rendus (par S. P., M. R., A.-M. B., M. M.). — 1er **Juin :** *Les « Billets doux » de Justin Saget.* Comptes rendus (par S. P., Maurice Saillet, S. B., A.-M. B.). — 1er **Juillet :** *Les dessous de l'amour;* S. P. : *« Littérature présente » de Maurice Nadeau.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B., M.M.). — 1er **Août :** *Proust dans les limbes.* Comptes rendus (par S. P., M. M., S. B.). — 1er **Septembre :** *Les œuvres complètes de Raymond Radiguet.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., M. M.). — 1er **Octobre :** *Jean-Paul Sartre et Jean Genêt.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B.). — 1er **Novembre :** Comptes rendus (par S. P., S. B.). — 1er **Décembre :** *Un bon peloton de jeunes romanciers.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES
(Jacques Vallette)

1er **Janvier :** *Fortunes d'un apothtegme.* Comptes rendus. — 1er **Février :** *Petite bibliographie shakespearienne.* Comptes rendus. — 1er **Mars :** *Une anthologie de la poésie contemporaine.* Comptes rendus. — 1er **Avril :** *Note sur les archétypes.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Fonctions et organes du gouvernement.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *Shakespeare or not Shakespeare.* Comptes rendus. — 1er **Juillet :** *Petite bibliographie de Henry James depuis la guerre.* Comptes rendus. — 1er **Août :** *L'Art multiforme.* Comptes rendus. — 1er **Septembre :** *Voyageurs anglais sur le continent.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *Un catholique libéral anglais.* Comptes rendus. — 1er **Novembre :** *Elle et lui, et quelques autres.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *Romans classiques d'aujourd'hui.* Comptes rendus.

LINGUISTIQUE
(R.-L. Wagner)

1er Avril : [*Langage et poésie chez Paul Valéry*, par Albert Henry]. Comptes rendus.

MÉDECINE
(Dr A. Herpin)

1er Mars : *Phtisiologie*. Comptes rendus. — **1er Juillet :** *Les Universaux et la méthode en médecine*. Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Emile Roux*. Comptes rendus.

MUSIQUE
(René Dumesnil)

1er Janvier : *Maître Pierre*, opéra inédit de Gounod. Comptes rendus. — **1er Février :** *Blanche-Neige* (Opéra); *Marion, La Belle au tricorne* et *Commedia dell' Arte* (Opéra-Comique). Comptes rendus. — **1er Mars :** *L'Amour et la mort du Cornette Christophe Rilke*, par Henri Saugnet (Orchestre National); *Le Chanteur de Mexico*, musique de Francis Lopez (Théâtre du Châtelet). Comptes rendus. — **1er Avril :** *La deux millième représentation de « Manon » à l'Opéra-Comique; Reprise d'« Ariane et Barbe-Bleue » à l'Opéra*. Comptes rendus. — **1er Mai :** *Reprise d'«Antigone» à l'Opéra*. Comptes rendus. — **1er Juin :** *« Cosi fan tutte » et le cinquantième anniversaire de la création de « Pelléas et Mélisande » à l'Opéra-Comique*. Comptes rendus. — **1er Juillet :** *A propos de « Pelléas et Mélisande » : Théâtre lyrique et Statistique*. Comptes rendus. — **1er Août :** *« L'œuvre du XXe siècle »*. Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Reprise des « Indes galantes » à l'Opéra. Comptes rendus*. — **1er Octobre :** *Réflexions sur la musique de ballet et son évolution depuis Rameau*. Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Réflexions sur un concours de jeunes chefs d'orchestres*. Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Henry Expert, musicien humaniste*. Comptes rendus.

NATURE
(Marcel Roland)

1er Janvier : *Le complexe de Donogoo*. — **1er Février :** *Profondeurs*. Comptes rendus. — **1er Avril :** *La part du pauvre*. Comptes rendus. — **1er Mai :** *Professeur de sagesse*. Comptes rendus. — **1er Juin :** *La notion du Rythme*. — **1er Juillet :** *Icares modernes*. Comptes rendus. — **1er Août :** *Etoiles filantes*. — **1er Octobre :** *Un après-midi au Muséum*. Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Philosophie du brin d'herbe*. — **1er Décembre :** *L'océan de poche*. Compte rendu.

ORIENT
(Raymond Schwab)

1er Octobre : *Inde*, par Romain Rolland; *Le Chemin vers la Lumière*, par Vincent Sheean; *L'économie de l'Inde*, par Marie-Simone Renou; *Prolégomènes au Vedânta*, par Sankara; *La rencontre du Bouddhisme et de l'Occident*, par Henri de Lubac; *Pour un nouvel accès à Krishnamurti*.

PHILOSOPHIE
(Achille Ouy)

1er Février : *Le paranormal*. Comptes rendus. — **1er Avril :** *Emile Bréhier (1876-1952)*. Comptes rendus. — **1er Juin :** *Déterminisme et prévision*. Comptes rendus. — **1er Août :** *Déterminisme et liberté*. Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Sint ut sunt*. Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Quelques remarques sur les passions*. Comptes rendus.

POÉSIE

1er **Janvier** : Maurice Saillet : « *Spectacle* » *de Jacques Prévert; Antonin Artaud et les médecins; Le Tombeau de Roger Bernard.* — 1er **Février** : Philippe Chabaneix; *Forêteries*, par André Mary; *Evangiles*, par André Delacour; *Un chant sur la terre*, par Pascale Olivier; *La complainte des morts*, suivie des *Nocturnes d'enfance*, par M.-P. Boyé. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Mars** : Maurice Saillet : *Les souvenirs de Francis Jourdain; Le numéro Ubu des Cahiers de Pataphysique; A propos d'une Anthologie.* Comptes rendus (par Justin Saget). — 1er **Avril** : Philippe Chabaneix : *Les sept jours de la rose*, par Armand Godoy; *Le cheval de l'aube*, par Pierre Menanteau; *Passe Noire*, par Roger Michael; *Métamorphoses*, par Anne Fontaine. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Mai** : Maurice Saillet : *Saint-Pol-Roux*, par Théophile Briant; *Mouvements*, par Henri Michaux; *Le livre de la Ressemblance*, par Bernard Courtin. — 1er **Juin** : Philippe Chabaneix : *Anthologie de la poésie argotique...*, par J. Galtier-Boissière; *Choix de poèmes*, par Lucie Delarue-Mardrus; *Florylège*, par Albert Flory; *Dix sonnets occultes*, par H. de Lescoët. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Juillet** : Maurice Saillet : *Poésie partagée.* — 1er **Août** : Philippe Chabaneix : *Mesure de la joie*, par Marguerite Henry-Rosier; *Choix de poèmes*, par Antoine Orliac; *Un souffle et une ombre*, par Emmanuel Lochac; *Les Fêtes solaires*, par Robert Sabatier. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Octobre** : Philippe Chabaneix : *Œuvres poétiques*, par Philéas Lebesgue; *Les étoiles dans l'encrier*, par André Salmon; *Suivre sa trace*, par Noël Ruet; *Géographie sentimentale*, par M.-A. Daguet. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Novembre** : Maurice Saillet : « *Mère Courage* » *à la Porte de Montreuil.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : Philippe Chabaneix : *La Nuit de Saint-Sulpice*, par Jacques Reynaud; *Du côté de l'aurore*, par Claude Fourcade; *Poèmes pour un marin perdu*, par Alliette Audra; *Amour mot de passe*, par Robert Mallet. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze).

DANS LA PRESSE

Dépouillement des revues et hebdomadaires : dans les nos d'Avril, Mai, Août, Septembre, Octobre, Novembre.

QUESTIONS MILITAIRES

(Général G. Lestien)

1er **Mars** : *Une commission d'enquête parlementaire.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Une nouvelle histoire de la deuxième guerre mondiale; Les événements survenus en France de* 1935 *à* 1945, *tomes VII et VIII.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : « *Justice pour ceux de* 1940 ». Comptes rendus.

RADIO

(A. Dubois La Chartre)

1er **Février** : *Enregistrements.* — 1er **Mai** : *Jean Nohain.* — 1er **Juin** : « Regardez voir ! ».

SCANDINAVIE

(Lucien Maury)

1er **Mai** : *Civilisation nordique; Suède; Histoire littéraire, Norvège; Suède en Finlande.* — 1er **Août** : *Un grand romantique, E. S. Stagnelius.*

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE
(Jacques Levron)

1er Janvier : *Autour de Balzac; Les titres médicaux de Rabelais.* Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Synodes diocésains du Moyen Age; Vicissitudes d'un château.* — **1er Décembre :** *La grande pitié des châteaux de France.*

THÉATRE
(Dussane)

1er Janvier : *Théâtre national populaire : Le Cid* de Corneille et *Mère Courage* de Bertold Brecht (au théâtre de Suresnes). — **1er Février :** *L'Echange* de Paul Claudel; *Bacchus* de Jean Cocteau (Théâtre Marigny). — **1er Mars :** *Britannicus* de Racine (Comédie-Française). Comptes rendus de livres. — **1er Mai :** *Beau Sang* de Jules Roy (Théâtre de l'Humour); *Sur la terre comme au ciel* de Fritz Hochwalder (Athénée). — **1er Juillet :** *L'Avare* de Molière; *Nucléa* d'Henri Pichette (Théâtre national populaire, Palais de Chaillot); *Six personnages en quête d'auteur* de L. Pirandello (Comédie Française, Salle Luxembourg). — **1er Septembre :** *Dialogues des Carmélites* de G. Bernanos (Théâtre Hébertot); *Jeanne d'Arc* de Ch. Péguy devant la cathédrale Saint-Jean (Festival de Lyon-Charbonnières). — **1er Novembre :** *Mademoiselle Julie* et *La maison brûlée* de Strindberg (Théâtre de Babylone).

VARIÉTÉS

1er Mars : S. P. : *Qu'est-ce qu'un méchant?* — **1er Juillet :** Maurice Garçon : *Huysmans témoin en justice de paix.* Gérard-Gailly : *Une source de Baudelaire.* Robert Laulan : *Distribution de Médailles.* Jacques Levron : *Archives privées et Archives économiques.* Claude Pichois : *Lautréamont et « Latréaumont ».*

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA GAZETTE

TABLE DES SOMMAIRES

1952

CCCXIV — Nos 1061. — 1er JANVIER 1952

CCCXIV — No 1062. — 1er FEVRIER 1952

Pour les quatre-vingts ans de Léautaud

CCCXV N° 1066. — 1er JUIN 1952

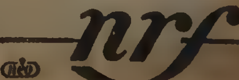
CCCXV N° 1067. — 1er JUILLET 1952

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 9600
Dépôt légal : 4e trimestre 1952.


NOUVEAUTÉS
GEORGES BLOND
L'AGONIE
DE L'ALLEMAGNE
(1944-1945)
Du complot des généraux allemands essayant, le 20 Juillet 1944, de supprimer Hitler, engagé jusqu'à la folie dans une impasse, à la chute de Berlin, tel est le drame que l'auteur du "Débarquement" raconte dans ce livre.
Un volume 500 frs.
EWAN BUTLER
et
GORDON YOUNG
GŒRING
TEL QU'IL FUT
« Une biographie de premier ordre, vivante, convaincante... » a écrit le DAILY TELEGRAPH, lorsque ce livre a paru en Angleterre. Toute la vie orageuse de cet homme étrange que les auteurs ont qualitié si justement de "Maréchal sans gloire".
Un volume 700 frs


nrf

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1952